GOd
Fr 841.6
Del/Oeu
102409

00102409

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

OEUVRES

DE

02409

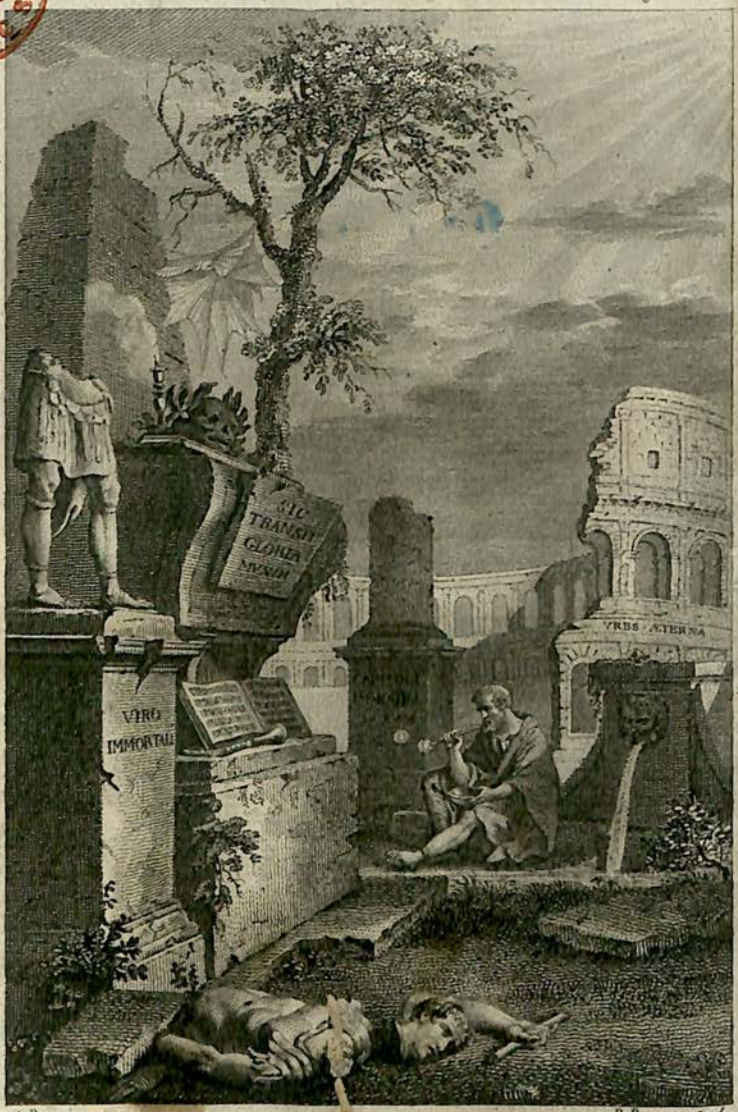
JACQUES DELILLE.

TOME XVII.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
RUE DU CADRAN, N°. 16.

LITERARY SOCIETY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC

FRONTISPICE



A. Pope inv. *P. Baquoy Sculp.*

Ce maître universel qui voit d'un œil égal
Expirer un insecte ou périr Annibal,
Des bulles d'eau crever, ou des cieux se dissoudre,
Un atôme détruit ou des mondes en poudre.

L'ESSAI
SUR L'HOMME

DE POPE,

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS

PAR JACQUES DELILLE,

AVEC LE TEXTE ANGLAIS EN REGARD,

SUIVI DE NOTES, DE VARIANTES,

ET DE

LA PRIÈRE UNIVERSELLE,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS, PAR M. DE LALLY-TOLENDAL.

A LONDRES,

CHEZ MARTIN BOSSANGE ET CIE.,

14, GREAT MARLBOROUGH STREET.

M. DCCC. XXI.

Fr841.6
Delloea
102409

00102409

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Cette traduction du plus beau poème didactique de l'Angleterre, fut composée par Delille vers l'année 1765. Les obstacles qui en empêchèrent alors la publication, n'ont cessé que peu de temps avant sa mort; et, depuis cet événement, les circonstances où s'est trouvée l'Europe, ont été peu favorables à une pareille entreprise. Enfin cet ouvrage, sur lequel le plus grand poète de notre siècle avait fondé ses premières espérances de succès; cet ouvrage qu'il avait commencé dans le même temps que son immortelle traduction des *Géorgiques*, paraît neuf ans après sa mort. A plusieurs époques, il se crut près de le mettre au jour; et chaque fois il revit son manuscrit avec un nouveau soin. On ne peut pas douter que ses vers

n'aient beaucoup gagné à toutes ces révisions ; et ce sera un assez grand dédommagement pour une si longue attente. Nous avons suivi avec un scrupule religieux ces différentes corrections ; et nous en avons tiré des variantes d'autant plus précieuses, qu'en les comparant avec le texte, il sera facile d'y reconnaître, d'abord le talent du poète dans sa première vigueur, ensuite l'empreinte de l'expérience et de la maturité.

Lorsque Delille entreprit la traduction de l'*Essai sur l'Homme*, il en existait deux en prose : celle de Silhouette, imprimée à Londres en 1737, sous les yeux de Pope lui-même, et celle de Millot, publiée à Paris en 1762. La traduction en vers que Duresnel fit paraître en 1740, jouissait d'une assez grande réputation ; et l'on prétendait même que Voltaire en avait composé quelques passages. Cependant elle manque généralement de verve, et elle est surtout d'une prolixité qui forme un contraste choquant avec la concision et la vigueur de l'original.

Un rival plus redoutable se mit ensuite sur les rangs; ce fut M. de Fontanes, qui, persuadé, ainsi qu'il le dit dans sa préface, que la traduction de Delille ne paraîtrait jamais, publia la sienne en 1783. Elle eut beaucoup de succès, et l'on sait qu'elle commença la réputation de l'un de nos plus grands écrivains.

Celle de M. de Nivernais, qui est également en vers, et qui parut en 1796, dans ses *Mélanges de littérature*, mérite à peine d'être citée, tant elle est inexacte et dépourvue de toute espèce de talent poétique.

Quelque succès qu'eût obtenu la traduction de M. de Fontanes, il paraît qu'il n'en fut point aussi content que le public; car dès lors il s'occupa de la refaire; et l'on annonce aujourd'hui qu'il est près d'en publier une toute nouvelle. Cette lutte entre deux illustres rivaux, est un grand évènement dans les lettres; et les amis de la poésie, les nombreux admirateurs du talent de l'un et de l'autre, ne peuvent que s'en féliciter.

D'autres circonstances doivent aussi con-

courir à fixer les regards sur cette publication. Jamais on ne s'occupa, autant qu'on le fait aujourd'hui, d'études morales et politiques; jamais l'Homme ne parut se livrer avec plus d'ardeur à la connaissance analytique de ses facultés. Je ne pense pas que les questions qui se rattachent à ce genre d'étude, soient mieux connues ou traitées avec plus de succès et de profondeur, qu'elles ne l'étaient au temps de Pope; mais il est du moins bien sûr qu'un plus grand nombre d'individus s'en occupent. On peut donc être assuré que, quel que soit l'éloignement de la plupart des lecteurs pour les productions purement littéraires, celle-ci sera lue, à cause du sujet, par ceux-là mêmes qui mettent peu de prix à la beauté des vers.

On peut ajouter à ces considérations, qu'un poème consacré entièrement à la morale et à la métaphysique, est chez nous un véritable phénomène. Boileau, Voltaire et d'autres poètes moins célèbres, ont fait des excursions dans les sciences morales et dans la philosophie; mais jamais on n'avait vu, en France,

de poëme complet et d'une certaine étendue sur ces matières. Elles étaient considérées comme tout-à-fait incompatibles avec le génie des vers; et les poètes évitaient même avec soin d'employer les expressions qui leur sont consacrées. Il appartenait à celui qui sut exprimer avec tant de grâce et de noblesse les pratiques de l'agriculture et les procédés des arts, d'opérer dans notre langue ce nouveau prodige; il appartenait au chantre des *Géorgiques*, de révêtir des couleurs de la poésie des objets qui semblaient en être encore moins susceptibles : les dissertations des moralistes et des philosophes.

Delille venait d'entrer dans sa glorieuse carrière, lorsqu'il conçut le projet de traduire l'*Essai sur l'Homme*. Jeune, plein de feu, aucun obstacle ne l'effrayait; son ardeur s'échauffait à l'aspect des difficultés, et l'on sait qu'il ne s'est jamais montré avec plus d'éclat, que lorsqu'il en a eu de plus grandes à surmonter. Aucune entreprise n'en offrait réellement de plus effrayantes. S'il est vrai

que les écrits dont la concision et la vigueur forment le principal caractère, soient ceux dont il est le plus difficile de faire passer les beautés dans une autre langue, on ne peut nier que les vers de Pope, qui se distinguent éminemment par ce double mérite, ne présentent au plus haut degré tous les genres de difficultés. « Il met, disait Swift, plus de sens » dans une strophe que je ne puis en mettre » en six. » Et certes, on ne peut pas dire que Swift soit un écrivain prolixe ni médiocre.

D'autres admirateurs des écrits de Pope, ont dit qu'il était impossible d'y ajouter ou d'en retrancher un seul mot, sans affaiblir ou dénaturer le sens. Cet éloge doit sans doute être appliqué à tous les grands écrivains; mais il appartient plus particulièrement à Pope, parmi les poëtes de sa nation, et plus particulièrement encore à l'*Essai sur l'Homme*, parmi les ouvrages de ce poète. Les pensées les plus profondes, comme les images les plus sublimes, y sont pressées, accumulées dans un cadre étroit. Chaque vers, chaque

hémistiche offre une maxime, une sentence révêtue des couleurs de la plus brillante poésie. Il y en a pour tous les lecteurs, pour toutes les situations de la vie ; elles frappent l'esprit au premier aspect et reviennent sans cesse à la mémoire. C'est ainsi que Pope a fait pénétrer les idées les plus abstraites dans toutes les classes de la société ; c'est ainsi qu'il a pu rendre populaire un traité de morale et de métaphysique.

Il s'agissait, pour le traducteur, de ne perdre aucun de ces avantages ; et l'on avouera qu'il lui fallait toute la conscience de ses forces, toute l'ardeur dont il était animé, pour ne pas s'en effrayer.

Nous indiquerons, dans une esquisse rapide du Poème anglais et de ses principales beautés, l'exactitude et la fidélité avec lesquelles Delille les a rendues ; mais il nous serait impossible de donner une idée complette de tous les efforts qu'a dû lui coûter cet heureux résultat. Les lecteurs qui se sont essayés à traduire en vers ; ceux qui connaissent la poésie

anglaise, et surtout celle de Pope, peuvent seuls les bien apprécier.

Dans la première Épître, le poète considère l'Homme relativement à l'univers ; il démontre que, créé comme il l'est pour cet univers, et non cet univers pour lui, il est aussi bien placé qu'il puisse l'être ; et que son orgueil et sa folie peuvent seuls lui faire désirer de s'élever davantage. Les reproches que Pope lui adresse à ce sujet, sont d'une force et d'une vivacité que tous les critiques ont admirées. Loin d'être resté au-dessous de son modèle dans cette occasion, nous ne craignons pas de dire que Delille lui est quelquefois supérieur par la force et le mouvement, surtout dans l'apostrophe véhémente qu'il termine ainsi :

> La chaîne qui joint tout, par qui tout se soutient ;
> Est-ce toi, vil mortel, ou ton Dieu qui la tient?

Le tableau de l'échelle des êtres, emprunté des anciens philosophes, beaucoup plus poétique qu'il n'est vrai, est un des

plus beaux passages de Pope; on doit aussi le considérer comme un de ceux où Delille s'est le plus approché de son modèle. Mais ce que cette Épître offre de plus admirable, dans l'original ainsi que dans la traduction, c'est le passage où la Divinité est représentée comme l'ame de l'univers. Delille l'a rendu presque mot pour mot : il pourrait sur ce point le disputer aux traducteurs en prose. Cependant tous ses vers sont beaux et harmonieux; rien n'y montre la gêne de l'imitateur.

La seconde Épître est moins remarquable que la première par les beautés poétiques; c'est une dissertation philosophique sans digression, sans épisode, et à laquelle il paraissait très-difficile de donner du mouvement et du coloris. Cependant c'est là que, selon sa coutume, Delille, redoublant d'efforts, a le mieux fait briller son talent. Les contrastes de la nature humaine sont rendus avec une force et une précision bien rares dans notre langue. Ainsi que dans l'original, il n'est pas un vers qui ne puisse être cité et rapporté sé-

parément, qui ne renferme une idée profonde, et qui ne soit destiné à être répété désormais chez nous aussi souvent qu'il l'est chez les Anglais.

C'est surtout dans la courte description des nuances qui séparent les vices des vertus, que ce genre de beautés est remarquable.

La troisième Épître est beaucoup plus riche de poésie que les deux précédentes. Pope s'y occupe moins de raisonner et de discuter, que d'embellir et de faire briller ses pensées. Il semble avoir puisé dans toutes les sources pour accumuler les plus belles et les plus sublimes peintures. Tout y est grand, noble, éminemment poétique; et quoique l'on puisse avec raison contester l'exactitude de quelques-unes de ses assertions; quoique l'on y trouve même des contradictions et des erreurs positives, l'ensemble est de l'effet le plus admirable.

Dans toute cette Épître, Delille, entraîné par son modèle, n'a eu besoin que de

céder aux impulsions de son génie. Il l'a suivi pas à pas avec un respect tout-à-fait religieux; et dans un nombre de vers à peu près égal, il n'a pas omis une pensée, il n'a pas supprimé un trait ni la moindre nuance. Nous n'hésitons pas à dire que les Anglais eux-mêmes, si difficiles lorsqu'il s'agit des efforts que l'on ose faire pour transporter dans une autre langue les richesses de leur poésie, liront ses vers avec plaisir à côté de leur admirable modèle. Enfin nous ne craignons pas d'assurer que, dans notre langue si prolixe, si embarrassée d'articles et de participes; gêné, comme il l'était, par la mesure et par la rime, il était impossible au traducteur de se montrer en même temps plus fidèle, plus concis et plus poétique.

Jusques-là Pope n'a fait que présenter à l'Homme ses erreurs et ses ridicules; il va maintenant, dans sa quatrième Epitre, lui tracer la route du bonheur; il démontrera que ce bonheur ne consiste pas dans le bien d'un seul être, mais dans celui de tous; et

qu'ainsi il ne peut être fondé que sur la vertu et sur l'amour de ses semblables; c'est la conséquence de tout ce qui précède. Cette Épître peut être considérée comme la conclusion ou le corollaire de tout l'ouvrage.

La vertu y est représentée sous les couleurs les plus séduisantes; on voit que le poète a puisé dans son cœur les traits les plus touchants de ses tableaux. Il fait cependant usage, dans quelques endroits, de son talent pour la satire; mais, quoique l'on ait cru y reconnaître les portraits de plusieurs hommes de son siècle, ce ne sont que des idées générales; il n'y a point d'attaque personnelle, ni de trait qu'on puisse attribuer à un sentiment de haine ou de vengeance. Revenant bientôt aux peintures du bonheur et de la vertu, il répand dans son style ce calme bienfaisant, cette tendre mélancolie, qui sont les grâces et la félicité de l'Homme de bien. Le désir d'être utile aux hommes parait seul inspirer et soutenir sa muse; ce beau sentiment donne à toute l'Épître un caractère de

bonté et de vertu, qui la distingue des trois autres. Les pensées y sont peut-être moins grandes, moins sublimes; mais elles sont plus généreuses, plus touchantes et d'un effet plus certain sur toutes les classes de lecteurs.

Encore une fois, le traducteur n'a eu ici qu'à se laisser entraîner par son modèle. Comme lui, il a trouvé dans son cœur tous les traits dont il a peint la vertu et l'Homme de bien; et si, dans quelques passages, il a osé substituer ses affections particulières à celles de Pope, nous ne pensons pas que les lecteurs français se plaignent de cette infidélité.

Ainsi que lui, il eut des amis et des bienfaiteurs; comme lui, il mit son bonheur à les chanter; comme lui, son plus doux espoir fut d'immortaliser leur nom. On trouve dans toutes ses poésies des preuves de son dévouement à l'amitié et à la reconnaissance; et, quoique l'invocation à lord Bolingbroke, qui termine cette quatrième Épitre, soit un des passages les plus brillans du poète an-

glais, nous ne craignons pas d'avancer que, dans plusieurs morceaux du même genre, Delille lui est évidemment supérieur. Ainsi il ne pouvait pas rester au-dessous de lui dans cette occasion; et l'on ne s'étonnera point qu'il ait rendu toutes les pensées, tous les sentimens de Pope avec une fidélité, une chaleur qui pénètrent l'ame. Enfin, l'on peut dire que cette espèce de péroraison, par laquelle finit si heureusement le poème anglais, ne termine pas la traduction avec moins d'éclat.

Il nous reste à repousser les objections que des hommes scrupuleux, ou sans doute trop sévères, ont faites à Pope, d'avoir mêlé des opinions irréligieuses à ses sublimes pensées sur la nature humaine, à ses touchantes maximes sur la vertu et le bonheur. Peut-être devrions-nous, pour toute réponse à un tel reproche, nous borner à dire que Delille connaissait parfaitement cet ouvrage, lorsqu'il entreprit de le traduire; et qu'il l'admirait également sous le rapport de la morale et sous celui de la poésie. On sait

assez son respect et son attachement à la religion et à tous les principes fondamentaux de la société. Nous dirons de plus, que Pope ne fut pas moins religieux ni moins attaché à ses devoirs de bon catholique et de fidèle sujet ; sa lettre à Racine le fils (1er. septembre 1742) en est une preuve incontestable. Racine ne savait pas l'anglais ; et sur la foi de quelques traducteurs infidèles, il avait adressé, dans son second chant du poème de la *Religion*, des reproches graves à l'auteur de l'*Essai sur l'Homme*. Pope se hâta de se justifier ; et la profession de foi qu'il fit à cette occasion est si franche, si loyale ; elle fait si bien connaître ses principes et sa croyance religieuse, que nous croyons devoir la rapporter toute entière.

« J'aurais eu l'honneur de répondre plus » tôt à votre lettre, si je n'avais pas toujours » attendu le beau présent dont vous m'avez » honoré. J'ai reçu enfin votre poème sur la » Religion. Le plaisir que m'a causé cette lec- » ture aurait été sans mélange, si je n'avais

» eu le chagrin de voir que vous m'imputez
» des principes que j'abhorre. Je ne m'en
» suis consolé qu'en lisant l'endroit de votre
» avertissement, où vous déclarez que, n'en-
» tendant pas l'original anglais, vous ne pou-
» vez pas juger de l'*Essai sur l'Homme* par
» vous-même, et que vous n'attaquez pas
» mes principes, mais les fausses conséquen-
» ces qu'on en a tirées, et les dangereuses
» maximes que quelques personnes ont cru y
» trouver. Cet aveu est une preuve écla-
» tante de votre candeur, de votre prudence
» et de votre charité.

» Je puis vous assurer, Monsieur, que
» votre entière ignorance de notre langue
» m'a été beaucoup moins funeste que la
» connaissance imparfaite qui a empêché mes
» traducteurs de pénétrer mes véritables sen-
» timens. Les divers embellissemens que
» M. du Resnel a cru devoir ajouter à mon
» poème, ont fait moins d'honneur à l'*Essai*
» *sur l'Homme*, que ses méprises conti-
» nuelles sur mes raisonnemens et sur ma

» doctrine ne lui ont été préjudiciables.
» Vous verrez ces méprises relevées et ré-
» futées dans l'ouvrage anglais que j'ai l'hon-
» neur de vous envoyer. Cet ouvrage est un
» commentaire critique et philosophique par
» le savant auteur de la *Divine Mission de*
» *Moyse* (1). Je me flatte que le chevalier de
» Ramsay, rempli comme il est d'un zèle ar-
» dent pour la vérité, voudra bien vous en
» expliquer le contenu. Alors je m'en rappor-
» terai à votre bonne foi et à votre *justice*,
» et je me flatte que tous vos soupçons seront
» dissipés. En attendant ces éclaircissemens,
» je n'hésiterai pas à m'expliquer franche-
» ment à l'égard de quelques points particu-
» liers sur lesquels vous désirez une réponse.

» Je déclare donc hautement et très-sincè-
» rement, que mes principes sont diamétra-
» lement opposés à ceux de Spinosa et même
» à ceux de Leibnitz, puisqu'ils sont parfai-

(1) Warburthon.

» tement conformes à ceux de M. Pascal et » de M. l'archevêque de Cambrai, et que je » me ferai toujours gloire d'imiter la docilité » avec laquelle ce dernier a subordonné ses » opinions particulières aux décisions de l'é- » glise dont il était membre. »

Une profession de foi aussi claire et aussi positive doit suffire pour fixer toutes les incertitudes. Racine parut entièrement convaincu, et il se hâta d'écrire à Pope, pour s'excuser de *l'attaque téméraire* où l'avait conduit *un zèle trop précipité.*

Marmontel, qui avait aussi attaqué les principes de Pope, a déclaré ensuite qu'il lui reconnaissait du moins le mérite d'avoir consacré en beaux vers des *vérités du premier ordre.*

Il est assez remarquable que, dans cette discussion, l'auteur de l'*Essai sur l'Homme* fût défendu par des ecclésiastiques et des théologiens. Le P. Tournemine, jésuite, s'exprime ainsi dans une de ses lettres, en parlant de cet ouvrage :

« Il ne nuira qu'aux esprits corrompus, » qui tournent tout en venin ; un esprit » droit en tirerait un bon suc, de grandes » vues et des maximes utiles. » Le même dit encore dans un autre endroit : « Je suis » charmé de Pope ; c'est un philosophe pro- » fond et un poète vraiment sublime. »

Les fragmens de Pascal, que nous avons rapportés dans les notes, achèveront de convaincre les plus incrédules, qu'en effet le poète anglais s'était pénétré des principes et du système de l'un de nos moralistes les plus profonds et les plus religieux.

On sait aussi qu'il a beaucoup emprunté des poésies de Boileau ; et il ne pouvait y puiser que des idées de morale et de respect religieux.

Nous avons cru devoir ajouter à cette traduction de l'*Essai sur l'Homme* par Delille, celle de la *Prière universelle de Pope*, par M. de Lally-Tolendal. Les éditeurs anglais regardent ce dernier ouvrage comme la suite

et le complément nécessaire du premier, et ils ne l'en ont jamais séparé.

Nous avions déjà dans notre langue plusieurs traductions de cette Prière, en vers et en prose; mais celle de M. de Lally nous a paru supérieure, sous le rapport de la précision et de l'exactitude, si nécessaires dans une composition de ce genre. Chaque vers y est rendu par un autre vers, avec une concision et une fidélité dignes de Pope et de Delille.

ESSAI

SUR L'HOMME.

ÉPITRE PREMIÈRE.

ARGUMENT

DE L'ÉPITRE PREMIÈRE.

De la nature et de l'état de l'homme dans ses rapports avec l'univers.

Nous ne pouvons juger de l'Homme qu'en le considérant comme destiné à habiter ce monde visible. — L'ignorance où nous sommes du rapport de ce monde avec les autres parties qui composent l'univers, est la source de nos plaintes contre la Providence; folie et injustice de ces plaintes. — Pour apprécier la sagesse divine dans la création de l'Homme, il faudrait comprendre tous les desseins de Dieu; impossibilité pour nous de les pénétrer. — Nous en savons cependant assez pour voir que l'Homme a toute la perfection qu'il doit avoir pour le rang et la place qu'il occupe dans l'ordre de la création. — C'est sur l'ignorance de l'avenir qu'est fondé son bonheur. — Ses erreurs et sa misère viennent de son orgueil. — Il se regarde comme le but principal de la création, et veut dans le monde moral une perfection qui n'est pas même dans le monde physique. — Plus de perfection et de sensibilité dans ses organes le rendraient très-malheureux. — Gradation de toutes les créatures, gradation de sentimens, d'instinct, de réflexion et de raison. — La raison donne à l'Homme la supériorité sur les autres animaux. — Le bonheur et l'existence de tous les êtres dépendent de l'ordre et de la gradation qui règnent entre elles, et entre toutes les parties qui forment l'univers. — Le moindre dérangement dans une seule de ces parties entraînerait la destruction du tout. — L'Homme est aussi heureux, aussi parfait qu'il peut l'être, et il doit se résigner et se soumettre à la Providence.

AN

ESSAY ON MAN.

EPISTLE I.

AN

ESSAY ON MAN.

EPISTLE I.

AWAKE, my ST. JOHN! leave all meaner things
To low ambition, and the pride of Kings.
Let us (since Life can little more supply
Than just to look about us, and to die)
Expatiate free o'er all this scene of Man;
A mighty maze! but not without a plan;
A Wild, where weeds and flow'rs promiscuous shoot;
Or Garden, tempting with forbidden fruit.
Together let us beat this ample field,
Try what the open, what the covert yield;
The latent tracts, the giddy heights, explore
Of all who blindly creep, or sightless soar;
Eye Nature's walks, shoot Folly as it flies,
And catch the Manners living as they rise;
Laugh where we must, be candid where we can;
But vindicate the ways of God to Man.

ESSAI

SUR L'HOMME.

ÉPITRE PREMIÈRE.

Réveille-toi, mylord, laisse au peuple des grands,
Et sa bassesse altière, et ses riens importans;
Puisqu'il n'est qu'un moment entre mourir et naître;
Que le sage, du moins, l'emploie à se connaître.

C'est l'Homme qu'avec toi je viens étudier;
L'Homme, dédale immense et pourtant régulier;
Jardin semé de fleurs, champ hérissé d'épines,
Plein de poisons mortels et de plantes divines.

Portons sur cette terre un regard curieux:
Voyons ce qu'elle cache ou découvre à nos yeux;
Sa trompeuse surface et ses profonds abîmes;
Ses sentiers tortueux et ses hauteurs sublimes;
Observons le dessein de ses vastes tableaux;
Admirons ses beautés et même ses défauts;
Apprenons l'art profond d'être ce que nous sommes,
Et vengeons l'Éternel des vains discours des hommes.

I. Say first, of God above, or Man below,
What can we reason, but from what we know?
Of Man, what see we but his station here,
From which to reason, or to which refer?
Thro' worlds unnumber'd tho' the God be known,
'Tis ours to trace him only in our own.
He, who through vast immensity can pierce,
See worlds on worlds compose one universe,
Observe how system into system runs,
What other planets circle other suns,
What vary'd Being peoples every star,
May tell why Heav'n has made us as we are.
But of this frame, the bearings and the ties,
The strong connections, nice dependencies,
Gradations just, has thy pervading soul
Look'd thro'? or can a part contain the whole?

Is the great chain, that draws all to agree;
And drawn supports, upheld by God, or thee?

I. D'abord du Dieu puissant qui règne dans les cieux,
Ou de l'Homme borné qui rampe dans ces lieux,
Par quoi puis-je juger? Par le peu que ma vue
Voit s'échapper du sein d'une profonde nue.
L'état présent de l'Homme est seul connu de moi;
Seul pour en raisonner il doit être ma loi.
A des mondes sans fin, grand Dieu! tu donnas l'être;
Mais par ce monde seul l'Homme peut te connaître.
Qu'on me donne un mortel qui dans l'immensité,
Embrasse tout le plan de la Divinité,
Tous ces globes semés par ses mains immortelles,
Tous ces soleils nouveaux, ces planètes nouvelles,
Ce vaste enchaînement de systèmes divers,
Ces peuples inconnus qui roulent dans les airs,
Et tous ces grands ressorts qui, par des lois fécondes,
Forment un monde seul de la foule des mondes.
Lui seul, homme orgueilleux! lui seul connaît pourquoi
Ton maître souverain dispose ainsi de toi.
Mais toi, pour décider si l'Homme est à sa place,
Ton œil mesure-t-il ce que Dieu seul embrasse?
As-tu de l'univers établi les rapports,
Les vastes fondements et les justes accords,
Cette gradation de toute la nature?
Membre de ce grand corps en es-tu la mesure?
La chaîne qui joint tout, par qui tout se soutient,
Est-ce toi, vil mortel, ou ton Dieu qui la tient?

II. Presumptuous Man! the reason would'st thou find,
Why form'd so weak, so little, and so blind?
First, if thou canst, the harder reason guess,
Why form'd no weaker, blinder, and no less?
Ask of thy mother Earth, why oaks are made
Taller or stronger than the weeds they shade!
Or ask of yonder argent fields above,
Why JOVE's Satellites are less than JOVE?

Of Systems possible, if 'tis confest
That Wisdom infinite must form the best,
Where all must full or not coherent be,
And all that rises, rise in due degree;
Then, in the scale of reas'ning life, 'tis plain,
There must be, somewhere, such a rank as Man:
And all the question (wrangle e'er so long)
Is only this, if God has plac'd him wrong?

Respecting Man, whatever wrong we call,
May, must be right, as relative to all.
In human works, tho labour'd on with pain,
A thousand movements scarce one purpose gain;
In God's, one single can its end produce;
Yet serves to second to some other use.

II. Tu demandes pourquoi sur un globe stérile,
Tu naquis si borné, si petit, si débile!
Mais d'abord apprends-moi pourquoi tu n'es pas né
Plus débile cent fois, plus petit, plus borné.
Demande à ces vallons pourquoi sous son feuillage
Le chêne voit ramper le buisson qu'il ombrage;
Demande aux champs de l'air pourquoi le roi du jour
Voit pâlir devant lui les astres de sa cour?

Grand Dieu! si ta sagesse, en formant ton ouvrage
A dû de tous les plans préférer le plus sage,
Où, suivant un progrès avec art établi,
Pour que tout soit lié tout doit être rempli;
L'Homme, dans les degrés de la classe qui pense,
De ce plan gradué doit être une nuance.
Ainsi, quoi que prétende un orgueil insensé,
Tout se borne à ces mots: l'Homme est-il bien placé?
Dans nos faibles travaux, que tant d'efforts polissent,
Pour produire un effet cent mouvements s'unissent;
Mais dans ceux du Très-Haut un seul remplit sa fin,
Et concourt à la fois pour un autre dessein.
Ainsi l'Homme ici bas pour lui seul semble naître;
Mais pour un autre monde il travaille peut-être;
Il tourne quelque roue, il meut quelques ressorts:
Avant de te juger connais donc tes rapports.

So Man, who here seems principal alone,
Perhaps acts second to some sphere unknown,
Touches some wheel, or verges to some goal;
'Tis but a part we see, and not a whole.

When the proud steed shall know why man restrains
His fiery course, or drives him o'er the plains;
When the dull Ox, why now he breaks the clod,
Is now a victim, and now Egypt's God:
Then shall Man's pride and dulness comprehend
His actions's, passions's, beings's, use and end;
Why doing, suff'ring, check'd, impell'd; and why
This hour a slave, the next a deity.

Then say not Man's imperfect, Heav'n in fault;
Say rather, Man's as perfect as he ought:
His knowledge measur'd to his state and place;
His time a moment, and a point his space.
If to be perfect in a certain sphere,
What matter, soon or late, or here or there?
The blest to day is as completely so,
As who began a thousand years ago.

III. Heav'n from all creatures hides the book of Fate,
All but the page prescrib'd, their present state:

Quand le coursier saura pourquoi ma main prudente
Presse ses pas trop lents, retient sa fougue ardente,
Le bœuf, par quel tissu de contradictions
L'Homme l'enchaîne au joug, le pare de festons,
Avec soin le nourrit ou sans pitié l'opprime,
En fait tantôt un Dieu, tantôt une victime,
L'Homme, peut-être alors, comprendra son destin
Ses folles passions, leur usage et leur fin,
Ses vœux, ses actions, ses erreurs, sa sagesse,
Ses maux et ses plaisirs, sa force et sa faiblesse,
Pourquoi fier ou rampant, jamais dans le milieu,
Tantôt il est esclave, et tantôt presque Dieu.

Ne vas donc point au ciel reprocher ta disgrace:
Dis plutôt : Je suis tel que l'exige ma place ;
Un état plus parfait ne me conviendrait point ;
Ma vie est un moment, mon espace est un point ;
Vivons en paix ici jusqu'à la dernière heure :
Si je dois être heureux dans quelqu'autre demeure,
Que m'importe le lieu, que m'importe le temps ;
L'homme heureux d'aujourd'hui l'est depuis cent mille ans.

III. Bénis, surtout, bénis ton heureuse ignorance ;
Le ciel sur ton état mesura ta science ;
Le livre des destins, à tout être vivant,
Montre l'instant qui coule, et jamais le suivant.

From brutes what men, from men what spirits know:
Or who could suffer being here below?
The lamb thy riot dooms to bleed to day,
Had he thy reason, would he skip and play?
Pleas'd to the last, he crops the flow'ry food,
And licks the hand just rais'd to shed his blood.
Oh blindness to the future! kindly giv'n,
That each may fill the circle mark'd by Heav'n:
Who sees with equal eye, as God of all,
A hero perish, or a sparrow fall,
Atoms or systems into ruin hurl'd,
And now a bubble burst, and now a world.
Hope humbly then; with trembling pinions soar;
Wait the great teacher Death; and God adore.
What future bliss, he gives not thee to know,
But gives that Hope to be thy blessing now.
Hope springs eternal in the human breast.
Man never is, but always To be blest:
The soul, uneasy and confin'd at home,
Rests and expatiates in a life to come.
Lo, the poor Indian! whose untutor'd mind
Sees God in clouds; or hears him in the wind;

Chacun lit son feuillet; là son savoir s'arrête:
L'ange en sait plus que l'Homme, et l'Homme que la bête.
Et qui pourrait, grand Dieu! s'il ouvrait ce rideau,
De ses jours malheureux supporter le fardeau?
Cet innocent agneau né pour ta faim superbe,
S'il avait ta raison, bondirait-il sur l'herbe?
Heureux, il broute en paix le vert gazon des champs,
Et vient lécher la main qui va percer ses flancs.
Heureuse obscurité! c'est par toi que tout être
Marche sans crainte au but que lui prescrit son maître;
Ce maître universel qui voit d'un œil égal
Expirer un insecte ou périr Annibal,
Des bulles d'eau crever, ou des cieux se dissoudre,
Un atôme détruit, ou des mondes en poudre.

Ah! puisqu'à tes regards tout est obscur encor,
Tremblant devant ton Dieu, prends un timide essor.
La mort est le grand maître, attends qu'elle t'éclaire.
Si du bonheur futur Dieu nous fait un mystère,
Du moins le doux espoir vient consoler nos jours;
L'espoir au fond du cœur se reproduit toujours;
L'Homme jamais heureux s'attend toujours à l'être
Et dans le triste exil où le ciel l'a fait naître,
Dans le riant lointain d'un avenir flatteur,
Élance sa pensée, et repose son cœur.

Crois un doux avenir; vois l'Indien sauvage,
Il se peint Dieu dans l'air, il l'entend dans l'orage,

His Soul, proud science never taught to stray
Far as the solar walk, or milky way;
Yet simple Nature to his hope has giv'n,
Behind the cloud-topt hill, an humbler heav'n;
Some safer world in depth of woods embrac'd,
Some happier island in the watry waste,
Where slaves once more their native land behold,
No fiends torment, no Christians thirst for gold.
To Be, contents his natural desire,
He asks no Angel's wing, no Seraph's fire;
But thinks, admitted to that equal sky,
His faithful dog shall bear him company.

IV. Go, wiser thou! and, in thy scale of sense,
Weigh thy Opinion against Providence;
Call imperfection what thou fancy'st such;
Say, here he gives too little, there too much
Destroy all creatures for thy sport or gust,
Yet cry, If Man's unhappy, God's unjust;
If Man alone ingross not Heav'n's high care,
Alone made perfect here, immortal there:

Il pense par ses sens, raisonne par ses yeux ;
Son orgueil ne va pas s'égarer dans les cieux.
Au-delà de ces monts qui terminent sa vue,
Il imagine un monde, une terre inconnue, (2)
Asile impénétrable au milieu des déserts,
Une île plus heureuse, au sein des vastes mers,
Loin d'un cruel vainqueur, loin d'un tyran barbare,
Des spectres infernaux et du Chrétien avare.
Il ne demande pas l'éclat des Chérubins,
Le feu des esprits purs, l'aile des Séraphins ;
Sa simple ambition se borne au plaisir d'être ;
Où si quelque désir en son cœur ose naître,
C'est que dans ce beau ciel, pour charmer son ennui,
Son chien, ami fidèle, ait place auprès de lui.

IV. Mais toi, sois plus hardi ; va, mets dans la balance
Ta folle opinion avec la Providence ;
Dis ; tout est imparfait quoique formé par Dieu ;
Là sa main donne trop, ici donne trop peu ;
Détruis tout l'univers pour flatter ton caprice ;
Du Créateur commun accuse la justice.
Si tu n'es seul ici l'objet de son amour,
Seul parfait maintenant, seul immortel un jour ;
Arrache lui son sceptre, et ceins son diadême ;
Ose juger ton juge, et sois dieu de Dieu même.

Snatch from his hand the balance and the rod,
Re-judge his justice, be the God of God.
In Pride, in reas'ning Pride, our error lies;
All quit their sphere, and rush into the skies.
Pride still is aiming at the bles'd abodes,
Men would be Angels, Angels would be Gods.
Aspiring to be Gods, if Angels fell,
Aspiring to be Angels, Men rebel:
And who but wishes to invert the laws
Of ORDER, sins against th' Eternal Cause.

V. Ask for what end the heav'nly bodies shine,
Earth for whose use? Pride answers, « 'Tis for mine:
» For me kind Nature wakes her genial pow'r,
» Suckles each herb, and spreads out ev'ry flow'r;
» Annual for me, the grape, the rose renew
» The juice nectareous, and the balmy dew;
» For me, the mine a thousand treasures brings;
» For me, health gushes from a thousand springs;
» Seas roll to waft me, suns to light me rise;
» My foot-stool earth, my canopy the skies. »
But errs not Nature from this gracious end,
From burning suns when livid deaths descend,

C'est toi qui nous séduis, orgueil ambitieux;
Tout veut quitter sa sphère et s'élancer aux cieux,
Tout se plaint d'exister, si sa place ne change;
L'ange veut être un dieu, l'Homme veut être un ange;
L'ange jaloux de Dieu fut perdu sans retour,
L'Homme jaloux de l'ange est coupable à son tour.
Oui, former un seul vœu contre l'ordre suprême,
C'est déclarer la guerre à l'Éternel lui-même.

V. Pour qui ces corps brillants suspendus dans les airs?
Pour qui ces champs féconds, pour qui tout l'univers?
« Pour moi, répond l'orgueil; pour moi seul la nature
» De la terre au printemps rajeunit la parure,
» Réveille chaque germe endormi dans ses flancs,
» Sous les épis dorés fait ondoyer les champs,
» Gonfle d'un doux nectar la grappe transparente,
» Embaume le bouton de la rose odorante;
» Pour moi germent ces fruits; pour moi ces jeunes fleurs
» De leur tendre duvet nuancent les couleurs;
» De leur brillant trésor les mines m'enrichissent;
» Des ruisseaux argentés les eaux me rafraîchissent;
» Soleil éclaire-moi; portez-moi vastes mers;
» Mes lambris sont les cieux, mon palais l'univers. »
Oui, mais lorsque la terre ouvrant ses noirs abîmes
Dévore en mugissant des milliers de victimes,

When earthquakes swallow, or when tempests sweep
Towns to one grave, whole nations to the deep?
« No ('tis reply'd), the first Almighty Cause
» Acts not by partial, but by gen'ral laws;
» Th' exceptions few; some change since all began:
» And what created perfect? » — Why then Man?
If the great end be human Happiness,
Then Nature deviates; and can Man do less?
As much that end a constant course requires
Of show'rs and sunshine, as of Man's desires;
As much eternal springs and cloudless skies,
As Men for ever temp'rate, calm, and wise.
If plagues or earthquakes break not Heav'n's design,
Why then a Borgia, or a Catiline?
Who knows but he, whose hand the light'ning forms,
Who heaves old Ocean, and who wings the storms;
Pours fierce Ambition in a Cæsar's mind,
Or turns young Ammon loose to scourge mankind?
From pride, from pride, our very reas'ning springs;
Account for moral, as for nat'ral things:
Why charge we Heav'n in those, in these acquit?
In both, to reason right, is to submit.

Lorsqu'en montagnes d'eau l'Océan débordé
Roule sur les débris d'un empire inondé,
Quand le soleil, dardant ses flammes dévorantes,
Empoisonne les airs par des vapeurs brûlantes,
La nature pour toi dément donc sa bonté?
« Non, réplique l'orgueil; la céleste équité
» Gouverne l'univers par des lois générales.
» Quelques exceptions ont pu, par intervalles,
» Se glisser dans le cours de ces grands mouvements,
» Le monde a pu souffrir de légers changements;
» Rien dans ce monde enfin n'est parfait hors son maître.
Rien ne l'est, en effet, l'Homme seul doit-il l'être?
Si, comme tu le crois, dans ses vastes desseins
La nature doit tendre au bonheur des humains,
La nature à son but n'est pas toujours fidèle; (3
L'homme sera-t-il donc plus infaillible qu'elle?
Le cœur dans ses désirs n'est pas toujours réglé;
Mais l'ordre des saisons n'est-il jamais troublé?
Toi qui voudrais trouver des cœurs exempts de crimes,
Demande un ciel sans foudre et des champs sans abîmes;
Toi qui veux voir partout d'équitables mortels,
Demande donc à Dieu des printemps éternels.
Son plan n'est point troublé par un affreux orage;
Crois-tu qu'un Borgia le trouble davantage? (4
L'ordre n'est point détruit par les feux de l'Ethna;
Est-il plus renversé par un Catilina?

Better for Us, perhaps, it might appear,
Were there all harmony, all virtue here;
That never air or ocean felt the wind;
That never passion discompos'd the mind.
But ALL subsists by elemental strife;
And passions are the elements of Life.
The gen'ral ORDER, since the whole began,
Is kept in Nature, and is kept in Man.

VI. What would this Man? Now upward will he soar,
And little less than Angel, would be more:
Now looking downwards, just as griev'd appears
To want the strength of bulls, the fur of bears.
Made for his use all creatures if he call,
Say what their use, had he the pow'rs of all:

Qui le sait? hors celui qui tonne sur nos têtes.
Qui déchaîne Alexandre et souffle les tempêtes;
Dans le cœur de César verse l'ambition,
Fait mugir un volcan ou fait naître un Néron?
Des éléments troublés, des passions humaines;
Sachons d'un œil égal juger les phénomènes.
Pouvons-nous excuser dans l'ordre naturel,
Et dans l'ordre moral accuser l'Éternel?
Ah! plutôt adorons-le, et dans l'un et dans l'autre:
La justice est sa règle, et l'orgueil est la nôtre.
Peut-être voudrais-tu ces deux mondes parfaits,
Que la mer fût tranquille et les mortels en paix;
Que le cœur fût sans vice et les airs sans orage.
Insensé! ce désordre est l'ordre le plus sage;
Du choc des éléments, tout reçoit sa vigueur;
Les passions, voilà les éléments du cœur;
Et pour la paix de l'Homme, et pour la paix du monde,
Dieu nourrit de tout temps cette guerre féconde.

VI. L'Homme! que prétend-il? s'il regarde les cieux,
Aux anges presqu'égal, il veut être plus qu'eux;
S'il regarde sous lui, ce roi de la nature
Envie au bœuf sa force, au tigre sa fourrure.
« Les animaux, dit-il, sont formés pour leur roi. »
Mais s'il a tous leurs dons, quel sera leur emploi?
La nature envers eux sagement libérale,
Diverse en ses faveurs, mais jamais inégale,

Nature to these, without profusion, kind,
The proper organs, proper pow'rs assign'd;
Each seeming want compensated of course,
Here with degrees of swiftness, there of force;
All in exact proportion to the state;
Nothing to add, and nothing to abate.
Each beast, each insect, happy in its own:
Is Heav'n unkind to Man, and Man alone?
Shall he alone, whom rational we call,
Be pleased with nothing, if not bless'd with all?

The bliss of Man (could Pride that blessing find)
Is not to act or think beyond mankind;
No pow'rs of body, or of soul to share,
But what his nature and his state can bear.
Why has not Man a microscopic eye?
For this plain reason, Man is not a Fly.
Say what the use, were finer optics giv'n,
T' inspect a mite, not comprehend the heav'n?
Or touch, if tremblingly alive all o'er,
Or smart and agonize at ev'ry pore?
To quick effluvia darting thro' the brain,
Die of a rose in aromatic pain?

De trésors faits pour eux a daigné les doter;
Aucun n'a rien à perdre et rien à regretter ;
Dans l'un l'agilité compense la faiblesse ,
L'autre a reçu la force au défaut de l'adresse.
L'insecte le plus vil de lui-même est charmé ,
Et l'Homme seul se plaint du Dieu qui l'a formé.
Cet Homme ambitieux, qui seul croit être sage ,
Croira manquer de tout , si tout n'est son partage.
Qu'il se rend malheureux en cherchant le bonheur !
Hélas ! qui pourra donc le donner à son cœur ?
Serait-ce de sentir , serait-ce de connaître
Au-delà du degré qui convient à son être ,
De prendre aux esprits purs , de prendre aux animaux
Une autre intelligence , et des ressorts nouveaux ?
Non ; c'est de mesurer ses vœux sur sa nature.
« Pourquoi ce moucheron , abjecte créature ,
» Voit-il ce que mon œil n'aperçoit pas ? » Pourquoi ?
C'est qu'un homme n'est pas un insecte. Dis-moi ,
De quoi te servirait que de ta faible vue
Un double microscope augmentât l'étendue ?
Tu saisis le ciron agrandi pour tes yeux ,
Et ne peux embrasser le vaste aspect des cieux.
Que ton tact plus sensible augmente sa finesse ;
Des corps les plus polis accusant la rudesse ,
Insensé ! la douleur viendra de toutes parts
Dans ton corps frissonnant enfoncer tous ses dards.

If Nature thunder'd in his op'ning ears,
And stunn'd him with the music of the spheres,
How would he wish that Heav'n had left him still
The whisp'ring Zephyr, and the purling rill?
Who finds not Providence all good and wise,
Alike in what it gives, and what denies?

VII. Far as Creation's ample range extends,
The scale of sensual, mental pow'rs ascends:
Mark how it mounts, to Man's imperial race,
From the green myriads in the peopled grass:
What modes of sight betwixt each wide extreme,
The mole's dim curtain, and the lynx's beam:
Of smell, the headlong lioness between,
And hound sagacious on the tainted green:
Of hearing, from the life that fills the flood,
To that which warbles thro' the vernal wood?
The spider's touch, how exquisitely fine!
Feels at each thread, and lives along the line:
In the nice bee, what sense so subtly true
From pois'nous herbs extracts the healing dew?

Que d'organes plus fins l'odorat se compose ;
Malheureux ! tu mourras du parfum d'une rose.
Que des sphères de l'air les corps harmonieux,
Tonnent à ton oreille en roulant dans les cieux ;
Bientôt tu t'écrîras dans ce *bruyant martyre* :
« Ciel ! rends-moi le doux bruit des eaux et du zéphyre. »
Ainsi quitte un instant le point où Dieu t'a mis ;
Tous ses présens pour toi sont autant d'ennemis.
Conviens que la nature est toujours sage et bonne, (7
Dans ce qu'elle refuse, et dans ce qu'elle donne.

VII. De l'univers entier contemple les accords,
Pour les dons de l'esprit et pour les dons du corps ;
Observe avec quel art Dieu de sa main féconde,
Distribua les rangs et nuança le monde,
Depuis l'homme, ce roi si fier de sa raison,
Jusqu'à l'insecte vil qui peuple le gazon.
Le jour est pour la taupe un crépuscule sombre ;
A l'œil perçant du lynx la nuit même est sans ombre ;
Le chien poursuit sa proie averti par l'odeur ;
La lionne au seul bruit s'élance avec ardeur ; (8
Le poisson est sans voix et presque sans oreille,
Tandis que l'oiseau chante et qu'un zéphir l'éveille.
Quelle gradation des mêmes facultés
Occupe le milieu de ces extrémités !
Comme elle croît, décroît, et s'élève et s'abaisse !
De l'agile Arachné combien j'aime l'adresse !

How Instinct varies in the grov'ling swine,
Compar'd, half-reas'ning elephant, with thine!
'Twixt that, and Reason, what a nice barrier?
For ever sep'rate, yet for ever near!
Remembrance and Reflection how ally'd;
What thin partitions Sense from Thought divide?
And Middle natures, how they long to join,
Yet never pass th' insuperable line!
Without this just gradation, could they be
Subjected, these to those, or all to thee?
The pow'rs of all subdu'd by thee alone,
Is not thy Reason all these pow'rs in one?

VIII. See, thro' this air, this ocean, and this earth
All matter quick, and bursting into birth.
Above, how high, progressive life may go!
Around, how wide! how deep extend below!
Vast chain of Being! which from God began,
Nature's æthereal, human, angel, man,
Beast, bird, fish, insect, what no eye can see,
No glass can reach, from Infinite to thee,
From thee to Nothing. — On superior pow'rs
Were we to press, inferior might on ours:

Que ses doigts sont légers! que son tact est subtil!
Elle sent chaque souffle, et vit dans chaque fil.
Admire avec quel art l'abeille sait extraire,
D'une herbe empoisonnée un nectar salutaire;
Compare au vil pourceau stupidement glouton,
L'éléphant dont l'instinct est presque la raison.
A la fière raison, combien l'instinct ressemble!
Mémoire, jugement, quel nœud vous joint ensemble?
De sentir à penser qu'il est peu de degrés! (9)
Ainsi toujours voisins, mais toujours séparés,
Les êtres sont placés à leur juste distance;
Leur inégalité produit leur dépendance.
Tous soumis l'un à l'autre, et tous soumis à nous,
Chacun d'eux a ses dons; ta raison les vaut tous.

VIII. Vois dans l'air, dans les eaux, dans la nature entière,
S'agiter, s'échauffer, s'animer la matière,
Depuis l'humble ciron jusqu'au vaste éléphant,
Depuis Dieu jusqu'à toi, de toi jusqu'au néant; (10)
Autant que peut l'espace autour de toi s'étendre,
S'élever sur ta tête et sous tes pieds descendre,
De l'un à l'autre bout de l'immense univers,
Rapproche, si tu peux, tous les êtres divers,
Ceux qu'aperçoit ton œil, ceux qu'un utile verre
Te montre dans les cieux, te grossit sur la terre,
Ceux que n'atteignent point le verre ni tes yeux,
Habitants de ce globe ou citoyens des cieux,

Or in the full creation leave a void,
Where, one step broken, the great scale's destroy'd:
From Nature's chain whatever link you strike,
Tenth, or ten thousandth, breaks the chain alike.

And, if each system in gradation roll
Alike essential to th' amazing Whole,
The least confusion but in one, not all
That system only, but the Whole must fall.
Let Earth unbalanc'd from her orbit fly,
Planets and suns run lawless thro' the sky;
Let erring Angels from their spheres be hurl'd,
Being on Being wreck'd, and world on world;
Heav'n's whole foundations to their center nod,
And Nature tremble to the throne of God.
All this dread ORDER break — for whom? for thee?
Vile worm! — oh Madness! Pride! Impiety!

IX. What if the foot, ordain'd the dust to tread,
Or hand to toil, aspir'd to be the head?
What if the head, the eye, or ear repin'd
To serve mere engines to the ruling mind?

Anges, Homme, animaux, vaste mer, chaîne immense
Qu'un atôme finit, que l'Éternel commence.
Qu'au-dessus de son rang l'Homme aspire à monter,
Un être inférieur osera l'imiter;
La même ambition va déplacer le reste,
Et j'aperçois un vide au monde entier funeste.
Ainsi sors un instant du rang qui t'est prescrit,
Tout ce vaste édifice au même instant périt.
Oui, du plus mince anneau dépend la grande chaîne,
Et le moindre en tombant dans sa chute l'entraîne.
Porte plus loin ton œil, suis dans leur cours pompeux
Tous ces mondes roulants subordonnés entre eux,
Ressorts essentiels d'une vaste machine;
Qu'il s'en dérange un seul, et tout tombe en ruine.
Que la terre un instant quitte sa région,
Le soleil sans appui sort de son tourbillon,
Rien ne balance plus les sphères vagabondes;
Les mondes affaissés s'écroulent sur les mondes;
Un horrible chaos confond les éléments;
Les cieux sont ébranlés jusqu'en leurs fondements;
Le trouble ose approcher du maître du tonnerre;
Et pour qui? c'est pour toi, ver impur de la terre!

IX. Eh quoi! si chaque membre osait se révolter,
Si l'œil lassé de voir prétendait écouter,
Si la main, dédaignant le vil rang d'ouvrière,
Si le pied, dégoûté de fouler la poussière,

Just as absurd for any part to claim
To be another, in this gen'ral frame:
Just as absurd, to mourn the tasks or pains
The great directing MIND OF ALL ordains.

All are but parts of one stupendous whole,
Whose body Nature is, and God the soul;
That, chang'd thro' all, and yet in all the same;
Great in the earth, as in th' æthereal frame;
Warms in the sun, refreshes in the breeze,
Glows in the stars, and blossoms in the trees,
Lives thro' all Life, extends thro' all extent,
Spreads undivided, operates unspent;
Breathes in our soul, informs our mortal part,
As full, as perfect, in a hair as heart;
As full, as perfect, in vile Man that mourns,
As the rapt Seraph that adores and burns:
To him no high, no low, no great, no small;
He fills, he bounds, connects, and equals all.

Voulaient être la tête ; ou si tous à-la-fois,
Esclaves de l'esprit voulaient être ses rois !
Quel désordre, dis-tu ? Ris donc de ton audace,
Lorsque dans l'univers tu veux changer de place,
Lorsque membre d'un tout, ton orgueil criminel
Ose enfreindre les lois de l'esprit éternel.
Que parles-tu toujours de ta frêle existence ?
Vois l'univers en grand : il forme un tout immense ;
Son corps c'est la nature, et son ame c'est Dieu, (11)
Dieu partout différent, et le même en tout lieu ;
Infini dans les cieux, infini sur la terre,
Il brille dans l'éclair, parle dans le tonnerre ;
Il luit dans le soleil, rafraîchit dans les vents,
Échauffe dans l'été, fleurit dans le printemps,
Remplit tout l'univers sans occuper de place,
Produit sans qu'il s'épuise, agit sans qu'il se lasse ;
Sans jamais s'appauvrir, il verse ses trésors ;
Il inspire mon ame, organise mon corps.
Aussi grand dans un ver qu'en son plus noble ouvrage,
Dans l'instinct de l'enfant que dans l'esprit du sage,
Dans les faibles mortels de maux environnés,
Que dans les esprits purs de splendeur couronnés,
Dans le moindre cheveu que dans l'ame elle-même.
Anéanti devant sa majesté suprême,
Nul n'est faible ni fort, nul n'est grand ni petit ;
Il joint tout, remplit tout, tout en lui s'engloutit :

X. Cease then, nor ORDER Imperfection name:
Our proper bliss depends on what we blame.
Know thy own point: This kind, this due degree
Of blindness, weakness, Heav'n bestows on thee.
Submit. — In this, or any other sphere,
Secure to be as blest as thou canst bear:
Safe in the hand of one disposing Pow'r
Or in the natal, or the mortal hour.
All Nature is but Art, unknown to thee;
All Chance, Direction, which thou canst not see;
All Discord, Harmony not understood;
All partial Evil, universal Good:
And, spite of Pride, in erring Reason's spite,
One truth is clear, WHATEVER IS, IS RIGHT.

END OF THE EPISTLE FIRST.

Telle de l'océan l'immensité profonde,
D'un fleuve ou d'un ruisseau ne distingue point l'onde.
X. N'appelle donc plus l'ordre une imperfection;
Dieu change en bien les maux que blâme ta raison.
Tu dois à sa bonté, tu dois à sa sagesse,
Ton degré d'ignorance et ton point de faiblesse.
Comme il régla ton rang, sache régler tes vœux:
Sois sûr que dans ce monde, ou bien dans d'autres lieux
Il te rendra parfait autant que tu peux l'être.
Sujet respectueux, fléchis devant ton maître;
Au jour de la naissance, au jour de ton trépas,
Il est toujours ton Dieu, jette-toi dans ses bras.
La nature est un art que tu ne peux comprendre;
La discorde, un concert que tu ne peux entendre;
Le hasard, un dessein invisible pour nous;
Et le mal de chacun, l'avantage de tous;
Ainsi, malgré l'orgueil de la raison altière,
Conviens que tout est bien dans la nature entière.

FIN DE L'ÉPITRE PREMIÈRE.

ESSAI

SUR L'HOMME.

ÉPITRE DEUXIÈME.

ARGUMENT

DE LA DEUXIÈME ÉPITRE.

De la nature et de l'état de l'Homme par rapport à lui-même, considéré comme individu.

Il ferait mieux de s'étudier lui-même, que de vouloir connaître la nature de Dieu; l'Homme est un mélange de grandeur et de bassesse, de lumière et d'obscurité, de perfection et d'imperfection, de force et de faiblesse. — L'amour-propre et la raison sont les deux principes de nos actions; et, quoique différens, ils tendent au même but. — L'Homme ne peut être heureux qu'en les accordant entre eux et en les contenant dans de justes bornes. — Les passions sont utiles à l'Homme et à la société en général. — Nous devons les diriger et les tempérer les unes par les autres. — La passion dominante est nécessaire à l'Homme pour le faire entrer dans les vues de la Providence, et donner plus de force à ses vertus. — Mélange de vices et de vertus chez les Hommes. — Le vice est odieux par lui-même; cependant l'Homme y est facilement entraîné. — La Providence se sert des vices et des passions de l'Homme pour l'accomplissement de ses desseins et le bien général de la société. — La sagesse divine distribue ses dons aux différentes classes d'une manière inégale; et c'est d'où résulte leur dépendance, leur union et leur force. — C'est ainsi que chaque âge, chaque condition a ses goûts et son caractère; ainsi la sagesse de Dieu brille jusques dans les imperfections de l'Homme.

AN

ESSAY ON MAN.

EPISTLE II.

...MBAY
...ANCH
...THE
...TIC SOCIET

AN ESSAY ON MAN.

EPISTLE II.

I. Know then thyself, presume not God to scan,
The proper study of Mankind is Man.
Plac'd on this isthmus of a middle state,
A Being darkly wise, and rudely great:
With too much knowledge for the Scepti's side,
With too much weakness for the Stoic's pride,
He hangs between; in doubt to act, or rest;
In doubt to deem himself a God, or Beast;
In doubt his Mind or Body to prefer;
Born but to die, and reas'ning but to err;
Alike in ignorance his reason such,
Whether he think too little, or too much;

ESSAI

SUR L'HOMME.

ÉPITRE DEUXIÈME.

I. Au lieu de sonder Dieu, descends donc dans toi-même :
Homme, approfondis l'Homme, incroyable problème ;
L'Homme, éternel chaos de contrariétés,
Tableau toujours frappant par ses variétés,
Trop faible pour atteindre à la vertu stoïque,
Trop instruit pour nager dans le doute sceptique,
Guidé par sa raison, et par elle séduit,
Entouré de lumière et plongé dans la nuit ;
Respirant pour mourir et mourant pour renaître ;
Sage et fou, vil et grand ; incertain si son maître
L'a formé pour l'erreur ou pour la vérité,
L'a fait pour le repos ou pour l'activité ;
Fuyant ce qu'il approuve, et cherchant ce qu'il blâme ;
Dégradé par son corps, ennobli par son ame,

Chaos of Thought and Passion, all confus'd;
Still by himself abus'd, or disabus'd;
Created half to rise, and half to fall;
Great lord of all things, yet a prey to all;
Sole judge of truth, in endless error hurl'd:
The glory, jest, and riddle of the world!

Go, wond'rous creature! mount where Science guides,
Go, measure earth, weigh air, and state the tides;
Instruct the planets in what orbs to run,
Correct old Time, and regulate the Sun;
Go, soar with Plato, to th' empyreal sphere,
To the first good, first perfect, and first fair;
Or tread the mazy round his follow'rs trod;
And quitting sense call imitating God;
As Eastern priests in giddy circles run,
And turn their heads to imitate the Sun.
Go, teach Eternal Wisdom how to rule—
Then drop into thyself, and be a fool!

Superior beings, when of late they saw
A moral Man unfold all Nature's law,
Admir'd such wisdom in an earthly shape,
And shew'd a NEWTON as we shew an Ape.

Maître, esclave de tout, pensant trop ou trop peu;
Rampant avec la brute ou s'élevant à Dieu;
De vices, de vertus, source à jamais féconde,
La gloire, le jouet et l'énigme du monde.

De contrariétés mélange monstrueux,
Va, prends vers la science un vol présomptueux;
Va, du globe étonné mesure la surface;
De l'océan des airs ose peser la masse;
Des astres vagabonds, du roi brillant des jours,
Calcule la distance et dirige le cours;
Détermine le flux et le reflux de l'onde;
Éclaircis des vieux temps l'obscurité profonde;
Va, vole dans les cieux; avec le grand Platon
Cherche l'être parfait, le vrai beau, le vrai bon;
Ou de ses sectateurs perçant l'obscur dédale,
Crois que leur saint délire à Dieu même t'égale;
Tel que l'adorateur des corps brillants des cieux,
S'étourdit en tournant pour imiter ses dieux;
Fais plus, va diriger la sagesse suprême;
Puis reviens, et rougis de t'ignorer toi-même.

Lorsque les immortels voyaient du haut des airs
Newton développer les lois de l'univers,
Surpris de son audace, ils concevaient à peine
Un esprit plus qu'humain sous une forme humaine,
Et se montraient cet Homme étonnant à leurs yeux,
Comme nous, nous montrons un singe ingénieux.

Could he, whose rules the rapid Comet bind,
Describe or fix one movement of his Mind,
Who saw its fires here rise, and there descend,
Explain his own beginning, or his end?
Alas what wonder! Man's superior part
Uncheck'd may rise, and climb from art to art;
But when his own great work is but begun,
What Reason weaves, by Passion is undone.

Trace Science then, with Modesty thy guide;
First strip off all her equipage of pride;
Deduct what is but Vanity, or Dress,
Or Learning's Luxury, or Idleness;
Or tricks to shew the stretch of human brain,
Mere curious pleasure, or ingenious pain;
Expunge the whole, or lop th' excrescent parts
Of all our Vices have created Arts;
Then see how little the remaining sum,
Which serv'd the past, and must the times to come!

II. Two Principles in human nature reign;
Self-love, to urge, and Reason, to restrain;

Mais des secrets des cieux l'interprète sublime,
Pouvait-il de son être approfondir l'abîme?
Lui qui sut mesurer et régler ces grands corps; (3
Savait-il de son cœur connaître les ressorts?
Lui qui vit les soleils s'élever et descendre,
Sait-il d'où l'Homme vient, où l'Homme doit se rendre?
Quel prodige! l'esprit de ses vastes regards
Parcourt tous les degrés de l'échelle des arts;
Rien dans nous ne s'oppose à son essor immense;
Mais veut-il de son être approfondir l'essence?
Dès les premiers efforts, l'aveugle passion
Vient brouiller tous les traits qu'a tracés la raison.
Fuis donc les préjugés qu'un vain orgueil entraîne;
De tout ce long calcul de la science humaine,
Déduis tout ce qui n'est qu'un stérile ornement,
Ou qu'un plaisir frivole, ou qu'un docte tourment,
Qu'un secours pour savoir, plutôt qu'une science,
Qu'un luxe dont l'esprit couvre son indigence,
Toutes ces questions dont la subtilité
N'est qu'un superbe effort d'un esprit exalté.
De ces arts dangereux, vil produit de nos vices,
Raye ou la somme entière, ou les valeurs factices;
Et vois où se réduit pour nous, pour nos neveux,
De tout ce vain savoir l'héritage orgueilleux.

II. Viens; sondons notre cœur; voyons ce qu'il rassemble:
La raison, l'amour-propre y dominent ensemble;

Nor this a good, nor that a bad we call,
Each works its end, to move or govern all:
And to their proper operation still,
Ascribe all Good; to their improper, Ill.

Self-love, the spring of motion, acts the soul;
Reason's comparing balance rules the whole.
Man, but for that, no action could attend
And, but for this, were active to no end:
Fix'd like a plant on his peculiar spot,
To draw nutrition, propagate, and rot;
Or, meteor-like, flame lawless thro' the void,
Destroying others, by himself destroy'd.

Most strength the moving principle requires:
Active its task, it prompts, impels, inspires.
Sedate and quiet the comparing lies,
Form'd but to check, delib'rate, and advise.
Self-love still stronger, as its objects nigh;
Reason's at distance, and in prospect lie:
That, sees immediate good by present sense;
Reason, the future and the consequence.

L'une n'est point un bien, l'autre n'est point un mal;
L'usage en est heureux, l'abus en est fatal:
L'une doit arrêter, l'autre aiguillonne l'ame;
La raison me conduit, l'amour-propre m'enflamme.
Trop actif ou trop lent, l'Homme, sans leur accord,
S'élance sans objet, ou languit sans ressort:
C'est tantôt une plante, un arbrisseau débile,
Qui naît, végète et meurt sur sa tige immobile;
Tantôt un météore enflammé dans la nuit,
Et qui détruisant tout par lui-même est détruit.

L'amour-propre fougueux pousse, excite, réveille;
La raison plus paisible éclaire, instruit, conseille:
L'un, ardent orateur, fait entendre sa voix;
L'autre, juge prudent, discute en paix nos droits;
L'un plus près des objets s'enflamme davantage;
Dans un heureux lointain l'autre les envisage;
Frappé du bien présent, l'un en sent les attraits;
L'autre dans l'avenir en pressent les effets;
L'un est plus vigilant, l'autre est plus paresseuse,
Enfin l'un est moins sûr, l'autre moins vigoureuse.
Mais veux-tu du plus fort suspendre l'action?
Écoute sa rivale avec attention:
L'attention bientôt produit l'expérience;
L'habitude se forme et s'accroît en silence;
Et toutes trois, enfin, par un commun effort,
Secondent le plus faible, et dompten le plus fort.

The action of the stronger to suspend
Reason still use, to Reason still attend.
Attention, habit and experience gains;
Each strengthens Reason, and Self-love restrains.

Let subtle schoolmen teach these friends to fight,
More studious to divide than to unite;
And Grace and Virtue, Sense and Reason split,
With all the rash dexterity of wit.
Wits, just like Fools, at war about a name,
Have full as oft no meaning, or the same.
Self-love and Reason to one end aspire,
Pain their aversion, Pleasure their desire;
But greedy That, its object would devour,
This taste the honey, and not wound the flow'r:
Pleasure, or wrong or rightly understood,
Our greatest evil, or our greatest good.

III. Modes of Self-love the Passions we may call:
'Tis real good, or seeming, moves them all:
But since not ev'ry good we can divide,
And Reason bids us for our own provide;
Passions, tho' selfish, if their means be fair,
List under Reason, and deserve her care;

Qu'ennemis de la paix les héros des écoles,
Dans leurs distinctions subtilement frivoles,
De deux pouvoirs amis détruisent l'union,
D'avec le sentiment séparent la raison,
Et ne pensant jamais, ou pensant tous de même,
Combattent pour des mots qu'ils ont nommés système;
La raison, l'amour-propre ont le même desir;
Tous deux craignent la peine et cherchent le plaisir:
Mais l'un s'élance au but avec impatience;
L'autre plus circonspect y marche avec prudence;
L'un voudrait dévorer l'objet de son ardeur;
L'autre en pompe le miel, mais sans blesser la fleur.
Dans le champ des plaisirs, souvent le ciel sévère
Place un fruit dangereux près d'un fruit salutaire;
Ou bien ou mal connus, les plaisirs enchanteurs
Sont ou nos plus grands biens, ou nos plus grands malheurs.

III. Que sont les passions? c'est l'amour-propre même,
Par des moyens divers marchant vers ce qu'il aime:
Leur mobile est un bien réel ou mensonger;
Puisqu'il est des trésors qu'on ne peut partager;
Puisque le ciel ordonne à chaque créature
De pourvoir aux besoins qu'imposa la nature;
Ces passions qu'en nous concentre l'intérêt,
Si leurs moyens sont purs, la raison les permet.

Thicker than arguments, temptations throng,
At best more watchful this, but that more strong.
Those, that imparted, court a nobler aim,
Exalt their kind, and take some Virtue's name.

In lazy Apathy let Stoics boast
Their Virtue fix'd: 'tis fix'd as in a frost;
Contracted all, retiring to the breast;
But strength of mind is Exercise not Rest:
The rising tempest puts in act the soul,
Parts it may ravage, but preserves the whole.
On life's vast ocean diversely we sail,
Reason the card, but Passon is the gale;
Nor God alone in the still calm we find,
He mounts the storm, and walks upon the wind.

Passions, like elements, tho' born to fight,
Yet, mix'd and soften'd, in his work unite:
These 'tis enough to temper and employ;
But what composes Man, can Man destroy?
Suffice that Reason keep to Nature's road,
Subject, compound them, follow her and God.

Mais celles dont la flamme aux grands hommes féconde
S'élance hors de nous pour le bonheur du monde,
Deviennent des vertus, et la sage raison
A de plus nobles feux donné un plus noble nom.

Laisse au stoïque altier sa vertu léthargique,
Froidement concentrée en son cœur apathique;
Jamais un cœur glacé ne forma de héros.
On vit par l'exercice, on meurt par le repos;
Des passions en nous l'impulsion puissante
Réveille les ressorts de l'ame languissante;
C'est un orage utile en nos cœurs élevé;
Quelque partie en souffre, et le tout est sauvé.
Sur la mer de la vie, ô raisonneur frivole!
L'Homme a besoin de vents ainsi que de boussole:
L'Homme s'assoupirait dans l'immobilité.
Dieu lui-même, Dieu sort de sa tranquillité;
Il promène la foudre au-dessus de nos têtes,
S'élance sur les vents et conduit les tempêtes.

Tels que dans leurs combats les éléments divers,
Unis quoique rivaux, composent l'univers,
Les passions, malgré leurs haines mutuelles,
Dans l'univers moral se combinent entre elles.
Orgueilleux insensé, dont l'imprudente erreur
Prétend anéantir ces éléments du cœur!
Si l'Homme en est formé, peut-il donc les détruire?
Sachons les employer au lieu de les proscrire;

Love, Hope, and Joy, fair Pleasure's smiling train,
Hate, Fear, and Grief, the family of Pain,
These mix'd with art, and to due bounds confin'd,
Make and maintain the balance of the Mind:
The lights and shades, whose well accorded strife
Give all the strength and colour of our life.

Pleasures are ever in our hands or eyes;
And when, in act, they cease, in prospect rise;
Present to grasp, and future still to find,
The whole employ of body and of mind.
All spread their charms, but charm not all alike;
On diff'rent senses, diff'rent objects strike;
Hence diff'rent passions more or less inflame,
As strong or weak, the organs of the frame;
And hence one MASTER PASSION in the breast,
Like Aaron's serpent, swallows up the rest.

Modérons leur ardeur, sans éteindre leur feu,
Et suivons à-la-fois et la nature et Dieu.
L'amour, la douce joie et la vive allégresse,
De l'aimable plaisir famille enchanteresse;
La peur, la sombre haine, et les soucis affreux,
Du malheur éploré cortége douloureux;
Toutes ces passions l'une à l'autre opposées
S'alliant avec art, avec soin maîtrisées,
De leur choc mutuel font jaillir le bonheur:
Ce sont des contre-poids qui balancent le cœur;
C'est l'ombre avec le jour sagement assortie,
Qui contraste avec art au tableau de la vie.

Les plaisirs ici-bas, doux charme des humains,
Sont toujours sous nos yeux ou bien entre nos mains;
Leur image toujours supplée à leur absence;
L'espérance renaît où meurt la jouissance.
Chercher les biens futurs, goûter les biens présens,
C'est tout le soin de l'ame et tout l'emploi des sens.
Par différents attraits chacun d'eux nous attire;
Tous ont le même but, mais non le même empire.
Des objets variés frappent nos sens divers;
De là divers penchants nous sont plus ou moins chers;
Sont plus ou moins puissants, selon que leur amorce
Rencontre dans l'organe ou plus ou moins de force;
De là s'élève enfin au fond de notre cœur
Le penchant dominant, ce superbe vainqueur,

As man, perhaps, the moment of his breath,
Receives the lurking principle of death;
The young disease, that must subdue at length,
Grows with his growth, and strengthens with his strength:
So, cast and mingl'd with his very frame,
The Mind's disease, its RULING PASSION came;
Each vital humour which should feed the whole,
Soon flows to this, in body and in soul:
Whatever warms the heart, or fills the head,
As the mind opens, and its functions spread,
Imagination plies her dang'rous art,
And pours it all upon the peccant part.
Nature its mother, Habit is its nurse;
Wit, Spirit, Faculties, but make it worse;
Reason itself but gives it edge and pow'r;
As Heav'n's blest beam turns vinegar more sour.

We, wretched subjects though to lawful sway,
In this weak queen, some fav'rite still obey:
Ah! if she lend not arms, as well as rules,
What can she more than tell us we are fools?

Qui, pareil au serpent qu'un sage Hébreu fit naître,
Dévore ses rivaux ou leur commande en maître.

Dans le sein maternel l'Homme reçoit, dit-on,
Le principe caché de sa destruction,
Qui croissant avec lui, nourri de sa substance,
Subjugue lentement sa fragile existence.
Ainsi dès le berceau fermente dans son sein
Du penchant dominant l'indomptable levain;
Il asservit le corps, il tyrannise l'ame;
L'imagination lui prête encor sa flamme,
Lui porte tous nos vœux, lui livre tous nos sens,
Et dans ce penchant seul confond tous nos penchants.

Instinct impétueux que la nature enfante,
Que nourrit l'habitude et que le temps augmente.
Les talents asservis lui portent leur tribut,
Et loin de l'arrêter l'entraînent vers son but;
L'esprit combat pour lui; la raison elle-même
Fomente sourdement sa violence extrême.
Telle des feux du jour la plus douce chaleur
D'un acide piquant aiguise encor l'aigreur. (5

Et nous, tristes sujets de cette faible reine,
Nous qui croyons céder à sa loi souveraine,
Nous servons en secret, au lieu de la raison,
Quelque heureux favori qui règne sous son nom.

Teach us to mourn our Nature, not to mend,
A sharp accuser, but a helpless friend!
Or from a judge turn pleader, to persuade,
The choice we make, or justify it made;
Proud of an easy conquest all along,
She but removes weak passions for the strong:
So, when small humours gather to a gout,
The doctor fancies he has driv'n them out.

Yes, Nature's road must ever be preferr'd;
Reason is here no guide, but still a guard;
'Tis her's to rectify, not overthrow,
And treat this passion more as friend than foe:
A mightier Pow'r the strong direction sends,
And sev'ral Men impels to sev'ral ends:
Like varying winds, by other passions tost,
This drives them constant to a certain coast.
Let pow'r or knowledge, gold or glory, please,
Or (oft more strong than all) the love of ease;

Hélas ! de ce penchant pour subjuguer les charmes,
Au lieu de nous donner de salutaires armes,
D'inutiles avis nous fatiguant toujours,
Prodigue de leçons, avare de secours,
Dur censeur, froide amie, ou sa vaine sagesse,
Sans jamais la changer, gourmande ma faiblesse,
Ou de juge orgueilleux, changée en vil flatteur,
Elle adopte nos goûts et plaide en leur faveur.
Trop fière cependant d'un triomphe facile,
Quand elle croit dompter la nature indocile,
Elle détruit en nous, par un funeste effort,
Quelques faibles penchants pour un penchant plus fort.
Quand de la goutte ainsi les humeurs sont fixées,
L'Esculape orgueilleux croit les avoir chassées.

Ah ! puisque la nature a d'invincibles droits,
Suivons donc sans rougir ses immuables lois ;
Sa route est la plus sûre. Au lieu d'être ton guide,
La raison n'est pour toi qu'un surveillant timide,
Qui doit sans les bannir calmer nos passions,
Sans briser leurs ressorts régler nos actions,
Et traiter le penchant que notre ame préfère,
Plutôt en sage ami qu'en rigide adversaire.
Par ce penchant vainqueur le monarque éternel,
Au but qui lui convient, conduit chaque mortel ;
Les autres passions, tels que des vents volages,
Poussent le cœur flottant vers différents rivages :

Thro' life 'tis follow'd, ev'n at life's expence;
The merchant's toil, the sage's indolence,
The monk's humility, the hero's pride,
All; all alike, find reason on their side.

Th' Eternal Art educing good from ill,
Grafts on this Passion our best principle:
'Tis thus the Mercury of Man is fix'd,
Strong grows the Virtue with his Nature mix'd;
The dross cements what else were too refin'd,
And in one int'rest body acts with mind.

As fruits, ungrateful to the planter's care,
On savage stocks inserted, learn to bear;
The surest Virtues thus from Passions shoot,
Wild Nature's vigour working at the root.

Mais tel qu'un vent réglé, ce profond sentiment
Toujours aux mêmes bords l'entraîne constamment.
Oui, quel que soit le goût qui subjugue notre ame,
Soit de l'amour des arts l'impétueuse flamme,
Ou l'ardeur de la gloire, ou bien la soif de l'or,
Ou le repos enfin, souvent plus cher encor;
Tant que l'Homme est vivant, même au prix de la vie
Cette pente invincible est à jamais suivie.
La raison à ses goûts consent à se plier;
L'humilité du moine et l'orgueil du guerrier,
Le travail du marchand, l'indolence du sage,
Tous, sont également certains de son suffrage.

Dieu, qui du sein du mal fait éclore le bien,
Donne à nos qualités ce penchant pour soutien;
Il enchaîne par lui notre ame vagabonde;
Puisant dans cet instinct une sève féconde,
Notre vertu devient robuste comme lui;
Dans la seule raison qu'elle trouve un appui,
Elle erre sans objet, flotte sans consistance;
Avec les sens grossiers son utile alliance
L'affermit, la cimente; et l'esprit et le corps
Réunis d'intérêt unissent leurs efforts.

Vois-tu ce sauvageon, par une greffe utile,
En un arbre fécond changer un bois stérile?
Ainsi les passions fertilisent le cœur;
La nature nourrit leur sauvage vigueur.

What crops of wit and honesty appear
From spleen, from obstinacy, hate, or fear!
See anger, zeal and fortitude supply;
Ev'n av'rice, prudence; sloth, philosophy;
Lust, thro' some certain strainers well refin'd,
Is gentle love, and charms all woman kind;
Envy, to which th' ignoble mind's a slave,
Is emulation in the learn'd or brave;
Nor Virtue, male or female, can we name,
But what will grow on Pride, or grow on Shame.

Thus Nature gives us (let it check our pride)
The virtue nearest to our vice ally'd:
Reason the bias turns to good from ill,
And Nero reigns a Titus, if he will.
The fiery soul abhorr'd in Catiline,
In Decius charms, in Curtius is divine:
The same ambition can destroy or save,
And makes a patriot as it makes a knave.

De talents, de vertus quelle récolte heureuse
Fait germer, fait mûrir leur sève généreuse!
La crainte à la douceur quelquefois nous conduit;
De l'obstination la constance est le fruit;
L'odieuse avarice enfante la prudence;
La sagesse souvent naquit de l'indolence;
Le zèle impétueux, la bouillante valeur,
De l'ardente colère empruntent leur chaleur;
A notre vanité nos arts doivent la vie;
L'émulation même est fille de l'envie;
La brûlante luxure, en épurant ses feux,
Devient du tendre amour le flambeau vertueux.
Il n'est point, en un mot, de qualités de l'ame
Qui ne puissent, dans l'Homme ainsi que dans la Femme,
Éclore de la honte, ou s'enter sur l'orgueil;
Et leur base est souvent ce qu'on croit leur écueil.

Ainsi, des fiers humains que l'orgueil en rougisse,
La vertu dans nos cœurs est toujours près du vice, (6
Et d'une même tige ils sont formés tous deux.
Lorsque l'ame incertaine est suspendue entre eux,
La raison, par le poids de ses sages maximes,
Détermine aux vertus et détourne des crimes.
Néron, en l'écoutant, pouvait être un Titus;
L'affreux Catilina, le divin Décius
Reçurent tous les deux une fougue brûlante;
Ce qu'on abhorre en l'un, dans l'autre nous enchante.

IV. This light and darkness, in our chaos join'd,
What shall divide? The God within the mind.

Extremes in Nature equal ends produce,
In Man they join to some mysterious use:
Tho' each by turns the other's bound invade,
As, in some well-wrought picture, light and shade,
And oft so mix, the diff'rence is too nice
Where ends the Virtue, or begins the Vice.

Fools! who from hence into the notion fall,
That Vice or Virtue there is none at all.
If white and black blend, soften, and unite
A thousand ways, is there no black or white?
Ask your own heart, and nothing is so plain;
'Tis to mistake them, costs the time and pain.

V. Vice is a monster of so frightful mien,
As, to be hated, needs but to be seen;

IV. La même ambition sauve et perd les états,
Fait les grandes vertus et les grands attentats.

Dans ce chaos du cœur, si brillant et si sombre,
Qui peut donc démêler la lumière de l'ombre,
Les vertus des défauts, et le vrai de l'erreur?
C'est Dieu, ce Dieu qui parle au fond de notre cœur.
Le ciel dans l'univers rapproche les extrêmes;
Leur nature diffère et leurs fins sont les mêmes.
Dans l'Homme il les unit pour quelques grands desseins,
Souvent même on les voit, ambitieux voisins,
Entre eux se disputant le cœur qui les rassemble,
Usurper l'un sur l'autre et se confondre ensemble:
Et comme nous voyons, sous des pinceaux heureux,
Les ombres et les jours se mélanger entre eux;
Souvent on cherche en vain à marquer la nuance
Où le vice finit, où la vertu commence.

Mais parce que leurs traits paraissent confondus,
N'est-il, à votre gré, ni vices ni vertus?
Que le clair et l'obscur avec art se marient,
Cessent-ils d'exister au moment qu'ils s'allient?
Et du mal et du bien le juge est dans nos cœurs,
Mylord; il en est d'eux ainsi que des couleurs;
Il nous faut plus de temps, plus de peine peut-être
Pour confondre leurs traits, que pour les reconnaître.

V. Le vice est effrayant, et ce monstre odieux
N'a pour nous révolter qu'à paraître à nos yeux.

Yet seen too oft, familiar with her face,
We first endure, then pity, then embrace.
But where th' Extreme of Vice, was ne'er agreed:
Ask where's the North? at York, 'tis on the Tweed;
In Scotland, at the Orcades; and there,
At Greenland, Zembla, or the Lord knows where.
No creature owns it in the first degree,
But thinks his neighbour further gone than he;
Ev'n those who dwell beneath its very zone,
Or never feel the rage, or never own;
What happier natures shrink at with affright,
The hard inhabitant contends is right.

Virtuous and vicious ev'ry man must be,
Few in th' extreme, but all in the degree:
The rogue and fool, by fits is fair and wise;
And ev'n the best, by fits, what they despise.
'Tis but by parts we follow good or ill;
For, Vice or Virtue, Self directs it still;
Each individual seeks a sev'ral goal;
But HEAV'N's great view is One; and that the Whole.
That counterworks each folly and caprice;
That disappoints th' effects of ev'ry vice;

Cependant cette horreur de jour en jour s'efface;
On le souffre, on le plaint, on l'excuse, on l'embrasse;
Mais son plus haut degré, quel est-il? Sur ce point
Recueillez les avis; ils ne s'accordent point.
Quel pays est le Nord? A Tunis, c'est l'Espagne;
En Espagne, la France; en France, l'Allemagne:
L'Allemand à son tour le renvoie au Lapon;
Celui-ci nomme encor quelque autre région.
On juge ainsi du mal; nul ne se rend justice;
Chacun voit loin de lui l'extrémité du vice;
Son voisin à ses yeux en est toujours plus près;
Celui même qui touche à son dernier excès,
Ou jamais ne le sent, ou jamais ne l'avoue.
Ce qu'un bon cœur abhorre, un scélérat s'en loue.
L'habitude peut tout; il n'existe à ses yeux
Ni de tristes climats, ni de vices hideux.

Notre ame entre le mal et le bien se partage;
Le sage est souvent fou, le fou souvent est sage;
Nous sommes vertueux, vicieux par accès;
Tous le sont à demi, peu le sont à l'excès;
Car chacun bien ou mal n'agit que pour soi-même;
Chacun tend à son but. Mais l'arbitre suprême
Ne voit qu'un grand objet, le bien de l'univers;
C'est lui qui, l'un par l'autre, affaiblit nos travers;
Contre une passion fait combattre un caprice;
Par un vice opposé contrebalance un vice;

That, happy frailties to all ranks apply'd;
Shame to the virgin, to the matron pride,
Fear to the statesman, rashness to the chief,
To kings presumption, and to crowds belief:
That, Virtue's ends from Vanity can raise,
Which seeks no int'rest, no reward but praise;
And build on wants, and on defects of mind,
The joy, the peace, the glory of Mankind.

Heav'n forming each on other to depend,
A master, or a servant, or a friend,
Bids each on other for assistance call,
Till one Man's weakness grows the strength of all.
Wants, frailties, passions, closer still ally
The common int'rest, or endear the tie.
To these we owe true friendship, love sincere,
Each home-felt joy that life inherits here;
Yet from the same we learn, in its decline,
Those joys, those loves, those int'rests to resign;
Taught half by Reason, half by mere decay,
To welcome death, and calmly pass away.

Fait servir les défauts à la société ;
Donne aux filles la honte, aux femmes la fierté ;
Souffle au guerrier fougueux ses fureurs courageuses,
Au ministre prudent ses craintes ombrageuses ;
Par la présomption sait enhardir les rois ;
Par la crédulité soumet le peuple aux lois ;
Aux grandes actions excite une grande ame,
Par cette vanité que l'honneur seul enflamme ;
Enfin, sur le désordre et le trouble du cœur,
Établit la concorde et fonde le bonheur...

C'est peu ; par nos besoins il nous joint l'un à l'autre ;
Dans le bonheur d'autrui, nous rencontrons le nôtre ;
Faibles séparément, l'union nous rend forts ;
Chaque membre jouit de la santé du corps.
Les défauts, les besoins, les faiblesses humaines
Resserrent l'intérêt, embellissent les chaînes ;
On leur doit de l'amour les doux épanchements,
De la vive amitié les nobles sentiments ;
Tous ces plaisirs du cœur, notre plus doux partage,
Et de tous les humains le commun héritage.
Plus vieux, et dégoûté de tant de tristes soins,
Ces mêmes passions, ces défauts, ces besoins,
Des amours, des plaisirs rendent la fin moins rude ;
Enfin, moitié raison, moitié décrépitude,
L'homme apprend à bénir le terme de son cours,
Et voit tranquillement s'évaporer ses jours.

Whate'er the Passion, knowledge, fame, or pelf,
Not one will change his neighbour with himself.
The learn'd is happy nature to explore,
The fool is happy that he knows no more;
The rich is happy in the plenty giv'n;
The poor contents him with the care of Heav'n.
See the blind beggar dance, the cripple sing;
The sot a hero, lunatic a king;
The starving chemist in his golden views
Supremely blest, the poet in his Muse.
See some strange comfort ev'ry state attend,
And pride bestow'd on all, a common friend:
See some fit passion ev'ry age supply,
Hope travels thro', nor quits us when we die.
Behold the child, by nature's kindly law,
Pleas'd with a rattle, tickled with a straw:
Some livelier play-thing gives his youth delight,
A little louder, but as empty quite:
Scarfs, garters, gold, amuse his riper stage,
And beads and pray'r-books are the toys of age:
Pleas'd with this bauble still, as that before,
Till tir'd he sleeps, and life's poor play is o'er.

Quel que soit cependant l'objet qui l'intéresse,
L'ambition, les arts, la gloire ou la richesse,
Tout Homme, grâce au ciel, vit enchanté de lui.
Nul de nous ne voudrait s'échanger pour autrui.
Le sage à méditer met son bonheur suprême;
L'ignorant est heureux par l'ignorance même;
L'alchimiste affamé voit en songe de l'or;
Le riche s'applaudit en comptant son trésor.
Vois l'heureux mendiant bénir la Providence;
Vois le boiteux qui chante et l'aveugle qui danse;
Le fou se croit un roi, le buveur un héros,
Et le poète est fier de cadencer des mots.
Chaque âge a son plaisir, chaque état a ses charmes;
Le bien succède au mal, les ris suivent les larmes;
L'orgueil vient nous flatter au sortir du berceau,
Et l'espoir nous conduit aux portes du tombeau.

Vois cet enfant naïf; sa main n'est occupée
Qu'à frapper son tambour, qu'à parer sa poupée.
La jeunesse succède; il se livre à des jeux,
Peut-être plus bruyants, mais non plus sérieux:
Dans l'âge mûr, épris des richesses, des titres,
Ses joujoux sont de l'or, des cordons et des mitres;
Sa vieillesse s'amuse avec des chapelets;
Et le trépas, enfin, vient briser ses hochets.
Mais jusqu'à ce moment l'erreur enchanteresse
Dans sa coupe à longs traits lui fait puiser l'ivresse;

Mean-while Opinion gilds with varying rays
Those painted clouds that beautify our days;
Each want of happiness by hope supply'd,
And each vacuity of sense by Pride:
These build as fast as knowledge can destroy;
In folly's cup still laughs the bubble' joy;
One prospect lost, another still we gain;
And not a vanity is giv'n in vain:
Ev'n mean Self-love becomes, by force divine
The scale to measure others wants by thine.
See! and confess, one comfort still must rise
'Tis this, Tho' Man's a fool, yet GOD IS WISE.

Et pour nous rendre heureux, nous abusant toujours,
De nuages dorés elle embellit nos jours. (8
Que la triste raison dissipe un doux mensonge ;
La douce illusion enfante un autre songe :
L'espoir des biens futurs tient lieu des biens présents ;
L'orgueil remplit toujours le vide du bon sens ;
Notre amour-propre même, utile au bien des autres,
Apprend à mesurer leurs besoins par les nôtres :
La vanité souvent nous remplit d'un beau feu,
Et jusqu'en sa folie on reconnaît un dieu.

ESSAI

SUR L'HOMME.

ÉPITRE TROISIÈME.

ARGUMENT

DE LA TROISIÈME ÉPITRE.

De la nature et de l'état de l'Homme par rapport à la société.

I. L'univers n'est qu'un système de société. — Rien n'est fait entièrement pour lui-même, ni entièrement pour un autre. — Les animaux ont leur bonheur aussi bien que l'Homme. II. La raison et l'instinct coopèrent également au bien de chaque individu. — La raison ou l'instinct concourent à la formation des sociétés parmi tous les animaux. — III. Jusqu'à quel point peut s'élever la société formée par l'instinct seulement. Combien elle est plus parfaite, lorsque c'est la raison qui l'a formée. — IV. De ce qu'on appelle l'état de la nature. — La raison éclairée par l'instinct, invente les arts et crée diverses formes de société. — V. Origine des sociétés politiques. — Origine de la monarchie. — Gouvernement patriarcal. — VI. L'amour est le principe et la source de la vraie religion et d'un bon gouvernement. — La crainte est le principe de la superstition et de la tyrannie. — Influence de l'amour-propre sur le bien-être de la société et sur le bien public. — Rétablissement de la vraie religion et d'un bon gouvernement sur leur premier principe. — Gouvernement mixte. — Diverses formes de chacun de ces gouvernements et véritable but de tous.

AN

ESSAY ON MAN.

EPISTLE III.

AN

ESSAY ON MAN.

EPISTLE III.

I, HERE then we rest: « The Universal Cause
» Acts to one end, but acts by various laws. »
In all the madness of superfluous health,
The trim of pride, the impudence of wealth,
Let this great truth be present night and day:
But most be present, if we preach or pray.
Look round our World, behold the chain of Love
Combining all below and all above.
See plastic Nature working to this end,
The single atoms each to other tend,
Attract, attracted to, the next in place
Form'd and impell'd its neighbour to embrace.

ESSAI
SUR L'HOMME.

ÉPITRE TROISIÈME.

I. Ne l'oublions jamais : dans ce vaste système,
Les moyens sont divers ; mais le but est le même.
Rien n'est indépendant ; ce dieu qui nous a faits,
Lui-même est au grand tout uni par ses bienfaits.
Au milieu des grandeurs, au sein de la richesse,
Dans les accès fougueux d'une ardente jeunesse,
Dans le cours enivrant de la prospérité,
Souviens-toi, jour et nuit, de cette vérité ;
Mais qu'elle soit surtout profondément sentie
Et du docteur qui prêche, et du dévôt qui prie.
Vois de la terre au ciel le monde inanimé ;
Vois comme pour s'unir tout est mu, tout formé ;
Vois pour le grand dessein travailler la nature ;
Chaque être s'approcher d'une autre créature ;
Chaque atôme attirant, attiré tour-à-tour,
Et l'univers entier enchaîné par l'amour.

See Matter next, with various life endu'd,
Press to one centre still, the gen'ral Good.
See dying vegetables life sustain,
See life dissolving vegetate again:
All forms that perish other forms supply,
(By turns we catch the vital breath, and die)
Like bubbles on the sea of Matter born;
They rise, they break, and to that sea return.
Nothing is foreign; Parts relate to whole;
One all-extending, all-preserving Soul
Connects each being, greatest with the least;
Made Beast in aid of Man, and Man of Beast;
All serv'd, all serving: Nothing stands alone;
The chain holds on, and where it ends, unknown.

Has God, thou fool! work'd solely for thy good,
Thy joy, thy pastime, thy attire, thy food?
Who for thy table feeds the wanton fawn,
For him as kindly spread the flow'ry lawn:
Is it for thee the lark ascends and sings?
Joy tunes his voice, joy elevates his wings.
Is it for thee the linnet pours his throat?
Loves of his own and raptures swell the note.

Vois toute la nature insensible ou vivante,
Vers le bien général suivre la même pente,
Les végétaux dissous nourrir les animaux,
Les animaux détruits renaître en végétaux.
Une forme en mourant par une autre est suivie;
Nous passons tour-à-tour de la mort à la vie.
Tout change; la matière est une vaste mer
Où, comme cette bulle, enfant léger de l'air,
Qui se gonfle, et se brise et s'engloutit dans l'onde,
Tout naît, meurt, et retourne à la masse féconde;
Et l'on voit chaque jour, sous mille aspects divers,
De ses vivants débris renaître l'univers.
Rien n'est indépendant; une main souveraine
D'innombrables anneaux forme une vaste chaîne.
Tout donne, et tout reçoit; tout jouit et tout sert,
Et le faible et le fort agissent de concert.
La bête vit pour l'Homme, et l'Homme pour la bête,
Tout est lié; qui sait où la chaîne s'arrête?
Homme aveugle! crois-tu que Dieu borne ses soins
A contenter tes vœux, ton luxe et tes besoins?
Cet innocent agneau, né pour ta nourriture,
Pour lui voit tous les ans renaître la verdure;
Crois-tu que pour toi seul, variant ses concerts,
L'alouette en chantant s'élève dans les airs?
Non, non; la douce joie inspire son ramage,
La douce volupté soulève son plumage.

The bounding steed you pompously bestride,
Shares with his lord the pleasure and the pride.
Is thine alone the seed that strews the plain?
The birds of Heav'n shall vindicate their grain.
Thine the full harvest of the golden year?
Part pays, and justly, the deserving steer:
The hog, that plows not, nor obeys thy call,
Lives on the labours of this Lord of all.

Know, Nature's children all divide her care;
The fur that warms a monarch, warm'd a bear.
While Man exclaims, «See all things for my use!
» See man for mine!» replies a pamper'd goose:
And just as short of reason he must fall,
Who thinks all made for one, not one for all.

Grant that the pow'rful still the weak controul;
Be Man the Wit and Tyrant of the whole:
Nature that Tyrant checks; He only knows,
And helps, another creature's wants and woes.
Say, will the falcon, stooping from above,
Smit with her varying plumage, spare the dove?

Est-ce pour ton plaisir que de sa tendre voix
Le jeune rossignol fait retentir les bois?
En sons harmonieux exhalant son ivresse,
Il chante ses plaisirs, il chante sa tendresse.
Ce coursier bondissant, fier de vaincre sous toi,
Partage le plaisir de répandre l'effroi.
Le bœuf traîne le soc; mais cet esclave utile
Tire un juste tribut du champ qu'il rend fertile.
Le sauvage animal dans les bois élevé
Vient se nourrir du grain qu'il n'a point cultivé;
Et l'oiseau qui sans soin vit du fruit de ta peine,
Ose du roi du monde infester le domaine.

Le ciel à ses enfants partage ses secours;
La fourure des rois a revêtu des ours.
« Pour moi, dit l'Homme altier, pour moi seul tout s'empresse. »
« L'Homme vit pour moi seul, dit l'oison qu'on engraisse. »
L'un et l'autre s'abuse; et le maître des cieux
Les fit pour l'univers, non l'univers pour eux.
Mais des faibles enfin que les plus forts soient maîtres;
Sois et le bel-esprit et le tyran des êtres;
Les cieux de ce tyran leur assurent les soins;
Lui seul connaît leur prix et prévoit leurs besoins.
Ce plumage émaillé que le pigeon déploie,
A l'avide épervier fait-il lâcher sa proie?
Le chant du rossignol touche-t-il le faucon?
Le geai respecte-t-il l'éclat du papillon?

Admires the jay the insect's gilded wings?
Or hears the hawk when Philomela sings?
Man cares for all: to birds he gives his woods,
To beasts his pastures, and to fish his floods.
For some his Int'rest prompts him to provide,
For more his Pleasure, yet for more his Pride:
All feed on one vain Patron, and enjoy
Th' extensive blessing of his luxury.
That very life his learned hunger craves,
He saves from famine; from the savage saves;
Nay, feasts the animal he dooms his feast,
And, till he ends the being, makes it blest;
Which sees no more the stroke, or feels the pain,
Than favour'd Man by touch etherial slain.
The creature had his feast of life before;
Thou too must perish, when thy feast is o'er!
To each unthinking being, Heav'n, a friend,
Gives not the useless knowledge of its end:
To Man imparts it; but with such a view
As, while he dreads it, makes him hope it too;
The hour conceal'd, and so remote the fear,
Death still draws nearer, never seeming near.

Quelquefois par plaisir, d'autres fois par faiblesse,
Plus souvent par orgueil, l'Homme à tous s'intéresse;
Il donne, sans regret, ses forêts aux oiseaux,
Ses fleuves aux poissons et ses prés aux troupeaux.
Ceux dont ta faim savante un jour doit se repaître,
Eux-mêmes sont nourris, défendus par leur maître;
Ces sujets fortunés d'un roi voluptueux
Partagent avec lui son luxe fastueux;
Et mettant à profit ses superbes caprices,
Pour mieux flatter son goût vivent dans les délices.
Ainsi, sans redouter et sans prévoir la mort,
Au sein de l'abondance ils terminent leur sort;
Enfin, tous ont joui jusqu'au moment suprême.
Tu jouiras comme eux et périras de même.

Aux êtres sans raison Dieu cache par bonté
L'irrévocable arrêt de leur mortalité.
De quoi leur servirait cette attente funeste?
L'Homme sait qu'il mourra, mais la faveur céleste
De cette perspective adoucit les horreurs:
La mort, objet d'espoir ainsi que de terreurs,
Se montre comme un port après un long orage;
Elle avance vers nous, mais derrière un nuage;

Great standing miracle! that Heav'n assign'd
Its only thinking thing this turn of mind.

II. Whether with Reason, or with Instinct blest,
Know, all enjoy that pow'r which suits them best;
To bliss alike by that direction tend,
And find the means proportion'd to their end.
Say, where full Instinct is th' unerring guide,
What Pope or Council can they need beside?
Reason, however able, cool at best,
Cares not for service, or but serves when prest,
Stays till we call, and then not often near;
But honest Instinct comes a volunteer,
Sure never to o'er-shoot, but just to hit;
While still too wide or short is human Wit;
Sure by quick Nature happiness to gain,
Which heavier Reason labours at in vain.
This too serves always, Reason never long;
One must go right, the other may go wrong.
See then the acting and comparing pow'rs
One in their nature, which are two in ours;
And Reason raise o'er Instinct as you can,
In this 'tis God directs, in that 'tis Man.

Nous marchons sans le voir au terme de nos jours ;
Il semble toujours loin, en s'approchant toujours.
Miracle subsistant, sublime Providence!
La mort ne s'offre ainsi qu'au seul être qui pense.

II. Soit que de la raison il écoute la voix,
Soit que de l'instinct seul il reçoive des lois,
Chaque être ici connaît tout ce qu'il doit connaître ;
Pour arriver au but que lui prescrit son maître,
Pour conduire au bonheur les moyens sont égaux.
Dis-moi, puisque l'instinct suffit aux animaux,
De quoi leur serviraient l'appareil des systèmes,
L'orgueil dogmatisant, le faux jour des problèmes,
De l'esprit des humains orgueilleux attribut?
Souvent la raison passe, ou n'atteint pas le but :
Sans jamais s'égarer leur instinct les y mène ;
L'instinct vole au bonheur et la raison s'y traîne.
L'instinct fidèle accourt au cri de leurs besoins ;
La raison nous refuse, ou diffère ses soins ;
L'instinct rapide agit, quand la raison conseille ;
L'un veille constamment, l'autre souvent sommeille
L'une marche par bonds, l'autre d'un pas égal ;
L'un tend toujours au bien, l'autre peut tendre au mal.
Dans l'un Dieu réunit, et dans l'autre il sépare
Le principe qui pousse et celui qui compare ;
Enfin, malgré l'excès de notre ambition,
Dieu dirige l'instinct et l'Homme la raison.

Who taught the nations of the field and wood
To shun their poison, and to chuse their food?
Prescient, the tides or tempests to withstand,
Build on the wave, or arch beneath the sand?
Who made the spider parallels design,
Sure as De Moivre, without rule or line?
Who bid the stork, Columbus-like, explore
Heav'ns not his own, and worlds unknown before?
Who calls the council, states the certain day,
Who forms the phalanx, and who points the way?

III. God, in the nature of each being, founds
Its proper bliss, and sets its proper bounds:
But as he fram'd the Whole, the Whole to bless,
On mutual Wants built mutual Happiness:
So from the first, eternal ORDER ran,
And creature link'd to creature, man to man.
Whate'er of life all quick'ning æther keeps,
Or breathes thro' air, or shoots beneath the deeps,
Or pours profuse on earth, one nature feeds
The vital flame, and swells the genial seeds.
Not man alone, but all that roam the wood,
Or wing the sky, or roll along the flood,

Vois-tu les animaux, guidés par la nature,
Entre mille poisons choisir leur nourriture, (1)
Prévoir les ouragans, bâtir, Mansards nouveaux,
Des voûtes sous le sable et des murs sous les eaux?
Vois ces plans alignés qu'en géomètre habile,
Sans règle, dans un coin, trace un insecte agile;
Ces voyageurs ailés, Colombs audacieux,
Dans un monde nouveau cherchant de nouveaux cieux.
Qui préside au conseil où ce peuple si sage,
Détermine le but et le jour du voyage?
Qui donne le signal, range les bataillons,
Et dans les champs de l'air conduit ces légions?

III. Dieu, bienfaiteur commun de chaque créature,
Mit dans ses facultés, plaça dans sa nature
Le germe du bonheur qui lui fut préparé,
Et fixa ce bonheur à son juste degré.
Mais comme il fit un tout, sa sagesse profonde
Pour rendre heureux ce tout, et conserver le monde,
Fit naître, en prescrivant un échange de soins,
Le bonheur mutuel de mutuels besoins.
Tel est l'ordre éternel qui, dès le premier âge,
De la création embrassant l'assemblage,
Courut de rang en rang, et par d'utiles nœuds
Enchaîna l'être à l'être, et les Hommes entre eux.
Vois tous les corps vivants dont la flamme éthérée
Entretient chaque espèce à jamais réparée;

Each loves itself, but not itself alone,
Each sex desires alike, 'till two are one.
Nor ends the pleasure with the fierce embrace!
They love themselves, a third time, in their race.
Thus beast and bird their common charge attend;
The mothers nurse it, and the sires defend;
The young dismiss'd to wander earth or air,
There stops the Instinct, and there ends the care;
The link dissolves, each seeks a fresh embrace,
Another love succeeds, another race.
A longer care Man's helpless kind demands;
That longer care contracts more lasting bands:
Reflection, Reason, still the ties improve,
At once extend the int'rest, and the love;
With choice we fix, with sympathy we burn;
Each Virtue in each Passion takes its turn;
And still new needs, new helps, new habits rise,
That graft benevolence on charities.
Still as one brood, and as another rose,
These nat'ral love maintain'd, habitual those:
The last scarce ripen'd into perfect Man,
Saw helpless him from whom their life began:

Ceux qui d'un vol léger fendent le sein des airs;
Ceux qu'on entend bondir dans le gouffre des mers;
Et tous ceux dont la terre aux flancs inépuisables,
Enfante chaque jour les tribus innombrables:
Une même nature, ame de tous ces corps,
Allume en eux la vie, *échauffe leurs ressorts*,
Et d'un souffle puissant incessamment féconde
Les germes créateurs qui repeuplent le monde.
Chaque Homme, et comme lui, chacun des animaux
Qui courent dans les bois, fendent l'air ou les eaux,
S'aime, mais jamais seul. Deux sexes se répondent:
Dans leurs brûlants transports leurs êtres se confondent.
Mais l'amour ne meurt pas avec la volupté;
Ils s'aiment de nouveau dans leur postérité.
Vois la brute ou l'oiseau dans l'air, dans les campagnes!
De fidèles époux, et leurs chères compagnes
De leur douce union soignent le tendre fruit;
Le père le défend, la mère le nourrit.
Peut-il sans leur secours chercher sa nourriture?
Le couple, *se livrant aux soins de la nature*,
L'envoie habiter l'air, ou les eaux ou les champs.
Tous deux sont étrangers à leurs propres enfants;
Et l'instinct, dénouant la chaîne mutuelle,
Un nouveau nœud commence une race nouvelle.
Mais d'un secours plus long notre enfance a besoin;
Le nœud qui nous unit s'étend aussi plus loin.

Mem'ry and forecast just returns engage,
That pointed back to youth, this on to age;
While pleasure, gratitude, and hope, combin'd,
Still spread the int'rest and preserv'd the kind.

IV. Nor think, in NATURE'S STATE they blindly trod;
The state of Nature was the reign of God:
Self-love and social at her birth began,
Union the bond of all things, and of Man.

La prudente raison en secret le cimente ;
Par la réflexion sa puissance s'augmente,
Et, par d'heureux rapports, nous sentons chaque jour
L'intérêt de s'aimer s'accroître avec l'amour.
Le choix fixe nos cœurs que le penchant entraîne ;
Des vives passions qui forment cette chaîne,
Les transports épurés se changent en vertus ;
Des besoins, des secours, des rapports assidus
Viennent sur les bienfaits enter la bienveillance ;
Une race grandit lorsqu'une autre commence.
Un amour d'habitude enchaîne les premiers ;
Un amour naturel lie entre eux les derniers.
Ceux-ci sont-ils formés ? leur père en décadence
Réclame le secours qui soutint leur enfance :
Alors des soins reçus le tendre souvenir,
Et le pressentiment des besoins à venir,
Enfin ce qu'on obtient, et ce que l'on espère,
Appelle les enfants au secours de leur père ;
Ainsi les doux plaisirs, ou sentis, ou donnés,
Et la reconnaissance et l'espoir combinés,
Tout donne à l'intérêt une force puissante,
Et conserve l'espèce à jamais renaissante.

IV. Ainsi l'Homme, ô nature ! est sorti de ta main.
Croit-on qu'il fût alors abandonné, sans frein ?
Non : Dieu même en son cœur grava ta loi suprême ;
L'amour du genre humain et l'amour de soi-même

Pride then was not, nor Arts, that pride to aid;
Man walk'd with beast, joint-tenant of the shade;
The same his table, and the same his bed;
No murder cloath'd him, and no murder fed.
In the same temple, the resounding wood,
All vocal beings hymn'd their equal God:
The shrine with gore unstain'd, with gold undrest,
Unbrib'd, unbloody, stood the blameless priest:
Heav'n's attribute was Universal Care,
And Man's prerogative to rule, but spare.
Ah! how unlike the man of times to come!
Of half that live, the butcher and the tomb;
Who, foe to Nature, hears the gen'ral groan,
Murders their species, and betrays his own.
But just disease to luxury succeeds,
And ev'ry death its own avenger breeds;
The Fury-passions from that blood began,
And turn'd on Man a fiercer savage, Man.

Sont nés avec le monde, et tout marche d'accord :
L'Homme à ce grand concert s'unit avec transport ;
L'orgueil, ce fier tyran de tout ce qui respire,
Les arts par qui l'orgueil établit son empire,
N'existaient pas encor ; et l'Homme et ses sujets
Libres concitoyens de leurs libres forêts,
Jouissaient en commun des biens de la nature,
Avaient le même lit, la même nourriture ;
Le roi des animaux ignorait l'art pervers
De ravir leur dépouille et d'engloutir leurs chairs.
Tous dans le fond d'un bois, agreste sanctuaire,
Par des hymnes divers louaient leur commun père.
Ni le meurtre, ni l'or, ne profanaient l'autel ;
Le pontife n'était ni vénal ni cruel ;
Dieu sur tout l'univers étendait son empire ;
L'Homme régnait sous lui, mais régnait sans détruire,
Et de son peuple heureux, bienfaiteur couronné,
De respect et d'amour marchait environné.
Combien il a perdu sa pureté première !
Des animaux voués à sa faim meurtrière,
La gémissante voix accuse leur bourreau ;
Il en est l'assassin, il en est le tombeau.
Meurtrier de leur race et perfide à la sienne,
Le monde entier maudit sa puissance inhumaine ;
Par-tout de la nature il entend les clameurs.
Mais ces morts dans son sein nourrissent leurs vengeurs,

See him from Nature rising slow to Art!
To copy Instinct then was Reason's part;
Thus then to Man the voice of Nature spake—
"Go, from the Creatures thy instructions take:
"Learn from the birds what food the thickets yield;
"Learn from the beasts the physic of the field;
"Thy arts of building from the bee receive;
"Learn of the mole to plow, the worm to weave;
"Learn of the little Nautilus to sail,
"Spread the thin oar, and catch the driving gale.
"Here too all forms of social union find,
"And hence let Reason, late, instruct Mankind:
"Here subterranean works and cities see;
"There towns aerial on the waving tree.
"Learn each small People's genius, policies,
"The Ants' republic, and the realm of Bees:
"How those in common all their wealth bestow,
"And Anarchy without confusion know;
"And these for ever, tho' a Monarch reign,
"Their sep'rate cells and properties maintain.

Et contre l'Homme enfin leur violence extrême,
Arma des ennemis le plus grand, l'Homme même.

Mais voyons sa faiblesse, avant ce changement,
De la nature aux arts s'élever lentement.
Les animaux alors furent ses premiers maîtres.
La nature lui dit : vis faible roi des êtres ;
« Que l'instinct de la brute éclaire ta raison.
» Vois l'oiseau de ses fruits dépouiller le buisson ;
» Vois la brute cherchant des herbes bienfaisantes,
» Extraire la santé de la sève des plantes ;
» De l'insecte qui file apprends à te parer ;
» Vois l'abeille bâtir, la taupe labourer,
» Et déployant sa rame et sa voile vivante,
» Le nautile guider sa gondole flottante. (8)
» Ces précepteurs des arts le sont aussi des mœurs ;
» De la société connaissant les douceurs,
» Ils en donnent l'exemple à la faiblesse humaine.
» Là, ce peuple bâtit sa ville souterraine ;
» Ici des bois touffus, par les vents agités,
» Balancent dans les airs de flottantes cités.
» Vois de l'humble fourmi la sage république ;
» L'abeille offre à tes yeux un état monarchique ; (9)
» Observe leur génie, et compare leurs lois ;
» L'une, méconnaissant l'autorité des rois,
» Riche du bien public, et sage quoique libre,
» Maintient dans l'anarchie un heureux équilibre ;

» Mark what unvary'd laws preserve each state,
» Laws wise as Nature, and as fix'd as Fate.
» In vain thy Reason finer webs shall draw,
» Entangle Justice in her net of Law,
» And right, too rigid, harden into wrong,
» Still for the strong too weak, the weak too strong.
» Yet go! and thus o'er all the creatures sway,
» Thus let the wiser make the rest obey;
» And for those Arts mere Instinct could afford,
» Be crown'd as Monarchs, or as Gods ador'd ».

V. Great Nature spoke; observant Man obey'd;
Cities were built, Societies were made:
Here rose one little state, another near
Grew by like means, and join'd, thro' love or fear.
Did here the trees with ruddier burdens bend,
And there the streams in purer rills descend?
What War could ravish, Commerce could bestow,
And he return'd a friend, who came a foe.
Converse and Love mankind might strongly draw,
When Love was Liberty, and Nature Law.
Thus States were form'd; the name of King unknown,
'Till common int'rest plac'd the sway in one.

» L'autre servant l'état sous un maître adoré,
» A pourtant sa cellule, et son bien séparé.
» Leurs lois ne changent pas, et cette règle sûre
» Est l'arrêt du destin, l'esprit de la nature.
» Les tyrannes, ô mortel! sont des freins impuissants,
» Trop forts pour les petits, trop faibles pour les grands;
» Et leur justice extrême est l'extrême injustice.
» C'est un piége au bon droit tendu par l'artifice;
» Va cependant, commande à tous les animaux;
» Que le plus éclairé règne sur ses égaux;
» Que chacun pour ces arts, dont l'instinct fut le père,
» T'honore comme un roi, comme un dieu te révère. »

V. La nature parla, l'Homme entendit sa voix.
Pour bâtir des cités, on déserta les bois;
Des Hommes réunis déjà vivaient ensemble;
Dans un petit état un canton se rassemble;
Et bientôt, imitant ce modèle grossier,
Un autre état s'élève à côté du premier;
Par crainte ou par amour, l'un à l'autre se lie.
Quelque avantage entre eux fait-il naître l'envie?
Dans l'un, de plus beaux fruits courbent-ils les rameaux?
L'autre est-il arrosé par de plus clairs ruisseaux?
Bientôt, ce qu'on pouvait arracher par les armes,
Par un commerce heureux on l'obtient sans alarmes.
Attirés par le gain, on arrive ennemis;
Gagnés par les bienfaits, on s'en retourne amis.

'Twas VIRTUE ONLY (or in arts or arms,
Diffusing blessings, or averting harms)
The same which in a Sire the sons obey'd,
A Prince the Father of a People made.

VI. 'Till then, by Nature crown'd, each Patriarch sate,
King; priest, and parent of his growing state;
On him, their second Providence; they hung,
Their law his eye, their oracle his tongue.
He from the wond'ring furrow call'd the food,
Taught to command the fire, controul the flood,
Draw forth the monsters of th' abyss profound,
Or fetch th'aerial eagle to the ground:
Till drooping, sick'ning, dying they began
Whom they rever'd as God to mourn as Man:
Then, looking up from sire to sire, explor'd
One great first Father, and that first ador'd.

Quand la simple nature était la loi suprême,
Lorsque la liberté naissait de l'amour même,
Un mutuel penchant, des rapports mutuels,
D'un lien vertueux enchaînaient les mortels.
Ainsi, notre univers vit les états éclore;
Le grand titre de roi, qu'on ignorait encore,
Prit naissance avec eux. Lorsque le bien commun
Mit dans les mains d'un seul le pouvoir de chacun,
Les bienfaiteurs du peuple en furent les arbitres.
L'invention des arts, la valeur, tous ces titres
Qui du père aux enfants faisaient chérir la loi,
Fit trouver aux sujets un père dans leur roi.

VI. Jusqu'à ce jour, des mains de la nature même,
Tout patriarche avait reçu le diadême;
Il fut père, pontife et monarque à-la-fois;
Leur loi fut son regard, leur oracle sa voix.
Dans lui veillait pour eux une autre providence.
Son peuple, recueillant sa longue expérience,
Apprit à maîtriser les divers éléments;
Du sillon étonné tira ses aliments;
Assujétit le feu; des sources vagabondes,
Dans d'utiles canaux, emprisonna les ondes;
Surprit dans ses filets les habitants des mers;
Et vit l'aigle à ses pieds tomber du haut des airs.
Mais tandis que des arts il fait l'apprentissage,
Celui qui le premier en inventa l'usage,

Or plain tradition, that this All begun,
Convey'd unbroken faith from sire to son;
The Worker from the work distinct was known,
And simple Reason never sought but one.

Ere Wit oblique had broke that steady light,
Man, like his Maker, saw that all was right;
To Virtue, in the paths of Pleasure trod,
And own'd a Father when he own'd a God.
Love all the faith, and all th' allegiance then;
For Nature knew no right divine in Men,
No ill could fear in God; and understood
A sov'reign being, but a sov'reign good.
True faith, true policy, united ran,
That was but love of God, and this of Man.

Who first taught souls enslav'd, and realms undone,
Th' enormous faith of many made for one;

Vieillit, languit, périt; et ce mortel sacré,
Révéré comme un Dieu, comme un Homme est pleuré.
Alors en remontant du père à ses ancêtres,
On cherche un premier père, auteur de tous les êtres,
Ou du monde créé le grand événement
Célébré d'âge en âge, et transmis constamment,
Apprit à distinguer l'ouvrier de l'ouvrage,
Et de tout l'univers un Dieu seul eut l'hommage.
Avant que notre esprit, dangereux séducteur,
Par l'oblique miroir de son prisme imposteur,
De la simple raison altérât la lumière;
Content, comme son dieu, de la nature entière,
L'Homme disait aussi : Tout est bien; ses desirs
L'appelaient au bonheur par la voix des plaisirs.
Pour lui, connaître un Dieu, c'était connaître un père;
Aimer était sa foi, sa loi la plus sévère;
Il ne se créait point deux fléaux différents,
Des tyrans dans ses dieux, des dieux dans ses tyrans;
Son cœur, sans préjugés, reconnaissait sans peine,
Dans l'être souverain, la bonté souveraine.
Le bon gouvernement, la véritable foi,
Marchaient d'un pas égal; et leur sublime emploi
Fut d'apprendre aux mortels, enfants du même père,
L'une à chérir son Dieu, l'autre à chérir son frère.

Qui le premier apprit aux états consternés,
Aux royaumes détruits, aux peuples enchaînés,

That proud exception to all Nature's laws,
T'invert the world, and counterwork its Cause?
Force first made Conquest, and that Conquest Law;
'Till Superstition taught the tyrant awe,
Then shar'd the tyranny, then lent it aid,
And Gods of Conqu'rors, Slaves of Subjects made:
She 'midst the light-ning's blaze, and thunder's sound,
When rock'd the mountains, and when groan'd the ground,
She taught the weak to bend, the proud to pray,
To Pow'r unseen, and mightier far than they:
She, from the rending earth, and bursting skies,
Saw Gods descend, and fiends infernal rise:
Here fix'd the dreadful, there the blest abodes;
Fear made her Devils, and weak Hope her Gods;
Gods partial, changeful, passionate, unjust,
Whose attributes were Rage, Revenge, or Lust
Such as the souls of cowards might conceive,
And, form'd like tyrants, tyrants would believe.
Zeal then, not charity, became the guide;
And Hell was built on spite, and Heav'n on pride.
Then sacred seem'd th' etherial vault no more;
Altars grew marble then, and reek'd with gore:

Que tous sont faits pour un? Doctrine monstrueuse!
Des lois de la nature exception affreuse,
Qui transforme les rois en des tyrans crûels;
De la société rompt les nœuds mutuels,
Et combattant de Dieu la sagesse profonde,
Renverse insolemment le système du monde!
Le plus fort fut vainqueur; le vainqueur fit les lois;
Mais bientôt, dans son cœur faisant tonner sa voix,
La superstition l'épouvanta lui-même;
Puis elle partagea sa puissance suprême;
Puis enfin lui prêta son secours odieux;
Fit et le peuple esclave, et les conquérants dieux.
Parmi les noirs volcans, qui grondent sous la terre,
Et le feu de l'éclair et le bruit du tonnerre,
Sa voix impérieuse, annonçant aux humains
Un pouvoir inconnu, des êtres souverains,
Au vulgaire tremblant fit baiser la poussière;
Aux grands humiliés commanda la prière;
Fit descendre des dieux d'un ciel étincelant;
Fit sortir des démons d'un abîme brûlant;
Établit d'un côté l'empire des délices,
Et de l'autre creusa le séjour des supplices.
La peur fit les démons, l'espérance les dieux;
Dieux injustes, changeants, cruels, voluptueux,
Dignes et du tyran dont ils étaient l'image,
Et du peuple abruti qui leur rendit hommage.

102403

Then first the Flamen tasted living food;
Next his grim idol smear'd with human blood;
With Heav'n's own thunders shook the world below,
And play'd the God an engine on his foe.

So drives Self-love, thro' just, and thro' unjust,
To one Man's pow'r, ambition, lucre, lust:
The same Self-love, in all becomes the cause
Of what restrains him, Government and Laws.
For, what one likes, if others like as well,
What serves one will, when many wills rebel?
How shall he keep, what, sleeping or awake,
A weaker may surprise, a stronger take?
His safety must his liberty restrain:
All join to guard what each desires to gain.
Forc'd into virtue thus by Self-defence,
Ev'n Kings learn'd justice and benevolence:
Slef-love forsook the path it first pursu'd,
And found the private in the public good.

La charité fit place au zèle armé du fer ;
L'orgueil créa les cieux, et la haine l'enfer.
Dans des temples rivaux de la voûte céleste,
Le prêtre se souilla par un culte funeste ;
A son affreuse idole immola des humains.
Dieu fut un instrument docile entre ses mains ;
Contre ses ennemis il s'arma du tonnerre,
Et des foudres du ciel épouvanta la terre.

Ainsi, dans un mortel l'amour-propre effréné
Vers les biens, les plaisirs, est sans règle entraîné ;
Mais répandu dans tout, lui-même à son ravage,
Il oppose le frein d'un gouvernement sage.
Si le bien qui me plaît, charme aussi mes égaux,
Puis-je l'obtenir seul contre tant de rivaux ?
Le faible le dérobe alors que je sommeille ;
Le plus fort le ravit même alors que je veille.
Pour garder tous un bien dont chacun est jaloux
Sous de communes lois il faut donc vivre tous,
Et des vœux opposés maintenant l'équilibre,
Borner sa liberté pour se conserver libre.
Les rois mêmes alors, forcés à la bonté,
Connurent la douceur, connurent l'équité ;
L'amour-propre éclairé prit un essor plus sage,
Et dans le bien de tous vit son propre avantage.

'Twas then, the studious head or gen'rous mind,
Follow'r of God or friend of human-kind,
Poet or Patriot, rose but to restore
The Faith and Moral, Nature gave before;
Relum'd her ancient light, not kindled new;
If not God's image, yet his shadow drew:
Taught Pow'rs due use to People and to Kings;
Taught nor to slack, nor strain its tender strings,
The less, or greater, set so justly true,
That touching one must strike the other too;
'Till jarring int'rests of themselves create
Th' according music of a well-mix'd State.
Such is the World's great harmony, that springs
From Order, Union, full Consent of things:
Where small and great, where weak and mighty made
To serve, not suffer, strengthen, not invade;
More pow'rful each as needful to the rest,
And, in proportion as it blesses, blest;
Draw to one point, and to one centre bring
Beast, Man, or Angel, Servant, Lord, or King.

C'est alors que s'élève, enflammé d'un beau feu,
Plein, ou d'amour pour l'Homme, ou de zèle pour Dieu,
Quelque esprit éclairé, quelque ame magnanime,
Courageux patriote, ou poète sublime,
Qui, sans faire aux humains briller un feu nouveau,
Des dogmes éclipsés rallume le flambeau;
Réveille dans les cœurs la foi du premier âge;
S'il ne peint Dieu lui-même, en ébauche l'image;
Enlace habilement, par d'équitables lois,
Les intérêts rivaux et du peuple et des rois;
Fixe de leur pouvoir les limites certaines;
Défend d'en trop serrer, d'en trop lâcher les rênes;
Joint si bien tous les rangs subordonnés entre eux,
Que du bonheur des uns les autres sont heureux;
Qu'au coup dont l'un gémit, tous les autres répondent.
Ainsi tant d'intérêts en un seul se confondent;
Ainsi de mille chocs résulte, sans effort,
De l'état combiné l'harmonieux accord.

Tel est du monde entier le concert admirable,
Enfant de l'ordre heureux, de l'union durable,
Qui remplit tous les points, enchaîne tous les rangs;
Où le faible et le fort, les petits et les grands
S'approchent pour s'aider et non pas pour se nuire;
Pour se fortifier et non pour se détruire;
Où plus on fait d'heureux, plus on est fortuné;
Où chaque être reçoit autant qu'il a donné;

For Forms of Government let fools contest;
Whate'er is best administer'd is best:
For modes of faith let graceless zealots fight;
His can't be wrong whose life is in the right:
In Faith and Hope the world will disagree,
But all Mankind's concern is Charity:
All must be false that thwart this One great End;
And all of God, that bless Mankind or mend.

Man, like the gen'rous vine, supported lives;
The strength he gains is from th' embrace he gives.
On their own Axis as the Planets run,
Yet make at once their circle round the Sun;
So two consistent motions act the Soul;
And one regards Itself, and one the Whole.
Thus God and Nature link'd the general frame,
And bade Self-love and Social be the same.

Où tout, ange, Homme, brute, esclaves, seigneurs, maîtres,
Tendent au même centre, au bien de tous les êtres.

Que de sots discoureurs, ou que de faux zélés
Discutent à grand bruit, dans leurs vains démêlés,
Des formes de l'état laquelle est la plus sûre,
Quels modes de la foi sont la foi la plus pure;
Laisse-les se haïr, par amour de leur choix
Dans la religion ainsi que dans les lois.
Tout ce qui rend meilleur ne peut être coupable;
Tout ce qui rend heureux ne peut être blâmable.
Es-tu bien gouverné? N'es-tu point vicieux?
Va, ta religion, tes lois viennent des cieux. (6)
Sur la foi, l'espérance, on doute, on se partage;
Partout la charité parle un même langage.
L'Homme seul est trop faible; il a besoin d'autrui.

Ainsi la vigne embrasse et soutient son appui,
Et comme notre terre, à deux penchants fidèle,
Tourne autour du soleil et tourne aussi sur elle;
Ainsi l'Homme, conduit par une double loi,
Concourt au bien du monde et s'intéresse à soi;
Ainsi Dieu fait servir à son vaste système,
Et l'amour social et l'amour de soi-même.

ESSAI

SUR L'HOMME.

ÉPITRE QUATRIÈME.

ARGUMENT

DE LA QUATRIÈME ÉPITRE.

De la nature et de l'état de l'Homme par rapport au bonheur.

I. Fausses notions que les philosophes et les peuples ont sur le bonheur. — II. Le bonheur est la fin de l'Homme, et il peut être atteint par tous. — Dieu veut que le bonheur de tous soit égal; et pour cela, il doit se trouver dans la société, puisque tout bonheur particulier dépend du bonheur général. — Il est nécessaire que les biens extérieurs soient inégalement répartis. — Malgré cette inégalité, la balance du bonheur parmi les Hommes est conservée par la providence. — III. En quoi consiste le bonheur des individus, et jusqu'à quel point est-il compatible avec le système général de l'univers? Erreur d'imputer à la vertu, ce qui provient des malheurs attachés à la nature humaine et à la fortune. — IV. Folie d'espérer que Dieu altérera les lois générales en faveur des individus. — V. Nous ne pouvons point juger quels sont ceux qui sont vraiment gens de bien; mais de quelque manière qu'ils le soient, ils doivent être les plus heureux. — VI. Les biens extérieurs ne sont pas les véritables récompenses de la vertu; ils sont souvent inconciliables avec elle, et servent à la détruire. Ces biens ne peuvent rendre les Hommes heureux sans la vertu; preuves de cette vérité dans les richesses, les honneurs, la noblesse, la grandeur, la réputation, les talents supérieurs; tableau des malheurs qui ont accablé des Hommes qui possédaient tous ces avantages. — VII. C'est dans la vertu seule qu'on trouve le bonheur. — La perfection de la vertu et du bonheur consiste dans l'obéissance et dans la résignation.

AN

ESSAY ON MAN.

EPISTLE IV.

AN

ESSAY ON MAN.

PISTLE IV.

OH Happiness! our being's end and aim!
Good, Pleasure, Ease, Content! whate'er thy name:
That something still which prompts th' eternal sigh,
For which we bear to live, or dare to die,
Which still so near us, yet beyond us lies,
O'erlook'd, seen double, by the fool, and wise.
Plant of celestial seed! if dropt below,
Say, in what mortal soil thou deign'st to grow?
Fair op'ning to some Court's propitious shine,
Or deep with di'monds in the flaming mine?
Twin'd with the wreaths Parnassian laurels yield,
Or reap'd in iron harvest of the field?

ESSAI

SUR L'HOMME.

ÉPITRE QUATRIÈME.

O BONHEUR! notre but et notre bien suprême,
Douceur, repos, plaisir, sous quelque nom qu'on t'aime;
Charmant je ne sais quoi! vers qui l'être mortel
Élance incessamment un soupir éternel;
Bien toujours espéré, pour qui l'âme enhardie
Ose braver la mort, ose endurer la vie,
Qui, sans le satisfaire irritant le désir,
Te laisse toujours voir sans te laisser saisir;
Toi qu'on pense embrasser en tenant ton image
Ainsi que par le fou, méconnu par le sage,
Plante divine! hélas, si descendant du ciel
Tu daignes te montrer dans ce séjour mortel,
Parle; dans quel climat ta fleur est-elle éclose?
Faut-il t'aller ravir aux mines du Potose?

Where grows? — where grows it not? If vain our toil,
We ought to blame the culture, not the soil:
Fix'd to no spot is happiness sincere,
'Tis no where to be found, or ev'ry where:
'Tis never to be bought, but always free,
And fled from monarchs, St. John! dwells with thee.

I. Ask of the Learn'd the way? The Learn'd are blind;
This bids to serve, and that to shun mankind;
Some place the bliss in action, some in ease,
Those call it pleasure, and contentment these;
Some sunk to Beasts, find pleasure end in pain;
Some swell'd to Gods, confess ev'n Virtue vain;
Or indolent, to each extreme they fall,
To trust in ev'ry thing, or doubt of all.
Who thus define it, say they more or less
Than this, that Happiness is Happiness?

Dans les lieux où les rois ont fixé leur séjour,
Vas-tu t'épanouir au soleil de la cour?
Faut-il qu'au champ de Mars le glaive te moissonne?
Des élèves du Pinde ornes-tu la couronne?
Quels sont les lieux charmants où l'on peut te cueillir?
Quels sont les tristes lieux que tu crains d'embellir?
Que dis-je? tu fleuris dans toute la nature;
Si le sol est stérile, accusons la culture.
Le bonheur ne sait point distinguer les états;
Dans des liens dorés on ne l'arrête pas.
Au milieu de la pompe où son rang l'environne,
La grandeur le promet et rarement le donne;
A son ennui superbe il abandonne un roi,
Et loin des cours, mylord, il habite avec toi.

I. Qu'est-ce que le bonheur? parlez sages célèbres.
Mais quoi! pour m'éclairer, vous m'offrez des ténèbres;
Tous sur ce grand sujet raisonnent vaguement,
L'un l'appelle plaisir, l'autre contentement,
L'un me dit : sois actif, deviens utile au monde;
L'autre : vis pour toi seul dans une paix profonde.
Celui-ci, s'abaissant jusqu'aux vils animaux,
Dit que le bonheur cesse où commencent les maux;
L'autre croyant voler jusqu'à l'Être suprême,
Prétend que tout est vain jusqu'à la vertu même;
D'autres, trop négligents pour chercher le vrai bien,
Sont incertains de tout, ou ne doutent de rien;

Take Nature's path, and mad Opinion's leave;
All states can reach it, and all heads conceive;
Obvious her goods in no extreme they dwell;
There needs but thinking right, and meaning well;
And mourn our various portions as we please,
Equal is Common Sense, and Common Ease.

II. Remember, Man, « the Universal Cause
» Acts not by partial, but by gen'ral laws;
And makes what Happiness we justly call
Subsist, not in the good of one, but all.
There's not a blessing Individuals find,
But some way leans and hearkens to the kind,
No Bandit fierce, no Tyrant mad with pride,
No cavern'd Hermit rests self-satisfy'd:
Who most to shun or hate Mankind pretend,
Seek an admirer, or would fix a friend:
Abstract what others feel, what others think;
All pleasures sicken, and all glories sink:

Sont outrés par paresse, et leur molle indolence
Laisse vers deux excès trébucher la balance.
Moi j'aimerais autant que ces foux ténébreux
Me disent : le bonheur consiste à vivre heureux.
Fuis donc les préjugés, consulte la nature,
Marche entre les excès dont la route est peu sûre;
Aux plus grossiers esprits, aux plus humbles états
Le bonheur fait briller, fait sentir ses appas.
Il se trouve partout. Pour l'avoir en partage
Il ne faut qu'un bon cœur aidé d'un esprit sage.
En vain nous nous plaignons; le ciel a, sans faveur
Ainsi que le bon sens, partagé le bonheur.

II. Souviens-toi que les lois de l'arbitre suprême
De l'univers entier embrassent le système.
Nous voulons qu'ici bas tout soit formé pour nous;
Mais le ciel veut le bien, non d'un seul, mais de tous.
Il n'est point en ces lieux de bonheur solitaire,
Et l'Homme paie à l'Homme un tribut nécessaire.
Vois-tu de ses grandeurs le despote enivré,
Et cet affreux brigand des humains abhorré,
Et cet humble reclus qui crut mourir au monde?
Leur cœur cherche toujours un cœur qui lui réponde;
Du reste des humains le plus sombre ennemi
Cherche un admirateur et demande un ami.
Sans ces rapports heureux le sentiment s'émousse,
Le plaisir est moins vif, et la gloire moins douce;

Each has his share; and who would more obtain,
Shall find, the pleasure pays not half the pain.

ORDER is Heav'n's first law; and this confest,
Some are, and must be, greater than the rest,
More rich, more wise; but who infers from hence
That such are happier, shocks all common sense.
Heav'n to mankind impartial we confess,
If all are equal in their Happiness:
But mutual wants this Happiness increase;
All Nature's diff'rence keeps all Nature's peace
Condition, circumstance is not the thing;
Bliss is the same in subject, or in king,
In who obtain defence, or who defend,
In him who is, or him who finds a friend:
Heav'n breathes thro' ev'ry member of the whole
One common blessing; as one common soul.
But fortune's gifts if each alike possest,
And each were equal, must not all contest?

Nos égaux de ces biens augmentent la douceur ;
On vit dans leur estime, on jouit dans leur cœur.
Mon bonheur a besoin du bonheur de mes frères ;
L'un s'embellit de l'autre ; en vain des téméraires
Du partage d'autrui prétendent se saisir ;
Ils rencontrent la peine en courant au plaisir.

L'ordre est la grande loi du Dieu par qui nous sommes :
Dès-lors, sans doute, il est, il doit être des hommes
Mieux partagés en biens, en talents, en grandeur ;
Dieu les fit donc aussi plus heureux ? Quelle erreur !
Si Dieu du vrai bonheur fit un égal partage,
Ce Dieu, vous l'avouerez, est juste autant que sage.
Eh bien ! des rangs divers le partage inégal
Accroît par les besoins le bonheur général.
Biens, rangs, pouvoir, que tout soit égal sur la terre,
Le monde entier n'est plus qu'un théâtre de guerre.
Le besoin nous unit par le nœud des bienfaits ;
De l'inégalité Dieu fait naître la paix.
Les rangs ne sont, crois-moi, qu'une vaine apparence
Le bonheur n'admet point d'injuste préférence ;
Le monarque orgueilleux, le sujet suppliant,
Et le fier protecteur, et le faible client,
Tous ont part, ô Dieu juste ! à ta bonté féconde ;
Et quand d'êtres vivants ta main peupla le monde,
Dans ce vaste univers, ton souffle créateur
Fit partout, comme l'air, circuler le bonheur.

If then to all Men Happiness was meant,
God in externals could not place Content.
Fortune her gifts may variously dispose,
And these be happy call'd, unhappy those;
But Heav'n's just balance equal will appear,
While those are plac'd in Hope, and these in Fear:
Not present good or ill, the joy or curse,
But future views of better, or of worse.
Oh! sons of earth! attempt ye still to rise,
By mountains pil'd on mountains, to the skies?
Heav'n still with laughter the vain toil surveys,
And buries madmen in the heaps they raise.
III. Know, all the good that individuals find,
Or God and Nature meant to mere Mankind,
Reason's whole pleasure, all the joys of Sense,
Lie in three words, Health, Peace, and Competence.
But Health consists with Temperance alone;
And Peace, oh Virtue! Peace is all thy own.
The good or bad the gifts of Fortune gain;
But these less taste them, as they worse obtain.
Say, in pursuit of profit or delight,
Who risks the most, that take wrong means, or right?

Mais s'il est fait pour tous, ses décrets toujours sages
Ne l'attachent donc point à de vains avantages.
En vain bravant du sort les dons capricieux,
On nomme heureux les uns, les autres malheureux;
Le ciel nous pesa tous dans la même balance;
Il donne aux uns la crainte, aux autres l'espérance;
Mon sort ne dépend pas des biens, des maux présens,
Mais des biens que j'espère et des maux que j'attends. (3

O vous, nouveaux géans, superbes Enceladès,
Redoublez jusqu'au ciel vos folles escalades;
Le ciel rit de ces monts par l'orgueil entassés,
Et renverse sur vous vos projets insensés.

III. Les plus riches présents que le ciel puisse faire,
Quels sont-ils? la santé, la paix, le nécessaire.
C'est là que sont bornés tous ces biens innocens.
Plaisirs de la raison, ou délices des sens,
Qui nourrit la santé? la sage tempérance;
Et la paix, ô vertu! forme ta récompense.
La fortune sourit aux méchants comme aux bons;
Mais les cœurs les plus purs goûtent le mieux ses dons:
Chacun tend aux plaisirs et brigue les richesses,
Les uns avec honneur, d'autres par des bassesses.
Qui d'eux risque le plus? Du juste humilié,
Du méchant triomphant, lequel te fait pitié?

Of Vice or Virtue, whether blest or curst,
Which meets contempt, or which compassion first?
Count all th' advantage prosp'rous vice attains,
'Tis but what Virtue flies from and disdains:
And grant the bad what happiness they would,
One they must want, which is to pass for good.

IV. Oh blind to truth, and God's whole scheme below,
Who fancy Bliss to Vice, to Virtue Woe!
Who sees and follows that great scheme the best,
Best knows the blessing, and will most be blest.
But fools, the Good alone, unhappy call,
For ills or accidents that chance to all.
See FALKLAND dies, the virtuous and the just!
See god-like TURENNE prostrate on the dust!
See SIDNEY bleeds amid the martial strife!
Was this their Virtue, or Contempt of Life?
Say, was it Virtue, more tho' Heav'n ne'er gave,
Lamented DIGBY! sunk thee to the grave?
Tell me, if Virtue made the Son expire,
Why, full of days and honour, lives the Sire?
Why drew Marseilles' good Bishop purer breath,
When Nature sicken'd, and each gale was death?

Est-il quelque succès du vice heureux qui règne,
Que la vertu n'abhorre ou du moins ne dédaigne?
Prodigue tous les biens à des cœurs criminels;
Il en reste encore un..... l'estime des mortels.

IV. Insensés qui, séduits par une erreur honteuse,
Croyez le vice heureux, la vertu malheureuse;
Combien vous vous trompez! que vous connaissez peu
Le système du monde et les desseins de Dieu!
Celui qui sait le mieux connaître ce système,
Seul juge du bonheur, seul est heureux lui-même.
Quelle erreur de penser que, pour quelques revers
Par l'aveugle hasard semés dans l'univers,
Que nul ne peut prévoir et que tous doivent craindre,
Plus que d'autres mortels le juste soit à plaindre.
Vois d'un coup foudroyant Turenne terrassé;
Vois l'immortel Bayard dans son sang renversé.
D'où vient qu'à ces héros la lumière est ravie?
Est-ce trop de vertus? C'est mépris de la vie.
Et toi, brave Cossé, jeune et brillante fleur,
Que du sort des combats moissonna la fureur,
Est-ce pour ta vertu, qu'une épouse adorée
Pleure encor aujourd'hui ta mort prématurée?
Ah! si par sa valeur le fils est immolé,
Pourquoi, surchargé d'ans et d'honneurs accablé

Or why so long (in life if long can be)
Lent Heav'n a parent to the poor and me?

V. What makes all physical or moral ill?
There deviates Nature, and here wanders Will.
God sends not ill; if rightly understood,
Or partial Ill is universal Good,
Or change admits, or Nature lets it fall;
Short, and but rare, till Man improv'd it all.
We just as wisely might of Heav'n complain
That righteous Abel was destroy'd by Cain,
As that the virtuous son is ill at ease
When his lewd father gave the dire disease.
Think we like some weak Prince, th' Eternal Cause,
Prone for his fav'rites to reverse his laws?

Shall burning Ætna, if a sage requires,
Forget to thunder, and recall her fires?

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

Quand l'air souffle la mort aux champs de la provence
D'où vient qu'un saint prélat de mourants entouré,
Semble respirer seul un air plus épuré ?

Mirys inv. *St. Aubin Sculp*

Le père jouit-il de l'amour de la France ?
Quand l'air souffle la mort aux champs de la Provence,
D'où vient qu'un saint prélat, de mourants entouré,
Semble respirer seul un air plus épuré ? (5
Pourquoi ma mère enfin, ma vertueuse mère, (6
Prolongeant le bonheur d'un fils qui la révère,
Voit-elle si long-temps, pour prix de ses secours,
Les malheureux et moi bénir ses heureux jours ?

V. Des lois de l'Éternel, accusateur inique,
Qu'est-ce qu'un mal moral, un désordre physique ?
C'est de la volonté l'égarement pervers ;
C'est le renversement des lois de l'univers.
Dieu ne fit point le mal ; où sa bonté féconde
Le force de servir au bien commun du monde,
Ou, dans l'immensité de ses vastes desseins,
La nature le laisse échapper de ses mains ;
Ou bien le changement lui donne la naissance.
L'Homme accrut sa durée, étendit sa puissance ;
Dieu maintient ses décrets. Qu'à son fils vertueux
Un père débauché transmette un mal honteux,
Ou que par un forfait le juste Abel périsse ;
En faut-il moins, grand Dieu ! révérer ta justice ?
Croit-on que l'Éternel, ainsi qu'un faible roi,
Pour quelques favoris doive changer sa loi ?
Faut-il qu'aux cris de Pline, un volcan sous la terre
Assoupisse ses feux, éteigne son tonnerre ?

On air or sea new motions be imprest,
Oh blameless Bethel! to relieve thy breast?
When the loose mountain trembles from on high,
Shall gravitation cease, if you go by?
Or some old temple, nodding to its fall,
For Chartres' head reserve the hanging wall?

But still this world (so fitted for the knave)
Contents us not.—A better shall we have?
A kingdom of the Just then let it be:
But first consider how those Just agree.
The good must merit God's peculiar care;
But who, but God, can tell us who they are?
One thinks on Calvin Heav'n's own Spirit fell;
Another deems him instrument of hell;
If Calvin feel Heav'n's blessing, or its rod,
This cries there is, and that, there is no God.
What shocks one part will edify the rest,
Nor with one system can they all be blest.
The very best will variously incline,
And what rewards your virtue, punish mine.
WHATEVER IS, IS RIGHT.—This world, 'tis true,
Was made for Cæsar—but for Titus too:

Dieu doit-il, des saisons changeant l'ordre éternel,
Rendre l'hiver plus doux pour le sage Béthel? (7
Malgré la pesanteur faut-il que sur ta tête,
D'un toit prêt à crouler Dieu suspende le faite?
Que ce dôme ébranlé se soutienne dans l'air,
Et réserve sa chute à l'infâme Charter? (8

Mais, me dis-tu, ce monde est le règne du crime.
Eh bien! soit, j'y consens; ta plainte est légitime,
Peuplons un monde entier de mortels vertueux.
Mais d'abord pourront-ils s'accorder tous entre eux?
Les bons aux soins du ciel ont bien droit de prétendre:
Mais ces bons qui sont-ils? Dieu seul peut nous l'apprendre.
L'un de rayons de gloire environne Luther;
L'autre allume pour lui les brasiers de l'enfer;
L'un révère en Calvin un organe céleste;
Comme un monstre infernal un autre le déteste;
Ce qui déplaît à l'un, par l'autre est adopté;
Ce que l'un applaudit, par l'autre est rejeté.
Les mortels ne pensant, ne sentant point de même,
Peuvent-ils être heureux par un même système?
Que chacun ait le sien; quels combats parmi vous!
Les sages même entre eux diffèrent par leurs goûts.
Ce qui flatte ton ame offenserait la mienne;
Le prix de ma vertu ferait souffrir la tienne:

And which more blest? who chain'd his country, say,
Or he whose Virtue sigh'd to lose a day?

« But sometimes Virtue starves, while Vice is fed. »
What then? Is the reward of Virtue bread?
That, Vice may merit, 'tis the price of toil;
The knave deserves it, when he tills the soil,
The knave deserves it, when he tempts the main,
Where folly fights for kings, or dives for gain.
The good man may be weak, be indolent;
Nor is his claim to plenty, but content.
But grant him Riches, your demand is o'er?
« No—shall the good want Health, the good want Pow'r?
Add Health, and Pow'r, and ev'ry earthly thing,
« Why bounded Pow'r? why private? why no king?
» Nay, why external for internal giv'n?
» Why is not Man a God, and Earth a Heav'n? »
Who ask and reason thus, will scarce conceive
God gives enough, while he has more to give:

Va, l'Éternel est juste, et tout est bien ici;
Le monde est pour César, mais pour Titus aussi;
Et lequel à ton gré fut plus digne d'envie,
Ou celui qui donna des fers à sa patrie,
Ou celui qui, fameux par ses nobles regrets,
La nuit pleurait le jour écoulé sans bienfaits?

Mais l'honnête Homme est pauvre et le vice prospère!
Depuis quand des vertus l'or est-il le salaire?
C'est le prix du travail, c'est le prix des méchants;
Lorsque leur bras vénaux fertilisent les champs,
Quand sur les vastes mers que la rame importune
Ils s'arment pour les rois ou tentent la fortune,
Le sage, du repos préfère la douceur.
Est-ce de l'or qu'il veut? non, c'est la paix du cœur.
Mais enfin, que le ciel lui donne l'opulence,
Est-ce assez? Non, dis-tu, la santé, la puissance
Sont un prix que les cieux doivent à ses vertus.
Accordons-les encor; ne faut-il rien de plus?
Pourquoi lui refuser la puissance suprême?
Eh bien! soit; sur son front ceignons le diadème.
Ces biens extérieurs sont-ils encor trop peu?
Fais de la terre un ciel, et d'un mortel un Dieu;
Car enfin, à ton gré, l'Éternel pour le sage
N'a jamais fait assez, tant qu'il peut davantage.
Dis donc où sa bonté doit s'arrêter enfin,
Si comme son pouvoir tes désirs sont sans frein?

Immense the pow'r, immense were the demand;
Say, at what part of nature will they stand?

VI. What nothing earthly gives, or can destroy,
The soul's calm sun-shine, and the heart-felt joy,
Is Virtue's prize: A better would you fix?
Then give Humility a coach and six,
Justice a Conqu'ror's sword, or Truth a gown,
Or public Spirit its great cure, a Crown.
Weak, foolish Man! will Heav'n reward us there,
With the same trash mad mortals wish for here?
The Boy and Man an individual makes,
Yet sigh'st thou now for apples and for cakes?
Go, like the Indian, in another life
Expect thy dog, thy bottle, and thy wife:
As well as dream such trifles are assign'd,
As toys and empires, for a god-like mind.
Rewards, that either would to Virtue bring
No joy, or be destructive of the thing:
How oft by these at sixty are undone
The virtues of a saint at twenty-one!
To whom can Riches give Repute or Trust,
Content, or Pleasure, but the Good and Just?

VI. Les doux plaisirs du cœur, la paix d'une ame pure,
Inestimables biens, que toute la nature
Ne peut ravir au bon, ni donner au méchant;
Voilà de la vertu le prix le plus touchant.
N'en est-ce point assez? veux-tu que, pour partage,
L'humilité demande un pompeux équipage;
La paisible équité, le fer des conquérants;
L'amour du bien public, le sceptre des tyrans;
La vérité modeste, une mitre éclatante?
Insensé! songe aux biens dignes de ton attente:
Pour prix de tes vertus, attends-tu dans les cieux
Tous ces riens imposants qu'on poursuit en ces lieux?
Parle, quand les enfants sont devenus des Hommes,
Boudent-ils pour des noix, pleurent-ils pour des pommes?
Veux-tu dans l'autre vie, ainsi que l'Indien,
Retrouver ta bouteille, et ta femme et ton chien?
Tout ce que l'Homme aveugle à tout âge désire,
Des sceptres, des grelots, un bombon, un empire,
Les vains jeux des enfants, des rois le fol orgueil,
Sont d'un esprit divin regardé de même œil.
Tous ces biens si vantés, la vertu s'en dégoûte,
Ou comme son fléau bien souvent les redoute.
Combien pour leurs vertus brillaient dans leur printemps,
Qui, gâtés par ces biens, ont flétri leurs vieux ans!
Des trésors sans vertus, des honneurs dus au crime,
Donnent-ils le plaisir, inspirent-ils l'estime?

Judges and Senates have been bought for gold,
Esteem and Love were never to be sold.
Oh, fool! to think God hates the worthy mind,
The lover and the love of human kind,
Whose life is healthful, and whose conscience clear,
Because he wants a thousand pounds a year.

Honour and shame from no Condition rise;
Act well your part, there all the honour lies.
Fortune in Men has some small diff'rence made,
One flaunts in rags, one flutters in brocade,
The cobler apron'd, and the parson gown'd,
The friar hooded, and the monarch crown'd.
« What differ more (you cry) than crown and cowl? »
I'll tell you, friend; a wise man and a fool.
You'll find, if once the monarch acts the monk,
Or, cobler-like, the parson will be drunk,
Worth makes the man, and want of it the fellow;
The rest is all but leather or prunello.

Stuck o'er with titles, and hung round with strings,
That thou may'st be by kings, or whores of kings.

On achète à prix d'or des juges, des sénats;
Mais l'estime et l'amour ne se marchandent pas.
Eh quoi! du vrai bonheur, vains juges que nous sommes!
L'adorateur d'un Dieu, le tendre ami des Hommes,
Dont l'ame est sans remord et le corps sans douleur,
Et dont l'esprit est droit aussi bien que le cœur,
Sera haï du ciel, lui son plus bel ouvrage,
Parce qu'il n'aura pas un million en partage?

Le devoir fait l'honneur, et les rangs sont égaux;
L'un étale sa pourpre, et l'autre ses lambeaux;
Sous un leste uniforme un colonel se carre,
Le magistrat se plaît dans sa longue simare,
Un cordon fastueux pare le courtisan,
Un simple tablier distingue l'artisan,
Le prêtre s'applaudit en soutane moirée,
Le laquais insolent est fier de sa livrée,
Le docteur fièrement enfonce son bonnet,
Le gentillâtre altier arbore le plumet;
L'un se couvre d'un froc, l'autre d'un diadême.
Un diadême, un froc! quelle distance extrême!
Quoi de plus opposé (me le demandes-tu?)
Que les bons, les méchants, le vice et la vertu?
Qu'au néant, comme un moine, un lâche roi se livre;
En valet crapuleux qu'un vil prêtre s'enivre;
Pour la honte ou l'honneur que font des titres vains?
La vertu fait les grands, le vice les faquins.

Boast the pure blood of an illustrious race,
In quiet flow from Lucrece to Lucrece:
But by your father's worth if yours you rate,
Count me those only who were good and great.
Go! if your ancient, but ignoble blood
Has crept thro' scoundrels ever since the flood,
Go! and pretend your family is young;
Nor own, your fathers have been fools so long.
What can enoble sots, or slaves or cowards?
Alas! not all the blood of all the HOWARDS.

Look next on Greatness; say where Greatness lies?
« Where, but among the Heroes and the Wise! »
Heroes are much the same, the point's agreed,
From Macedonia's madman to the Swede;
The whole strange purpose of their lives, to find
Or make an enemy of all mankind!
Not one looks backward, onward still he goes,
Yet ne'er looks forward further than his nose.

Tout prince ou son ministre, ou plutôt sa maîtresse,
Ont pu te surcharger de marques de noblesse,
Et d'étoiles d'argent, et de cordons d'azur;
Le sang de tes aïeux, peut-être toujours pur,
De Lucrèce en Lucrèce a passé dans tes veines;
Mais si par leurs vertus tu calcules les tiennes,
Efface donc, au moins, ceux qui n'en eurent pas.
Va, crois-moi: si ton sang est antique, mais bas,
Et si de lâche en lâche il a coulé sans gloire,
Même par vanité laisse en paix leur mémoire;
Garde-toi d'avouer, pour l'honneur de ton nom,
Qu'un aussi long opprobre a souillé ta maison:
Déchire ces portraits de tes lâches ancêtres;
Rien n'ennoblit des sots, rien n'ennoblit des traîtres.
Et toi, si tes vertus ne te font honorer,
Tout le sang des Talbot ne s'aurait t'illustrer. (9)

Et la grandeur, dis-moi, qui l'obtient en partage?
Un conquérant rapide, un politique sage...
Qu'est-ce qu'un conquérant? un bandit meurtrier
Qui se fait l'ennemi de l'univers entier;
Qui, sans avoir de but, sans retourner la tête,
Court, noble extravagant, de conquête en conquête:
Du brigand de Stokholm à celui de Pella,
Tels sont tous ces héros devant qui tout trembla.
Qu'est-ce qu'un politique? un fourbe sans scrupule,
Qui, tentant des humains l'imprudence crédule,

No less alike the Politic and Wise;
All sly slow things, with circumspective eyes:
Men in their loose unguarded hours they take,
Not that themselves are wise, but others weak.
But grant that those can conquer, these can cheat;
'Tis phrase absurd to call a Villain Great:
Who wickedly is wise, or madly brave,
Is but the more a fool, the more a knave.
Who noble ends by noble means obtains,
Or failing, smiles in exile or in chains,
Like good Aurelius let him reign, or bleed
Like Socrates, that Man is great indeed.

What's Fame? a fancy'd life in others breath,
A thing beyond us, ev'n before our death.
Just what you hear, you have, and what's unknown
The same (my Lord) if Tully's, or your own.
All that we feel of it begins and ends
In the small circle of our foes or friends;
To all beside as much an empty shade
An Eugene living, as a Cæsar dead;
Alike or when, or where, they shone or shine,
Or on the Rubicon, or on the Rhine.

Cherche à les attirer dans des pièges trompeurs,
Fort par notre faiblesse, et grand par nos erreurs.
Eh quoi ? l'art de tromper, l'art affreux de détruire,
Au véritable honneur ont-ils droit de conduire ?
Non ; ces fourbes d'État, ces conquérants fougueux,
Ne sont que des fripons, que des fous plus fameux :
Qui sait pour un but noble agir avec noblesse,
Être heureux sans orgueil, malheureux sans faiblesse,
Sourire dans l'exil, les fers ou la prison,
Soit qu'il règne en Titus, ou qu'il meure en Caton,
Celui-là seul est grand : le reste est le vulgaire.

La renommée aussi, qu'est-elle ? une chimère
Qui condamne un mortel à vivre hors de lui,
Et le fait respirer par le souffle d'autrui :
C'est d'un fantôme vain la fausse perspective ;
C'est le lointain écho d'une voix fugitive,
Qui même avant la mort nous échappe souvent,
Et dont on n'a jamais que le peu qu'on entend.
Mylord, a ton insu, lorsqu'on vante un grand Homme,
Qu'on cite Bolinbroke, ou l'orateur de Rome,
Que t'importe, dis-moi? D'un bien qu'on croit si doux
Le peu que nous sentons naît et meurt près de nous
Dans un cercle borné d'amis ou d'adversaires.
A l'égard de la foule, et des voix étrangères,
Un Eugène, un César, un Français, un Romain,
L'un sur le Rubicon, et l'autre sur le Rhin,

A Wit's a feather, and a Chief's a rod;
An honest Man 's the noblest work of God.
Fame but from death a villain's name can save,
As Justice tears his body from the grave;
When what t'oblivion better were resign'd,
Is hung on high, to poison half mankind.
All fame is foreign, but of true desert;
Plays round the head, but comes not to the heart:
One self-approving hour whole years outweighs
Of stupid starers, and of loud huzzas;
And more true joy Marcellus exil'd feels,
Than Cæsar with a Senate at his heels.

In Parts superior what advantage lies?
Tell (for You can) what is it to be wise?
'Tis but to know how little can be known;
To see all others faults, and feel our own:
Condemn'd in bus'ness or in arts to drudge,
Without a second, or without a judge:

Celui qu'on admira, celui que l'on admire,
Homère qui n'est plus, Voltaire qui respire, (10)
Sont tous également, pour tous ces vains discours,
Une cendre insensible et des fantômes sourds.
Le bel esprit armé de sa plume légère,
Le guerrier décoré du sceptre militaire,
Que sont-ils l'un et l'autre aux yeux du créateur?
Un frivole jouet, un fléau destructeur,
Mais l'honnête Homme, ô ciel! est ton chef-d'œuvre auguste.
Que peut la renommée en faveur de l'injuste?
Hélas! sauvez son nom de la foule des morts;
Mais comme la justice en distingue son corps;
Tous deux devaient périr dans une nuit profonde,
Et tous deux au grand jour empoisonnent le monde.
La gloire sans mérite est aussi sans douceur;
Elle porte à la tête et ne va pas au cœur.
Crois-moi; le calme heureux d'une âme irréprochable,
Vaut bien tout le fracas d'une gloire coupable.
Marcellus en exil éprouve un sort plus doux
Que César entouré d'un sénat à genoux.

Dis-nous, et, mieux que toi, qui peut nous en instruire?
Quel fruit des grands talents un grand Homme retire?
C'est de savoir combien ses principes sont faux,
De mieux voir nos erreurs et ses propres défauts.
Chargé de gouverner ou d'éclairer le monde,
Hélas! chacun le craint, aucun ne le seconde;

Truths would you teach, or save a sinking land?
All fear, none aid you, and few understand.
Painful Preeminence! yourself to view
Above life's weakness, and its comforts too.
Bring then these blessings to a strict account;
Make fair deductions; see to what they mount:
How much of other each is sure to cost;
How each for other oft is wholly lost;
How inconsistent greater goods with these?
How sometimes life is risqu'd, and always ease:
Think, and if still the things thy envy call,
Say, would'st thou be the Man to whom they fall?
To sigh for ribbands if thou art so silly,
Mark how they grace Lord Umbra, or Sir Billy.
Is yellow dirt the passion of thy life?
Look but on Gripus, or on Gripus' wife.
If Parts allure thee, think how Bacon shin'd,
The wisest, brightest, meanest of mankind:
Or ravish'd with the whistling of a Name,
See Cromwell, damn'd to everlasting fame!
There, in the rich, the honour'd, fam'd, and great,
See the false scale of happiness complete!

Lui, de l'illusion ignorant les douceurs,
Perd les plaisirs du peuple en perdant ses erreurs.
Calcule donc ces biens où ton orgueil aspire ;
Vois ce qu'il faut compter, et ce qu'il faut déduire ;
Comment l'un prend sur l'autre, et souvent le détruit ;
Comment loin des vrais biens leur route nous conduit ;
Songe que leur douceur d'amertume est suivie,
Quelle coûte la paix et quelquefois la vie.
Ou, si tu peux encor envier leur douceur,
Voudrais-tu l'échanger contre leur possesseur?
Est-ce un ruban d'azur dont l'éclat t'intéresse ?
Vois, si du plat Dorante il couvre la bassesse.
Est-ce le vil limon qu'on appelle de l'or?
Vois Gripus et sa femme auprès de leur trésor.
Sont-ce les grands talents, la science profonde ?
Vois Bacon, la lumière et l'opprobre du monde.
Est-ce le bruit d'un nom? Vois le ciel irrité
Qui condamna Cromwel à l'immortalité.
Sont-ce enfin tous les biens? l'or, le plaisir, la gloire ?
Pour les dédaigner tous, hélas! ouvre l'histoire :
Vois, par tous ces degrés d'un prétendu bonheur,
Cent mortels enviés n'arriver qu'au malheur.
D'une reine ou d'un roi l'un surprend la tendresse
Pour détrôner son maître ou trahir sa maîtresse ;
D'autres devinrent grands par leur férocité,
Et l'héroïsme en l'un détruit l'humanité.

In hearts of Kings, or arms of Queens who lay;
How happy! those to ruin, these betray.
Mark by what wretched steps their glory grows,
From dirt and sea-weed as proud Venice rose;
In each how guilt and greatness equal ran,
And all that rais'd the Hero, sunk the Man:
Now Europe's laurels on their brows behold,
But stain'd with blood, or ill-exchang'd for gold:
Then see them broke with toils, or sunk in ease,
Or infamous for plunder'd provinces.
Oh wealth ill-fated! which no act of fame
E'er taught to shine, or sanctify'd from shame!
What greater bliss attends their close of life?
Some greedy minion, or imperious wife,
The trophy'd arches, story'd halls invade,
And haunt their slumbers in the pompous shade.
Alas! not dazzled with their noon-tide ray,
Compute the morn and ev'ning to the day;
If all, united, thy ambition call,
From ancient story learn to scorn them all.
The whole amount of that enormous fame,
A Tale, that blends their glory with their shame!

Voyez-vous dans leurs mains ces palmes triomphantes,
Acquises à prix d'or ou de sang dégoûtantes?
Leur crime fait leur gloire; ainsi, d'un vil marais,
Venise voit sortir ses superbes palais.
Se sont-ils fatigués à ravager la terre?
Regarde dans la paix tous ces foudres de guerre.
Plongés dans la mollesse ou bien affamés d'or,
Des dépouilles du peuple ils enflent leur trésor;
Trésor dont leurs exploits ne lavent point la honte,
Et dont l'affreux remord leur redemande compte.
Le terme de leur vie est-il moins malheureux?
Non; leur sommeil troublé, sous leurs rideaux pompeux,
Leur offre un vil mignon, une femme hautaine,
Engloutissant déjà tout ce vaste domaine,
Ce parc délicieux, ces immenses palais,
Tout pleins des monuments de leurs nobles forfaits.
De leur midi brillant ta vue est éblouie;
Hélas! songe au matin, songe au soir de leur vie;
Alors que reste-t-il de toute leur splendeur?
Une page où se lit leur honte et leur grandeur.

VII. Know then this truth (enough for Man to know)
« Virtue alone is Happiness below. »
The only point where human bliss stands still,
And tastes the good without the fall to ill;
Where only Merit constant pay receives,
Is blest in what it takes, and what it gives;
The joy unequal'd, if its end it gain,
And if it lose, attended with no pain:
Without satiety, tho' e'er so bless'd,
And but more relish'd as the more distress'd:
The broadest mirth unfeeling Folly wears,
Less pleasing far than Virtue's very tears:
Good, from each object, from each place acquir'd,
For ever exercis'd; yet never tir'd;
Never elated, while one man's oppress'd;
Never dejected, while another's bless'd;
And where no wants, no wishes can remain,
Since but to wish more Virtue, is to gain.

See the sole bliss Heav'n could on all bestow!
Which who but feels can taste, but thinks can know:
Yet poor with fortune, and with learning blind,
The bad must miss; the good, untaught, will find;

VII. Connais donc ce qu'à l'Homme il suffit de connaître :
De la seule vertu le vrai bonheur peut naître ;
C'est elle qui, toujours marchant d'un pas égal,
Ou s'applaudit du bien ou se soumet au mal ;
Dans ses nobles efforts trouve sa récompense ;
Pour juge, avant les lois, choisit sa conscience ;
Soit que le sort trahisse ou serve son desir,
Ignore la tristesse et trouve le plaisir ;
Goûte les biens reçus et les biens qu'elle donne ;
Des ronces de la vie embellit sa couronne.
Elle chérit ses maux, savoure ses douleurs ;
Et le rire du vice est moins doux que ses pleurs.
Riche de ce qu'elle a, fière de ce qu'elle aime,
Elle jouit du monde et surtout d'elle-même,
Agit sans se lasser, regarde du même œil
L'abaissement des uns, et des autres l'orgueil :
Tout jusqu'à ses désirs est une jouissance ;
Car qui veut être bon est exaucé d'avance.

Pour trouver ce plaisir, pour goûter sa douceur,
Il suffit du bon sens, il suffit d'un bon cœur ;
Il échappe au méchant, pauvre dans sa richesse,
Aveugle en son savoir, et fou dans sa sagesse ;
Mais le juste le trouve et sans frais et sans art.
Le juste ne suit point des sentiers à l'écart :
Fuyant l'esprit de secte et sa lueur obscure,
La nature le guide au Dieu de la nature ;

Slave to no sect, who takes no private road,
But looks thro' Nature, up to Nature's God;
Pursues that Chain which links th' immense design,
Joins heav'n and earth, and mortal and divine;
Sees, that no Being any bliss can know,
But touches some above, and some below;
Learns from this union of the rising Whole,
The first, last purpose of the human soul;
And knows where Faith, Law, Morals, all began,
All end, in LOVE OF GOD, and LOVE OF MAN.

For him alone, Hope leads from goal to goal,
And opens still, and opens on his soul;
Till lengthen'd on to FAITH, and unconfin'd,
It pours the bliss that fills up all the mind.
He sees, why Nature plants in Man alone
Hope of known bliss, and Faith in bliss unknown:
(Nature, whose dictates to no other kind
Are giv'n in vain, but what they seek they find)
Wise is her present; she connects in this
His greatest Virtue with his greatest Bliss;
At once his own bright prospect to be blest,
And strongest motive to assist the rest.

Il suit l'enchaînement de cet ordre éternel,
Qui joint l'Homme avec Dieu, la terre avec le ciel.
Il voit que le bonheur où l'homme peut prétendre,
Doit croître en s'étendant, remonter, redescendre;
Il voit pourquoi le ciel l'a formé tel qu'il est;
Quel est son premier but, et son dernier objet;
Par quels nœuds, l'attachant à cette vaste chaîne,
Les lois, la foi divine, et la morale humaine
N'ont qu'un même principe et qu'une même fin,
L'amour de l'Éternel et l'amour du prochain.

Lui seul est au bonheur conduit par l'espérance,
Qui, se développant dans son essor immense,
Vole jusqu'à la foi, dont la divine ardeur
L'enivre tout entier d'un torrent de bonheur.
Enfin il voit comment la prudente nature,
Dont l'instinct sûr ne trompe aucune créature,
En donnant à lui seul l'espoir d'un bien connu,
Et la foi pour un bien que l'œil n'a jamais vu,
Lui montre en même temps un lointain agréable,
Et le plus fort motif de servir son semblable;
Et par ces doux ressorts fait naître dans son cœur,
Et la vertu parfaite et le parfait bonheur.

Self-love thus push'd to social, to divine,
Gives thee to make thy neighbour's blessing thine.
Is this too little for the boundless heart?
Extend it, let thy enemies have part:
Grasp the whole worlds of Reason, Life, and Sense,
In one close system of Benevolence:
Happier as kinder, in whate'er degree,
And height of Bliss but height of Charity.
God loves from Whole to Parts; but human soul
Must rise from Individual to the Whole.
Self-love but serves the virtuous mind to wake,
As the small pebble stirs the peaceful lake;
The centre mov'd, a circle straight succeeds,
Another still, and still another spreads;
Friend, parent, neighbour, first it will embrace;
His country next; and next all human race;
Wide and more wide, th' o'erflowings of the mind
Take ev'ry creature in, of ev'ry kind;
Earth smiles around, with boundless bounty blest,
And Heav'n beholds its image in his breast.

C'est ainsi que, joignant à l'amour de soi-même
L'amour du genre humain et de l'Être suprême,
On trouve son bonheur dans celui du prochain.
Est-ce peu pour ton cœur? Rempli d'un feu divin,
Donne un plus vaste essor à ta vaste tendresse:
Que pour tes ennemis ton ame s'intéresse;
Plein des nobles besoins d'un cœur compatissant,
Sur tout ce qui respire et sur tout ce qui sent,
Épanche cet amour dont ton cœur surabonde;
Ne donne à tes transports de bornes que le monde.
Le cœur le plus content, c'est le plus généreux,
Et plus on sait aimer, plus on sait être heureux.
Dieu descend en aimant du tout jusqu'à l'espèce;
Mais, de l'espèce au tout, l'Homme étend sa tendresse:
De l'amour-propre actif l'instinct impétueux
N'est qu'un heureux ressort dans un cœur vertueux.
C'est ce cailloux jeté dans un étang paisible:
En tombant il décrit un cercle imperceptible;
Un autre lui succède, et tous les flots troublés
Étendent jusqu'aux bords leurs cercles redoublés.
Tel l'Homme aime d'abord ceux dont il tient la vie;
Puis l'ami, le voisin, ensuite la patrie;
Puis tout le genre humain; et ces cercles d'amour
S'éloignant de leur centre et s'accroissant toujours,
Enfin il les étend à tout ce qui respire.
La terre au loin sourit à son heureux empire;

Come then, my Friend! my Genius! come along,
Oh master of the poet, and the song!
And while the Muse now stoops, or now ascends,
To Man's low passions, or their glorious ends,
Teach me, like thee, in various nature wise,
To fall with dignity, with temper rise;
Form'd by thy converse, happily to steer
From grave to gay, from lively to severe;
Correct with spirit, eloquent with ease,
Intent to reason, or polite to please.
Oh! while along the stream of Time thy Name
Expanded flies, and gathers all its fame;
Say, shall my little bark attendant sail,
Pursue the triumph, and partake the gale?
When statesmen, heroes, kings, in dust repose,
Whose sons shall blush their fathers were thy foes,
Shall then this verse to future age pretend
Thou wert my guide, philosopher, and friend?
That, urg'd by thee, I turn'd the tuneful art
From sounds to things, from fancy to the heart;

Le ciel voit le bonheur se répandre en tout lieu,
Et l'Homme bienfaisant est l'image de Dieu.

Viens donc, viens, ô mon maître! inspirer ton élève; (14)
Et tandis que ma muse et s'abaisse et s'élève
Des viles passions à leur but glorieux,
De l'Éternel à l'Homme, et de la terre aux cieux,
De tes tons variés, imitant la justesse,
Puissé-je comme toi descendre sans bassesse,
M'élever sans orgueil, être fort sans roideur,
Éloquent sans apprêt, et correct sans froideur;
Passer du grave au doux, du brillant au sévère;
Trouver l'art de convaincre, et le secret de plaire;
Et puisque tu m'appris ces mystères profonds,
Daigne m'apprendre aussi l'art d'orner tes leçons.
Ah! quand, du monde entier rassemblant les suffrages,
Ton grand nom volera sur l'océan des âges;
Sur mon frêle vaisseau pourrai-je, au moins des yeux,
Accompagner de loin ton triomphe pompeux,
Et, guidé par ton astre au temple de mémoire,
Partager avec toi le souffle de ta gloire?
Quand l'âge aura plongé dans la destruction
Rois, ministres, guerriers, tout excepté ton nom;
Quand de tes vains rivaux, de tes vils adversaires,
Les enfants rougiront des erreurs de leurs pères,
Mes vers te suivront-ils à l'immortalité?
Vivront-ils? pour apprendre à la postérité

For Wit's false mirror held up Nature's light;
Shew'd erring Pride, WHATEVER IS, IS RIGHT,
That REASON, PASSION, answer one great aim;
That true SELF-LOVE and SOCIAL are the same:
That VIRTUE only makes our Bliss below;
And all our Knowledge is, OURSELVES TO KNOW.

Que tu fus mon ami, mon oracle, mon guide;
Que par toi seul armé d'un courage intrépide,
Écoutant la nature au lieu d'un faux savoir,
J'osai fuir de l'esprit l'infidèle miroir,
Préférer la morale aux fictions frivoles,
La force à l'harmonie, et le sens aux paroles;
Montrer que tout est bien, et que l'orgueil a tort;
Qu'avec les passions la raison est d'accord;
Que l'amour du prochain, par une loi suprême,
Ne se peut séparer de l'amour de soi-même;
Que savoir se connaître est l'unique savoir,
Et qu'enfin le bonheur est enfant du devoir.

NOTES

SUR

LA PREMIÈRE ÉPITRE.

1) PAGE 11, VERS 22.

Le ciel sur ton état mesura ta science.

Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes au prix de la réalité des choses. C'est un cercle infini dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perd dans cette pensée.... L'intelligence de l'Homme tient, dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature : et tout ce qu'elle peut faire, est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de n'en connaître ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre

ces étonnantes démarches ? L'auteur des merveilles les comprend, nul autre ne le peut faire. *Pens. de Pascal, chap.* 12.

Si l'Homme commençait par s'étudier lui-même, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il faire qu'une partie connût le tout ? Il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport, et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre, et sans le tout..... Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible, qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties. *Ibid. ch.* 31.

PAGE 15, VERS 3.

Au-delà de ces monts qui terminent sa vue,
Il imagine un monde, une terre inconnue.

Kailâça ou *Keilâcha* (le paradis ou le ciel de Siva) est le nom que les théologiens hindous donnent au palais, au séjour favori que Siva s'est choisi sur un des trois pics de la célèbre et fabuleuse montagne de Mérou, qui fait partie de la vaste chaîne de l'Himâlâya (montagne neigeuse), située entre l'Inde et la Tartarie. C'est, suivant les mêmes théologiens, le théâtre des principales aventures de la troisième personne de leur Trinité, de ses pieuses retraites, de ses amours, de son mariage avec Parvâtî, etc. Les auteurs indiens prétendent que le Kailâça est une montagne au sud

du grand Mérou, et placent sur cette montagne la *Siva-Poura*, ville de Siva, endroit délicieux, planté de toutes sortes d'arbres chargés de fruits pendant toute l'année. Les roses et autres fleurs exhalent un parfum ravissant; le lac, situé au pied de cette montagne, est ceint de différentes allées d'arbres qui forment de charmantes promenades bien ombragées, tandis que les paons sauvages et d'autres oiseaux charment les oreilles, et que les yeux sont enivrés des appas des plus célèbres beautés. Les bosquets servent d'asile à des êtres privilégiés, exempts de toute souillure, et nommés *Mouris* ou *Richi*, qui, évitant toute communication avec les autres, passent leur temps à offrir des sacrifices à Siva. (*Monuments anciens et modernes de l'Hindoustan*, décrits, etc., par L. Langlès, tome II, pages 97 et 98.)

3) PAGE 19, VERS 15.

La nature à son but n'est pas toujours fidèle.

C'est ce qui n'arrive jamais, l'auteur de la nature agissant en tout avec dessein. « Puisque les comètes parcourent » des orbites fort excentriques, dans toutes les directions » imaginables, un destin aveugle n'a jamais pu faire mouvoir » les planètes du même côté dans des orbites concentriques; » à l'exception de quelques irrégularités peu considérables, » qui peuvent provenir des actions mutuelles des comètes et » des planètes les unes sur les autres. » *Optique de* NEWTON, *dern. quest.*

4) PAGE 19, VERS 24.

Crois-tu qu'un Borgia le trouble davantage ?

César Borgia, élevé dans un siècle (le quinzième) où

» chaque petite cour était une école d'immoralité, de fausseté et de perfidie ; où la fréquence des crimes politiques » en avait presque effacé la honte ; où les traités ne donnaient » plus de garantie, les serments n'inspiraient plus de confiance ; érigea le crime en système, et porta l'impudence » et la mauvaise foi à un degré inconnu jusqu'à lui. Beaucoup » de princes ont répandu plus de sang, beaucoup ont exercé » des vengeances plus cruelles, ont ordonné des supplices » plus atroces ; cependant le nom d'aucun n'est taché d'une » plus grande infamie ; mais la voix publique a été juste envers » lui. Les autres monstres ont été entraînés par leurs passions. » Borgia a tout calculé jusqu'à la férocité, rapportant tout à » lui, sacrifiant tout à son seul intérêt, ne connaissant la » morale, la religion, le sentiment, que comme autant » d'instruments qui pouvaient le servir, et qu'il brisait dès » qu'il s'en trouvait gêné... Ses mœurs étaient extrêmement » corrrompues ; on l'accusa d'inceste avec sa sœur Lucrèce. » D'ailleurs, il était sobre, et ne se livrait jamais au plaisir » de manière à compromettre le succès de son projet ambitieux... Machiavel, dans son livre du *Prince*, a donné Borgia » comme le modèle du tyran ou de l'usurpateur ; et s'il est » vrai qu'il ait voulu, par un tableau odieux, faire craindre » la servitude aux peuples, il ne pouvait choisir un héros qui » inspirât une plus grande horreur. » (*Extrait de la Biographie universelle*, tom. V, pag. 180.)

5) PAGE 21, VERS 9.

Ah ! plutôt adorons-le et dans l'un et dans l'autre.

La dernière démarche de la raison, c'est de connaître

qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien faible, si elle ne va jusque là. Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se *soumettre* où il faut. Qui ne fait ainsi, n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui pèchent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connaître en démonstration; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger. *Pens. de Pascal, ch.* 5.

6) PAGE 23, VERS 3.

Dans l'un l'agilité compense la faiblesse.

C'est un axiome dans l'anatomie des créatures, que leur force ou leur vitesse est plus grande ou moindre dans une proportion relative l'une à l'autre, en sorte que plus elles ont de force moins elles ont de vitesse, et plus elles ont de vitesse moins elles ont de force.

7) PAGE 25, VERS 9.

Conviens que la nature est toujours sage et bonne,
Dans ce qu'elle refuse et dans ce qu'elle donne.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière nous éblouit; trop de distance et trop de proximité empêchent la vue; trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours; trop de plaisir incommode; trop de consonnances nous déplaisent. Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons.... Les

choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient pas ; et nous ne sommes point à leur égard. Elle nous échappent, et nous à elles. *Pens. de Pascal, ch.* 22.

8) PAGE 25, VERS 20.

La lionne au seul bruit s'élance avec ardeur.

Lorsque les lions des déserts d'Afrique vont à l'entrée de la nuit chercher leur proie, ils font d'abord un grand rugissement qui met en fuite les autres animaux : ensuite attentifs au bruit que ces animaux font dans leur fuite, ils les poursuivent, non par l'odorat, mais par l'ouïe.

(9) PAGE 27, VERS 9.

De sentir à penser qu'il est peu de degrés !

Si peu que *Protagoras* et les autres philosophes athées soutenaient que la *pensée n'était autre chose que le sentiment;* d'où ils inféraient que *chaque imagination*, ou *opinion* de chaque Homme *était vraie.* Notre auteur raisonne plus philosophiquement, en disant qu'ils sont réellement et essentiellement différents, quoique le sentiment et la pensée soient séparés par une nuance imperceptible ; que peu de chose divise le sentiment de la pensée. C'est ainsi (pour éclaircir cette vérité par un exemple) qu'un géomètre, considérant un triangle, dans le dessein de démontrer l'égalité de ses trois angles à deux angles droits, a l'image de quelque triangle sensible dans son ame, ce qui est le *sentiment:* cependant il doit nécessairement avoir aussi l'idée d'un triangle intellectuel, ce qui est la *pensée;* car toute image d'un triangle doit nécessairement représenter un triangle

obtusangle, ou rectangle, ou acutangle; mais le triangle qui, dans son ame, est le sujet de sa proposition, est la *raison* d'un triangle, sans détermination à aucune de ces espèces. C'est ce qui a fait dire à *Aristote* : *Les conceptions de l'ame diffèrent tant soit peu des images sensibles; ce ne sont pas des images sensibles, et néanmoins elles n'en sont pas entièrement dégagées.*

10) PAGE 27, VERS 18.

Depuis Dieu jusqu'à toi, de toi jusqu'au néant.

Qu'est-ce qu'un Homme dans l'infini? Qui le peut comprendre?.... Qui se considérera de la sorte, s'effraiera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption. Car enfin qu'est-ce que l'Homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti. *Pens. de Pascal, ch.* 22.

11) PAGE 31, VERS 9.

Vois l'univers en grand; il forme un tout immense;
Son corps, c'est la nature; et son ame, c'est Dieu.

Ce morceau a fait soupçonner Pope de spinosisme; cependant nous croyons qu'il n'avait en vue que de rendre la pensée

de saint Paul, lorsque cet apôtre disait : *In ipso vivimus, et movemur, et sumus* (Act. Apostolorum 17). D'ailleurs, le système de Spinosa n'est qu'un athéisme pallié, tandis que tout l'ouvrage de Pope est consacré à nous pénétrer d'amour et de respect pour la Divinité, en distinguant toujours la créature du créateur. Il montre dans plusieurs endroits un Dieu vengeur et rémunérateur, et il tire de la fragilité des choses humaines la conséquence d'une autre vie.

La gravure dont il avait composé le dessin lui-même, et que nous avons fait exécuter, d'après une édition anglaise, pour la placer en tête de ce volume, prouve combien il était éloigné de regarder la vie de l'Homme ici bas comme sa dernière fin. C'était évidemment pour lui montrer un avenir plus durable et plus consolant qu'il voulait lui faire considérer le néant de tout ce qui flatte son orgueil sur la terre.

NOTES

SUR

LA DEUXIÈME ÉPITRE.

[1] PAGE 41, VERS 10.

Des astres vagabonds, du roi brillant des jours,
Calcule la distance et dirige le cours.

Ce fut dans le temps où Pope composa son poème, que se firent les premières entreprises pour aller mesurer le degré du méridien sous l'équateur, et sous le cercle polaire, à fin de déterminer la véritable figure de la terre : chose de la dernière importance pour l'astronomie et pour la navigation. Il fait ensuite allusion à la chronologie de la Grèce par Newton, dont la réforme était basée sur ces deux sublimes conceptions, la différence entre les règnes des rois et les générations des hommes, et la position des colures des equinoxes et des solstices, au temps de l'expédition des Argonautes.

[2] PAGE 41, VERS 26.

Comme nous nous montrons un singe ingénieux.

On dira peut-être pourquoi, au lieu d'un singe, ne pas

citer un animal plus noble, l'éléphant par exemple, que l'auteur appelle un être *presque doué de raison?* Je réponds; parce qu'il fallait une figure peu différente de la *figure humaine,* accompagnée de quelque sagacité, pour donner lieu au doute si un pareil animal appartient à la classe des hommes, ou non. Ainsi la spiritualité que Newton a en commun avec les anges, jointe à sa supériorité sur les autres hommes, a pu faire soupçonner à ces êtres supérieurs qu'il appartenait à leur ordre. C'est sur cette espèce de relation qu'est fondée la beauté de la comparaison. Les commentateurs anglais ont critiqué, avec raison, la traduction faible et inexacte que Du Resnel a faite de ces quatre beaux vers :

Superior beings, whenof late they saw,
A mortal Man un fold all Natures law
Admir'd such wisdom in an earthly shape
And shew'd a NEWTON as we shew an Ape.

Des célestes esprits, la vive intelligence
Regarde *avec pitié notre faible science.*
Newton, le grand Newton que nous admirons tous,
Est peut-etre pour eux *ce qu'un singe est pour nous.*

Quelle différence, en effet, de cette pâle imitation, à la traduction de Delille!

3) PAGE 43, VERS 3.

Lui qui sut mesurer et régler ces grands corps.

NEWTON, en calculant la vitesse du mouvement d'une comète, et la courbe qu'elle décrivait, a conjecturé, avec beaucoup de vraisemblance, que ces astres décrivent perpétuellement autour du soleil des ellipses fort excentriques, et peu différentes des paraboles.

4) PAGE 45, VERS 23.

L'attention bientôt produit l'expérience ;
L'habitude se forme, et s'accroît en silence.

Il ne faut pas se méconnaître ; nous sommes corps autant qu'esprit : et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait, n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ? Les preuves ne convainquent que l'esprit ; la coutume fait nos preuves les plus fortes..... Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la vérité ; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure ; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile qui est celle de l'habitude, qui, sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette créance, en sorte que notre ame y tombe naturellement. Il faut donc faire marcher nos deux pièces ensemble ; l'esprit, par les raisons qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; et les sens, par la coutume, et en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire. *Pens. de Pascal, chap.* 7.

5) PAGE 53, VERS 20.

D'un acide piquant aiguise encor l'aigreur.

St. *Paul* employait précisément le même argument, pour donner la plus haute idée de l'utilité de la religion chrétienne (*Rom. VII*). Mais, dira-t-on, le poète a peut-être indiqué quelque remède fourni par la religion naturelle. Bien

loin de-là, il laisse ici la raison destituée de tout secours. Que peut-on en inférer, sinon qu'il faut chercher le remède dans cette religion qui seule a jamais osé le promettre.

6) PAGE 59, VERS 17.

Ainsi, des fiers humains, que l'orgueil en rougisse,
La vertu dans nos cœurs est toujours près du vice.

Ce passage a donné lieu à de vives réclamations de la part des moralistes et des théologiens. « *Quoi!* se sont-ils écriés, » *il n'y a que peu de différence entre le vice et la vertu! Cette dif-* » *férence est infinie, telle qu'entre l'ordre et le chaos, entre Dieu et* » *la créature, entre le bien et le mal, entre le néant et l'être.* » On peut dire que ce sont là des raisonnements scholastiques faits sur des considérations et des aperçus métaphysiques qui ne sauraient les admettre, et par des hommes qui n'ont pas voulu comprendre Pope, quelque clair et intelligible qu'il soit. « Étudiez l'Homme, dit-il; vous verrez que la ligne » qui sépare la générosité de la prodigalité, le zèle du fana- » tisme, la fermeté de l'obstination, est souvent imperceptible. On passe souvent de l'un à l'autre sans s'en apercevoir. »

7) PAGE 65, VERS 26.

L'Homme apprend à bénir le terme de son cours,
Et voit tranquillement s'évaporer ses jours.

Comme ce passage a été mal entendu, il est nécessaire de le mettre dans tout son jour. C'est à ces faiblesses, dit notre auteur, que nous devons tous les agréments de la vie privée; cependant, quand nous arrivons à cet âge, où,

[illegible]ent parlant, dispose les hommes à jeter un coup-d'œil plus sérieux sur la véritable valeur des choses, et par conséquent à faire des réflexions sur l'état à venir, la considération que les fondements de nos joies, de nos amours, et de nos amitiés, ne sont que des besoins, des faiblesses et des passions, sert puissamment à nous détacher du monde et à nous porter à penser à un autre état. L'observation est neuve, et d'une grande vérité; elle confirme la thèse générale que Dieu, en créant le mal, a voulu qu'il produisît le bien à chaque pas.

[8] PAGE 69, VERS 1er.

Et, pour nous rendre heureux, nous abusant toujours,
De nuages dorés elle embellit nos jours.

Le P. *Garasse*, fameux casuiste, dans sa *Somme Théologique*, a déduit de ce principe une conséquence fort charitable. *Selon la justice*, dit ce théologien, *tout travail honnête doit être récompensé de louange ou de satisfaction. Quand les bons esprits font un ouvrage excellent, ils sont justement récompensés par les suffrages du public. Quand un pauvre esprit travaille beaucoup pour faire un mauvais ouvrage, il n'est pas juste, ni raisonnable, qu'il attende des louanges publiques; car elles ne lui sont point dues : mais, afin que ses travaux ne demeurent pas sans récompense*, Dieu *lui donne une satisfaction personnelle, que personne ne lui peut envier sans une injustice plus que barbare; tout ainsi que Dieu, qui est juste, donne de la satisfaction aux grenouilles de leur chant.*

NOTES

SUR

LA TROISIÈME ÉPITRE.

1) PAGE 75, VERS 3.

Rien n'est indépendant; ce dieu qui nous a faits,
Lui-même est au grand tout uni par ses bienfaits.

Les moralistes doivent surtout enseigner aux hommes que Dieu se propose le bien général avant le bien des individus. En priant le Créateur, on ne doit rien lui demander de contraire à cette fin. Voilà quelle est la pensée du poète, et l'on ne peut nier qu'elle ne soit aussi juste que religieuse. Selon le dogme du christianisme, Dieu est lui-même la première fin de tout, et le bien particulier des individus est, comme le bien général de l'univers, l'objet d'une providence à laquelle rien n'échappe.

2) PAGE 77, VERS 6.

Nous passons tour-à-tour de la mort à la vie:
Tout change, etc.

Ovide a présenté des idées à-peu-près semblables dans

son quinzième livre des Métamorphoses, où il explique la doctrine de Pythagore :

Omnia mutantur : nihil interit. Errat, et illinc
Huc venit, hinc illuc; et quoslibet occupat artus
Spiritus : eque feris humana in corpora transit,
Inque feras noster : nec tempore deperit ullo.

Tout change, et rien ne meurt : l'ame, essence légère,
Errant d'un corps à l'autre, hôtesse passagère,
De l'Homme à l'animal va, revient tour-à-tour,
Et survit aux débris de son frêle séjour.

(Traduction de SAINT-ANGE.)

(3 PAGE 81, VERS 1.

Quelquefois par plaisir, d'autres fois par faiblesse,
Plus souvent par orgueil l'Homme à tous s'intéresse.

Les sens, indépendants de la raison, et souvent maîtres de la raison, ont emporté l'Homme à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent, et dominent sur lui, ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs, ce qui est encore une domination plus terrible et plus impérieuse. *Pens. de Pascal, ch.* 3.

(4 PAGE 81, VERS 14.

Tu jouiras comme eux, et périras de même.

Le poète semble oublier ici la supériorité de notre nature sur celle des autres animaux; mais il est évident qu'il n'a pas pensé à l'extrême différence qu'il y a entre leur fin et la nôtre, et qu'il n'a voulu que faire sentir les rapports qui unissent tous les êtres par des besoins et des secours mutuels.

[5] PAGE 83, VERS 16.

L'instinct vole au bonheur, et la raison s'y traîne.

Boileau, dans sa huitième satire, dit au fond la même chose que Pope, et ce n'est pas le seul rapprochement que l'on pourrait faire de ces deux poètes. L'un et l'autre disent vrai dans cette occasion, à ne considérer que la vie purement animale. Les abus même de la raison, en tout genre, n'autoriseraient que trop la satire à dégrader l'Homme, s'il était juste de fermer les yeux sur le bien, pour ne considérer et ne peindre que le mal.

[6] PAGE 83, VERS 26.

Dieu dirige l'instinct, et l'Homme la raison.

L'Homme a son instinct qu'on appelle le *sentiment*, et Pascal ne fait point difficulté de le mettre au-dessus de la raison. « Nous connaissons la vérité, *dit-il*, non-seulement » par raisonnement, mais aussi par sentiment.. .. Les prin- » cipes se sentent, les propositions se concluent, le tout » avec certitude quoique par différentes voies; et il est aussi » ridicule que la raison demande au sentiment et à l'intelli- » gence des preuves de ces premiers principes, qu'il serait » ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment » de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuis- » sance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui vou- » drait juger de tout, mais non pas à combattre notre certi- » tude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous » instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire » jamais besoin, et que nous connussions toutes choses

» *instinct* et par *sentiment*. Mais la nature nous a refusé ce » bien, et elle ne nous a donné que très-peu de connaissances » de cette sorte: toutes les autres ne peuvent être acquises » que par le raisonnement. » *Chap.* 21.

7) PAGE 85, VERS 1.

Vois-tu les animaux, guidés par la nature,
Entre mille poisons choisir leur nourriture.

On sait que, lorsque les navigateurs descendent sur une côte inhabitée, ils ne mangent de fruits que ceux qui ont d'abord été entamés par les oiseaux, afin d'être assurés par là que ces fruits ne sont pas malfaisants.

Pline, dans son histoire naturelle, l. VIII, chap. 27, cite plusieurs exemples d'animaux qui ont découvert l'usage que la médecine pouvait faire de certaines herbes qu'ils mangent pour se guérir.

8) PAGE 93, VERS 14.

Le Nautile guider sa gondole flottante.

C'est un poisson qu'Oppien décrit ainsi : « Il renverse sa » coquille qui ressemble au corps d'un navire, et nage sur la » surface de la mer ; il élève en l'air ses bras qui lui tiennent » lieu de mâts. Entre ces bras est une membrane qu'il étend » en forme de voile, et il se sert de ses autres bras comme de » deux rames. On voit communément ce poisson dans la Mé- « diterranée. » Liv. I.

On fait usage de cette coquille dans les Indes comme vase à boire, et comme ornement : on sculpte sa surface, on le monte sur des pieds d'or ou d'argent, garni de pierres pré-

cieuses. Elle fait encore aujourd'hui ornement dans les cabinets.

On trouve des Nautiles Fossiles dans les sables de Grignon, dans un banc de coquilles, auprès de Beauvais, et dans plusieurs autres endroits de France et d'Angleterre.

9) PAGE 93, VERS 22.

L'abeille offre à tes yeux un état monarchique.

On a voulu nous faire regarder les sociétés des abeilles comme l'exemple du parfait gouvernement monarchique, comme si, toutes conduites par un chef, par un roi, elles ne travaillaient aux différents ouvrages dont elles s'occupent, que pour exécuter ses ordres. On a vanté leur admirable subordination. Tout ce que nous savons pourtant, c'est qu'elles travaillent en commun avec beaucoup d'industrie à différents ouvrages. Leur roi est devenu une reine, et ensuite plusieurs reines ou femelles, que nous savons être prodigieusement fécondes; mais assurément nous ignorons si elles donnent des ordres à tant d'ouvriers, et rien ne conduit à le penser, malgré tout ce que nous en a rapporté le plus grand des poètes latins. *Réaumur, premier Mémoire pour servir à l'histoire des insectes*, vol. 1er.

10) PAGE 107, VERS 11.

Es-tu bien gouverné? n'es-tu point vicieux?
Va, ta religion, tes lois viennent des Cieux.

On pourrait croire, d'après ce passage, que Pope était également indifférent sur la croyance religieuse et sur la forme du gouvernement. Quant à la première, nous avons assez fait connaître combien il était attaché à la religion catholique, dans laquelle il était né; quant à la forme du gouvernement,

nous citerons son apologie qu'il a faite lui-même, en écrivant en marge sur la page d'un livre, où ces deux vers fameux :

For forms of government let fools contest,
For forms of faith let graceless zealots fight.

étaient cités dans un sens odieux, en écrivant, dis-je, le passage suivant : « L'auteur de ces lignes n'a nullement voulu » dire, qu'aucune forme de gouvernement n'est en elle-même » meilleure qu'une autre ; qu'un gouvernement mixte ou une » monarchie limitée, par exemple, n'est pas préférable » au despotisme ; mais qu'aucune forme de gouvernement, » quelque excellente qu'elle soit en elle-même, ne suffit pour » rendre un peuple heureux, à moins que l'autorité ne soit » administrée avec intégrité. Au contraire, la meilleure forme » de gouvernement devient très-dangereuse, si l'administra- » tion en est corrompue. »

NOTES

SUR

LA QUATRIÈME ÉPITRE.

1) PAGE 115, VERS 19.

L'un me dit : sois actif, deviens utile au monde ;
L'autre : vis pour toi seul dans une paix profonde.

Pope débute dans cette quatrième épître par réfuter les fausses notions qu'on a sur le bonheur. Elles sont, selon lui, de deux espèces, *populaires* et *philosophiques*. Il a récapitulé les premières dans son invocation. Quant aux fausses notions des philosophes, elles diffèrent dans leurs moyens, comme dans la nature de leur fin ; les uns faisaient consister le bonheur dans l'action, et l'appelaient plaisir ; d'autres plaçaient le bonheur dans la contemplation, et l'appelaient *repos* (ease), *contentement*, *plaisir*. Les premiers entraient dans une route qui les menait d'abord aux *plaisirs sensuels*, et ensuite à la *douleur* ; ou bien ils s'engageaient dans la recherche de quelques *perfections imaginaires*, peu convenables à leur nature et à leur état, et n'acquéraient que de la *vanité*. L'état contemplatif de ceux qui plaçaient le bonheur

dans le repos, faisait que les uns trouvaient la vérité dans toute chose, et les autres nulle part. Tous ces prétendus beaux génies tombaient dans le même sophisme, savoir : non de nous dire en quoi consistait le bonheur de la *nature humaine*, qui était ce qu'on leur demandait, mais en quoi chacun d'eux faisait consister son propre bonheur.

2) PAGE 117, VERS 15.

Souviens-toi que les lois de l'arbitre suprême,
De l'univers entier embrassent le système.

Ceux qui ont le plus approché de la félicité, ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel que tous les hommes désirent, et où tous doivent avoir part, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui étant partagées affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devait être tel, que tous pussent le posséder à-la-fois sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré. *Pens. de Pascal, ch.* 21.

3) PAGE 121, VERS 7.

Mon sort ne dépend pas des biens, des maux présents,
Mais des biens que j'espère et des maux que j'attends.

Nous ne tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent et comme pour le hâter, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt ; *si im-*

prudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse,.... et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière, pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et nous ne sommes jamais heureux, nous nous disposons toujours à l'être. *Pens. de Pascal, ch. 24.*

4) PAGE 123, VERS 19.

Et toi, brave Cossé, jeune et brillante fleur,
Que du sort des combats moissonne la fureur, etc.

Le poète français a substitué au nom de Falkland celui de Bayard, et à celui du jeune Digby celui du duc de Cossé-Brissac, qui avait été tué en 1757 à la bataille de Rosback, où il commandait un régiment. L'honorable mention que Pope a faite de Falkland, de cette victime de sa vertu et de sa fidélité à son roi, est certainement aussi juste que méritée, et l'hommage qu'il rend au jeune Digby et à Sidney, l'un des plus grands hommes d'état des Anglais, ne l'est pas moins sans doute; mais on ne peut se dissimuler qu'une grande partie de l'intérêt que ces différents noms excitent en Angleterre, est perdue pour nous. Lorsque Delille fit cette traduction, la mort du jeune duc de Brissac était encore récente; il était l'ami particulier de sa famille, et ce n'est pas le seul passage de ses poèmes qui soit consacré à cet illustre nom.

Cette licence ou cette infidélité, la seule qu'il se soit permise dans cet ouvrage, fut donc, de sa part, un acte de patriotisme et un hommage à l'amitié et à la reconnaissance.

Si nous avions eu le bonheur de le conserver plus long-temps, un homme de lettres, qu'il honorait de son amitié (A. M. H. Boulard), aurait osé lui proposer une autre variante. S'il ne l'eût pas adoptée sous le rapport de la poésie, nous ne pouvons douter qu'elle ne lui eût au moins paru très-convenable pour exprimer ses propres sentimens.

Et toi, brave d'Enghien, jeune et brillante fleur,
Dont Vincenne à jamais redira le malheur,
Est-ce pour ta vertu, qu'une amante adorée (1)
Pleure encore aujourd'hui ta mort prématurée?
Ah! si, pour sa valeur, d'Enghien est immolé,
Pourquoi, surchargé d'ans, de gloire couronné,
Son aïeul (2) jouit-il de l'amour de la France?

5) PAGE 125, VERS 3.

D'où vient qu'un saint prélat, de mourants entouré,
Semble respirer seul un air plus épuré?

Tous les poètes ont rendu hommage au respectable Belsunce, évêque de Marseille, qui ne cessa pas de braver la mort pendant tout le temps que la peste affligea cette ville, en 1720. Millevoie lui a consacré un poème tout entier, et Voltaire en parle avec beaucoup de respect et d'admiration dans ses stances sur le fanatisme.

(1) Toute l'Europe connaît la mort cruelle du dernier duc d'Enghien. L'opinion générale est qu'il était sur le point d'épouser la princesse de R.

(2) Le prince de Condé, mort en 1818.

6) PAGE 125, VERS 5.

Pourquoi ma mère enfin, ma vertueuse mère.

Delille, qui dans les vers précédents a changé quelques noms propres, pour substituer les objets de ses affections particulières, à ceux que Pope avait chantés, n'a besoin ici de faire aucun changement pour exprimer sa propre pensée. Ainsi que le poète anglais, il aima sa mère de la manière la plus tendre, et, comme lui, il eut le bonheur de la voir parvenir jusqu'à la plus extrême vieillesse.

7) PAGE 127, VERS 2.

Dieu doit-il, des saisons, changeant l'ordre éternel,
Rendre l'hiver plus doux pour le sage Bethel?

Bethel était un ami de Pope, très-distingué par sa sagesse et sa probité, mais d'une très-mauvaise santé. Le poète en a parlé dans plusieurs de ses Épîtres; on y voit qu'il l'estimait et l'aimait de la manière la plus tendre, et ce trait de son caractère doit nous servir à l'apprécier lui-même. On pourrait souvent juger un auteur par les hommes qu'il loue ou qu'il blâme. C'est de Bethel que Pope a dit, dans une de ses dernières épîtres morales, qu'il dit toujours ce qu'il pense, et qu'il ne pense jamais que ce qu'il doit penser.

8) PAGE 127, VERS 6.

Et réserve sa chute à l'infâme Charter

François Charter était un homme infâme par toute sorte de vices. N'étant encore qu'enseigne, il fut chassé de son

régiment pour une filouterie. Il fut ensuite banni de Bruxelles, et chassé de Gand pour d'autres actions semblables. Après avoir fait cent friponneries au jeu, il se mit à prêter à grosse usure, et aux conditions les plus onéreuses, accumulant intérêts sur intérêts, capital sur capital, et exigeant son paiement avec une rigueur excessive, à la minute où il était exigible. C'est ainsi qu'il amassa des biens immenses par une attention continuelle à profiter des vices, des besoins et de la folie des hommes. Il fit de sa demeure une de ces maisons dont le nom seul est infâme. Il fut condamné deux fois pour crime de rapt, et pardonné; mais la dernière fois il fut enfermé à Newgate, et il lui en coûta des sommes considérables. Il mourut en Écosse en 1731, âgé de 62 ans. A son enterrement la populace se mutina; son corps fut presque arraché du cercueil, et l'on jeta des chiens morts, etc., dans la fosse où il fut enterré. Le docteur Arbuthnot a parfaitement tracé son caractère dans l'épithaphe suivante :

« *Cy continue de pourrir le corps de François Charter, qui* » *persista avec une constance inflexible, et l'uniformité de vie la* » *plus inimitable, en dépit de l'âge et des infirmités, dans la* » *pratique de tous les vices humains, excepté la prodigalité et* « *l'hypocrisie, son avarice insatiable l'ayant préservé de l'un, et* » *son impudence sans égale de l'autre. Remarquable et singulier* » *par la dépravation constante et inaltérable de ses mœurs, il ne* » *le fut pas moins par le succès avec lequel il accumula richesses* » *sur richesses. Sans commerce ou profession, sans maniment de* » *deniers publics, sans avoir eu l'occasion de se laisser corrompre* » *pour rendre aucun service, il acquit, ou, pour mieux dire, il* » *se créa à lui-même une fortune digne d'un premier ministre.* » *Il fut la seule personne de son siècle qui put tromper sous le*

» *masque de l'honneur, et conserver toute sa bassesse primitive*
» *avec dix mille livres sterling de rente. Ayant mille fois mé-*
» *rité le gibet pour les actions qu'il faisait journellement, il y fut*
» *enfin condamné pour celle qu'il ne pouvait plus faire. O lecteur*
» *indigné! ne pense pas que sa vie soit inutile au genre hu-*
» *main. La Providence a connivé à ses desseins exécrables, pour*
» *donner aux âges futurs une preuve éclatante de combien peu de*
» *valeur les richesses les plus exorbitantes sont aux yeux de*
» *Dieu, puisqu'il en a comblé le plus indigne de tous les mortels.* »

Charter possédait sept mille livres sterling de rente en terres, et cent mille livres sterling d'argent comptant. C'est environ 170,000 livres tournois de rente, et 2 millions 300,000 livres d'argent.

9) PAGE 135, VERS 16.

Tout le sang des Talbot ne saurait t'illustrer.

Le traducteur a substitué le nom de Talbot à celui d'Howard. Ces deux familles sont l'une et l'autre très-illustres et très-célèbres dans l'histoire d'Angleterre.

10) PAGE 139, VERS 2.

Homère qui n'est plus, Voltaire qui respire.

Pope dit seulement : « Soit qu'il brille ou qu'il ait brillé, un bel esprit ou un guerrier sont bien peu de chose. » Delille a ici personnifié en quelque sorte la pensée de son auteur, pour faire un compliment à Voltaire, qui vivait dans le plus grand éclat de sa gloire, lorsque cette traduction fut composée.

[11.] PAGE 141, VERS 16.

Vois, Bacon, la lumière et l'opprobre du monde.

Suard a tracé, dans la *Biographie universelle*, un portrait aussi vrai qu'éloquent de cet homme à la fois si grand et si méprisable. Nous nous bornerons à en citer quelques fragments. « Comme » garde-des-sceaux, il reçut de l'argent pour l'expédition des » brevets ou patentes de plusieurs places obtenues par le cré- » dit du duc de Buckingham, favori de Jacques Ier., auquel » Bacon devait une grande partie de son avancement; mais » il paraît constant que ce fut particulièrement pour servir » la cupidité du protecteur, que le protégé se prêta à ces ma- » nœuvres coupables, dont il doit cependant partager le » blâme, puisqu'il en partageait le honteux bénéfice. Comme » chancelier, il reçut aussi de l'argent pour expédier des » affaires portées à son tribunal; mais on convient qu'à cette » bassesse, si indigne de son rang, il ne joignit pas du moins » le crime de trahir la justice dans les jugements qu'il rendit » sur ces mêmes affaires; il a toujours passé pour un juge » aussi équitable qu'éclairé. Il montra une faiblesse excessive » à l'égard de ses domestiques, qui s'enrichissaient en ven- » dant la protection de leur maître, et en l'engageant dans » des actes de corruption dont ils recevaient le profit. On » raconte qu'en rentrant un jour chez lui, ses domestiques » se levèrent en le voyant paraître, et qu'il leur dit : Restez » assis, mes maîtres, c'est votre élévation qui a fait ma » chute. Le jeu de mots qui est dans l'original ne peut se » rendre en français, parce que le terme anglais, traduit » par celui d'*élévation*, exprime également l'action de *se lever* et » de *s'élever*. Après s'être abaissé par des actes honteux d'une

» complaisance servile et d'une basse vénalité, on le voit » quelquefois se relever par des traits de noblesse et de fer- » meté qui prouvent qu'il avait le sentiment de la justice et » de la liberté, alors même qu'il les outrageait; et l'on aime » à croire que les crimes qui ont flétri sa mémoire, tenaient » plus à une extrême faiblesse de caractère qu'à une perver- » sité naturelle. Le seul tort de Bacon qui ne comporte au- » cune excuse, c'est son ingrate et lâche conduite envers son » bienfaiteur, le comte d'Essex.... Il est temps de détourner » ses regards du tableau affligeant des fautes de l'homme » d'état, pour les porter sur les ouvrages immortels de » l'homme de génie; mais ces travaux sont d'une telle éten- » due, et embrassent des objets si divers et si multipliés, » qu'il serait impossible d'en donner une idée à-peu-près » complète, sans outrepasser de beaucoup les bornes qui » nous sont imposées.....

» Dès ses premières études, il avait été frappé de l'absur- » dité de la méthode que l'on suivait dans les écoles pour » l'enseignement public; et il conçut le projet hardi d'une » refonte entière dans le système des sciences. Toutes ses » études et toutes ses pensées se dirigèrent vers ce but. Il » embrassa dans ses vues le cercle de toutes les connaissances » humaines; il observa les rapports qui les unissent entre » elles, et commença par en former la classification, suivant » les diverses facultés de l'esprit humain auxquelles chacune » des sciences appartient. De là cette division en trois clas- » ses, de la mémoire, de la raison et de l'imagination; di- » vision qui a été parfaitement développée par d'Alembert » et Diderot, dans le discours préliminaire de l'Encyclo- » pédie....

» Il a été appelé le père de la philosophie expérimentale. » Il est en effet le premier qui ait bien senti, et qui ait par- » faitement montré que, dans toutes les branches des sciences » positives, il n'y a qu'un moyen de parvenir à quelques vé- » rités, et de s'assurer qu'on y est parvenu ; c'est d'observer » la nature, non-seulement dans les phénomènes qu'elle pré- » sente à nos regards, mais encore dans ceux qu'on peut dé- » couvrir par la voie de l'expérience..... C'est là l'objet du » vaste plan qu'il appelait *la grande instauration des sciences*, » plan qu'il n'a jamais exécuté dans son entier, mais dont on » peut prendre une idée dans les deux ouvrages qui en fai- » saient la base ; l'un, *de dignitate et augmentis scientiarum* ; » l'autre, *novum organum scientiarum*.

» Bacon avait étudié toutes les sciences ; il avait marqué le » point où chacune était parvenue, les fausses directions qui » avaient égaré les esprits dans la marche qu'on avait suivie, » et la véritable méthode qui pouvait les ramener dans la route » de la vérité. »

(12) PAGE 141, VERS 26.

Et l'héroïsme en l'un détruit l'humanité.

On croit généralement que Pope, ou plutôt Bolingbroke, a voulu, dans ce passage contre les guerriers, désigner le duc de Marlborough. Plusieurs traits de ce tableau conviennent en effet très-bien au héros de Bleinheim, et l'on sait que lord Bolingbroke avait eu avec lui plusieurs démêlés.

(13) PAGE 147, VERS 11.

Lui seul est au bonheur conduit par l'espérance, etc.

PLATON traite de même sujet dans un passage remarquable de son premier livre de la République : « Celui, dont la cons-

» cience ne lui fait aucun reproche, a la douce *Espérance* pour » sa compagne, et pour sa consolation dans un âge avancé, » suivant *Pindare*. Car ce grand poète, ô *Socrate*, dit très-» élégamment, que celui qui mène une vie juste et vertueuse, » a toujours l'aimable *Espérance* pour compagne, laquelle » remplit son cœur de joie, et est le soutien et la consolation » de sa vieillesse. L'*Espérance*, la plus puissante des divinités, » puisqu'elle gouverne le caractère toujours changeant et in-» constant des faibles mortels. »

Euripide s'exprime à-peu-près de même dans son *Hercule furieux*, vers 105. « C'est un homme de bien que celui dans » le sein duquel il y a une *source éternelle d'espérance*. Mais » être *sans espérance dans le monde*, est le partage du mé-» chant. »

14) PAGE 151, VERS 3.

Viens donc, viens, ô mon maître! inspire ton élève.

Lord Bolingbroke, à qui cette invocation est adressée, fut le protecteur et l'ami de Pope. Il lui donna des conseils très-utiles pour plusieurs de ses ouvrages, et particulièrement pour l'*Essai sur l'Homme*, dont il lui traça le plan, et lui fournit les principales idées. C'est un des plus beaux génies et des plus grands hommes d'état qu'ait eus l'Angleterre. On peut consulter à cet égard l'excellent article que lui a consacré M. de Lally-Tolendal, dans la *Biographie universelle*.

VARIANTES

DE

LA PREMIÈRE ÉPITRE.

PAGE 5, VERS 10.

Voyons ce qu'elle cache ou dévoile à nos yeux.

PAGE 7, VERS 21.

As-tu de l'univers mesuré les rapports ?

PAGE 13, VERS 12.

Écraser un insecte ou périr Annibal.

PAGE 13, VERS 25.

Tout croit un avenir ; vois l'Indien sauvage.

PAGE 15, VERS 3.

Mais du moins il se peint, derrière une montagne,
Un ciel formé pour lui, pour sa noire compagne,
Quelque monde lointain, caché dans les déserts,
Quelque île plus heureuse au sein des vastes mers.

PAGE 19, VERS 23.

Son plan n'est point détruit par un affreux ravage;
Crois-tu qu'un Borgia le détruit davantage?
L'ordre n'est point troublé par les feux de l'Etna;
Qui sait s'il est troublé par un Catilina?

PAGE 23, VERS 7.

Cet Homme ambitieux, qui se croit le seul sage,
Croira manquer de tout, s'il n'a tout en partage.

PAGE 25, VERS 1.

Qu'au moindre ébranlement l'odorat se réveille:
Tu mourras du parfum de la rose vermeille.

PAGE 31, VERS 19.

Aussi grand dans un ver qu'en son plus grand ouvrage.

VARIANTES

DE

LA DEUXIÈME ÉPITRE.

PAGE 39, VERS 1er.

Connais-toi, sans vouloir sonder l'Être Suprême;
L'étude la plus propre à l'Homme, est l'Homme même;
L'Homme, être mitoyen placé dans l'univers,
Comme un isthme assailli par les flots de deux mers.

PAGE 43, VERS 5.

Lui qui vit tous ces feux s'élever et descendre.

PAGE 47, VERS 12.

L'autre en cueille le miel, mais sans blesser la fleur.

PAGE 51, VERS 12.

Qui donne un relief au tableau de la vie.

PAGE 51, VERS 19.

Par des attraits divers chacun d'eux nous attire.

PAGE 51, VERS 21.

Des objets différents frappent nos sens divers.

PAGE 55, VERS 13.

Ainsi quand les humeurs en goutte sont fixées.

PAGE 57, VERS 3.

Oui, quel que soit le goût qui domine notre ame.

PAGE 57, VERS 9.

La raison à son joug consent à se plier.

PAGE 59, VERS 19.

Et d'une même tige ils s'élèvent tous deux.

PAGE 61, VERS 17.

Mais, parce que leurs traits vous semblent confondus.

PAGE 63, VERS 4.

Interrogez-les tous, ils ne s'accordent point.

PAGE 67, VERS 32.

Tout mortel en tout temps vit enchanté de lui.

PAGE 69, VERS 16.

Et l'espoir nous conduit jusqu'au bord du tombeau.

PAGE 69, VERS 18.

Qu'à frapper son tambour, qu'à fouetter sa poupée.

PAGE 69, VERS 4.

L'opinion flatteuse enfante un autre songe.

VARIANTES

DE

LA TROISIÈME ÉPITRE.

PAGE 75, VERS 1.

Ne l'oublions jamais; l'arbitre souverain,
Par des moyens divers tend vers la même fin;
Lui seul dans l'univers connaît l'indépendance :
Tous sont faits pour le tout. Nageant dans l'abondance,
Enivré de grandeurs, regorgeant de santé,
Souviens-toi....

PAGE 77, VERS 1er.

Regarde en même temps la matière vivante.

PAGE 77, VERS 12.

De ses vastes débris renaître l'univers.

PAGE 77, VERS 18.

Tout est uni ; qui sait où la chaîne s'arrête ?

PAGE 77, VERS 25.

Non, non, la douce joie embellit son ramage.

PAGE 83, VERS 2.

Il semble toujours loin quoiqu'approchant toujours.

PAGE 83, VERS 11.

De quoi leur serviraient nos disputes frivoles,
Nos docteurs orgueilleux, nos bruyantes écoles.

PAGE 83, VERS 18.

La raison fait attendre ou diffère ses soins.

PAGE 87, VERS 11.

S'aiment, mais non pas seuls. Deux sexes se répondent.

PAGE 87, VERS 21.

L'envoie habiter l'air, ou parcourir les champs.

PAGE 89, VERS 5.

Le choix fixe nos cœurs, le penchant les entraîne.

PAGE 89, VERS 11.

Un amour naturel nous attache aux derniers.

PAGE 91, VERS 1er.

Naquirent avec toi; partout régna l'accord.

PAGE 91, VERS 11.

Tous dans le fond d'un bois, sanctuaire champêtre,
Par des accords divers louaient leur commun maître.

PAGE 91, VERS 19.

Combien il a changé ! moins maître que bourreau,
De ses tristes sujets détestable tombeau,
Détruisant leur espèce et dégradant la sienne,
Signalant par des morts sa puissance inhumaine
Partout de la nature il entend les clameurs.
Mais ces morts dans son sein nourrissent leur vengeurs ;
De ce sang étranger l'impétueuse flamme,
Empoisonna son sang, dénatura son ame ;
D'épouvantables maux son corps fut déchiré ;
D'ardentes passions son cœur fut dévoré.

PAGE 97, VERS 4.

Par d'invincibles nœuds enchaînaient les mortels.

PAGE 99, VERS 14.

Le menaient au bonheur sur les pas des plaisirs.

PAGE 99, VERS 18.

Le tyran dans son Dieu, des Dieux dans ses tyrans.

PAGE 103, VERS 9.

Dans un seul Homme ainsi l'amour-propre effréné.

PAGE 103, VERS 12.

Il oppose des lois, un gouvernement sage.

PAGE 105, VERS 7.

Retrace cette foi, cette morale pure,
Que dans le fond des cœurs imprima la nature;
S'il ne peint pas Dieu même il ébauche ses traits,
Enseigne au peuple, aux rois leurs communs intérêts.

PAGE 105, VERS 23.

Sont faits pour s'entr'aider et non pas pour se nuire.

PAGE 107, VERS 3.

Laisse nos discoureurs combattre pour le choix
De la foi la plus pure et des plus sages lois.
La loi qui rend heureux est la loi préférable;
La foi qui rend meilleur est la foi véritable.
Ce n'est point un divan, un concile, un sénat;
C'est peu de gouverner, de rendre heureux l'État:
Celui qui me dira : « Marche dans la droiture,
« Aime tes ennemis et pardonne l'injure,
» Dans le bonheur public mets ton propre bonheur;
Voilà l'Homme de bien, le vrai législateur.

PAGE 107, VERS 10.

Les intérêts rivaux des peuples et des rois.

VARIANTES

DE

LA QUATRIÈME ÉPITRE.

PAGE 113, VERS 1er

O bonheur ! des humains le mobile suprême ;
Douceur, repos, plaisir, sous quelque nom qu'on t'aime
Charmant je ne sais quoi, pour qui l'Homme ici-bas
Ose endurer la vie et souffrir le trépas.

PAGE 115, VERS 7.

Hélas ! tu crois partout, dans toute la nature.

PAGE 115, VERS 11.

Il existe pour tous, ou n'est fait pour personne ;
Au milieu de la pompe où son rang l'emprisonne,

PAGE 115, VERS 23.

Pense que le bonheur est d'être exempt de maux ;
Et l'autre s'élevant jusqu'à l'Être Suprême ;

PAGE 115, VERS 26.

Ou bien doutent de tout, ou ne doutent de rien.

PAGE 117, VERS 18.

Tout paie au bien public un tribut nécessaire.

PAGE 119, VERS 11.

L'ordre est la grande loi du créateur suprême,
Il faut donc ici-bas, pour nôtre intérêt même,
Des mortels plus puissants, plus grands, plus éclairés:
Ils sont donc plus heureux! Non, vous vous égarez.

PAGE 119, VERS 14.

Fonde sur les besoins le bonheur général;
Que tout, bien, rang, pouvoir, soit égal sur la terre.

PAGE 121, VERS 19.

O vous, nouveaux géans, fiers enfants de la terre,
Élevez monts sur monts pour atteindre au tonnerre;
Vains efforts! sous ces monts follement entassés,
Le ciel ensevelit vos projets insensés.

Les vrais dons qu'ici bas le ciel daigna nous faire, etc.

PAGE 123, VERS 15.

Vois du juste Falkland un fer percer le sein;
Vois le divin Turenne emporté par l'airain.

PAGE 125, VERS 19.

Qu'un enfant vertueux
D'un père débauché hérite un mal honteux.

PAGE 129, VERS 6.

Le soir pleurait le jour écoulé sans bienfaits.

PAGE 129, VERS 8.

Quoi ! l'argent des vertus est-il donc le salaire ?

PAGE 131, VERS 13.

Dis-moi, quand un enfant fait place à l'Homme sage,
Pleure-t-il pour ces riens, jouets du premier âge ?

PAGE 131, VERS 18.

Des sceptres, des jouets, un grelot, un empire.

PAGE 131, VERS 25.

Des trésors sans vertu, la grandeur due au crime.

PAGE 133, VERS 7.

Va douter que le ciel veille à ses destinées,
S'il n'est riche par an de vingt mille guinées.

PAGE 133, VERS 25.

Que me font les habits dont l'orgueil est vêtu ?
Va, la dignité cesse où finit la vertu.

La bassesse commence où finit la vertu.

PAGE 135, VERS 15.

Et si quelques vertus ne te font honorer:

PAGE 139, VERS 10.

Que peut tout ce grand bruit en faveur de l'injuste?

PAGE 139, VERS 25.

Presqu'aucun ne l'entend; il est toute sa vie
Jugé par l'ignorance, attaqué par l'envie.

PAGE 143, VERS 3.

Et comme des marais sort la fière Venise,
Sur des crimes honteux leur grandeur est assise.
Voyez-les quelquefois, plus marchands que guerriers
Acheter bassement où vendre leurs lauriers.

PAGE 143, VERS 20.

Un songe où la bassesse est jointe à la grandeur.

PAGE 145, VERS 3.

C'est là le point unique, où constamment égal
Le bien ne connaît point le mélange du mal;
Où toujours le mérite obtient une couronne,
Jouit quand il reçoit, et jouit quand il donne;
Soit que le sort trahisse ou serve son desir,
Est exempt de douleur ou comblé de plaisir:
Plaisir toujours nouveau, quoique toujours le même;
La vertu l'embellit par l'adversité même.

PAGE 145, VERS 13.

Tout objet l'enrichit, en tous lieux elle amasse,
Elle est toujours active et jamais ne se lasse,
Regarde sans orgueil ainsi que sans douleur,
L'abaissement des uns, des autres la grandeur.
Pour trouver ce bonheur, pour goûter ce plaisir,
Il ne faut que penser, il ne faut que sentir.

PAGE 147, VERS 4.

Au-dessus, au-dessous, doit au loin se répandre.

PAGE 147, VERS 23.

Lui présente à-la-fois un lointain agréable.

PAGE 149, VERS 3.

Dans le bonheur d'autrui, dans son propre bonheur,
Est-ce encore peu pour toi ? Plein d'une noble ardeur,

PRIÈRE UNIVERSELLE

DE POPE,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS,

PAR M. LE MARQUIS DE LALLY-TOLENDAL.

POPE'S

UNIVERSAL PRAYER.

FATHER of All! — In ev'ry Age
In ev' ry Clime ador'd
By Saint, by Savage and by Sage,
Jehovah, Jove, or Lord!

Thou Great First Cause, least understood,
Who all my Sense confin'd
To know but this, that Thou art Good,
And that myself am blind;

Yet gave me, in this dark Estate,
To see the Good from Ill;
And binding Nature fast in Fate,
Left free the Human Will.

PRIÈRE UNIVERSELLE

DE POPE.

Père de tout! — O toi! qui précédas les âges,
Que, sous des noms divers, en tout temps, en tout lieu,
Ont adoré les saints, les barbares, les sages,
Jéhovah! Jupiter, ou Dieu!

Grande et première cause, et la plus inconnue,
Qui, ne me révélant qu'une faible clarté,
As voulu seulement découvrir à ma vue
Mon ignorance et ta bonté!

Par toi je puis, du moins, dans cette nuit obscure,
Voir le bien et le mal, choisir en liberté.
Aux arrêts du Destin enchaînant la nature,
Tu m'as laissé ma volonté.

What Conscience dictates to be done;
Or warns me not to do,
This, teach me more than Hell to shun,
That, more than Heav'n pursue.

What Blessings thy free Bounty gives
Let me not cast away;
For God is paid, when Man receives;
T'enjoy is to obey.

Yet not to Earth's contracted Span
Thy Goodness let me bound;
Or think Thee Lord alone of Man;
When thousand Worlds are round:

Let not this weak unknowing hand
Presume thy bolts to throw,
And deal damnation round the land;
On each I judge thy Foe.

Que cet instinct sacré, qu'on nomme conscience,
Soit mon frein le plus fort, mon guide le plus cher.
Fais-moi priser le ciel moins que mon innocence,
Fuir le péché plus que l'enfer.

Libre dans tous les dons que ta bonté dispense,
Fais que par mon orgueil ils ne soient point trahis.
Du bonheur des humains Dieu fit sa récompense;
En jouissant je t'obéis.

Mais à ce cercle étroit de la terre où nous sommes,
Garde-moi de borner tant de bienfaits divers,
Et de ne voir en toi que le seigneur des hommes,
Quand tu créas mille univers.

Défends à cette main, faible autant qu'ignorante,
De prétendre lancer tes redoutables traits,
D'allumer de l'enfer la flamme dévorante,
Et d'oser marquer qui tu hais.

If J am right, thy grace impart
Still in the right to stay;
If J am wrong, oh teach my heart
To find that better way.

Save me alike from foolish Pride
Or impious Discontent,
At aught thy wisdom has deny'd
Or aught thy Goodness lent.

Teach me to feel another's Woe,
To hide the Fault I see,
That Mercy I to others show
That Mercy show to me.

Mean tho' J am, not wholly so,
Since quicken'd by thy Breath;
Oh lead me wheresoe'er I go
Thro' this day's Life or Death.

Si de la vérité j'ai pu suivre la trace,
Fais-moi, dans ses sentiers, marcher jusqu'à la fin.
Si je m'égare, ô Dieu! qu'un rayon de ta grace
Me ramène au meilleur chemin.

Quoique m'ait refusé ta sagesse infinie;
Ou quels que soient les dons que m'ait faits ta faveur
Daigne d'un fol orgueil ou d'un murmure impie
Sauver ma raison et mon cœur.

Que la douleur d'autrui devienne ma souffrance;
Que j'oublie à l'instant la faute que je voi,
Et sur tous mes pareils étendant l'indulgence,
Que je l'obtienne aussi de toi.

Je suis peu devant toi: mais je suis ton ouvrage.
Ton souffle m'anima; tu peux soigner mon sort
Ah! conduis-moi partout où mène ce passage,
A travers la vie et la mort.

This day, be Bread and Peace my Lot:
All else beneath the Sun,
Thou know'st if best bestow'd or not,
And let Thy Will be done.

To thee, whose Temple is all Space,
Whose Altar, Earth, Sea, Skies
One Chorus let all Being raise!
All Nature's Insense rise!

Du pain et du repos ; c'est assez sur la terre.
Parmi tes autres dons tu sais bien mieux que moi
Ce qui m'est dangereux, ce qui m'est salutaire :
Que ta volonté soit ma loi.

Ton temple, c'est l'espace, éternelle puissance !
Tes autels sont les cieux et la terre et les mers.
Qu'avec tous ses parfums la nature t'encense.
Mondes portez lui vos concerts !

ŒUVRES DE J. DELILLE.

BROCHÉS.

		fr.	c.
18.	18 vol. papier fin, grand-raisin, 36 figures avec la Table	63	50
18.	18 vol. papier fin, grand-raisin, 36 figures. id.	107	»
18.	18 —— Vélin superfin, 47 figures, brochés en carton. id.	250	»
8°.	17 vol. papier vélin superfin, 50 figures brochés en carton.	1000	»

On vend séparément tous les ouvrages de la collection, savoir :

ES FUGITIVES de J. DELILLE, nouv. édition, augmentée d'un grand nombre de pièces, et précédée d'une notice historique sur l'auteur.

papier fin grand-raisin, 2 fig.	4 f.	»
—— vélin sup. br. en cart. 2 fig.	8	»
—— carré commun.	2	»
papier fin grand-raisin, 3 fig.	6	»
—— vélin sup., br. en cart. 3 fig.	15	»
pap. vél. sup. gr.-jésus, 2 fig. br. en cart.	60	»

ÉORGIQUES DE VIRGILE, traduites en vers français.

papier grand-raisin, 1 fig.	3 f.	50
—— vélin superfin, br. en cart. 5 fig.	9	»
—— carré commun avec le texte	1	50
papier fin grand-raisin, 1 fig.		
—— vélin superfin cart., 5 fig.	18	»
pap. vélin sup., grand-jésus, 4 fig.	100	»

, trad. en vers français, par J. DELILLE, les remarques sur les beautés du texte par le et par MM. de Fontanes, J. Michaud, et ellmaer, seconde édition revue, corrigée et entée des variantes, etc.

In-18, avec le texte, 4 vol.

carré	7 f.	»
grand-raisin.	14	»
vélin, br. en cart. fig.	30	»

In-8°., avec le texte, 4 vol.

grand-raisin fin, 4 fig.	24	»
—— vélin superfin, br. en cart. 4 fig.	50	»

In-4°., avec le texte, 4 gros vol.

vélin superfin grand-jésus, br. en cart. 16 fig.	240	

PARADIS PERDU DE MILTON, en vers français.

2 Vol. grand-raisin, 2 fig.	7	»
commun	3	50
2 Vol., pap. fin grand-rais., 2 fig.	12	
vélin	31	

In-4°., avec le texte.

vélin sup. grand-jésus, br. en cart. 3 fig. 200 »

ARDINS, ou L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES, en 4 chants, NOUVELLE ÉDITION, 1820.

papier fin grand-raisin, 4 fig.	3 f.	50
—— carré commun.		60
—— vélin superfin, br. en cart. 4 fig.	7	»
papier fin grand-raisin, 4 fig.	4	»
—— vélin superfin, br. en cart. 4 fig.	9	»
papier vélin grand-jésus, 4 figures.	60	»

OMME DES CHAMPS, ou LES GÉORGIQUES FRANÇAISES, poème en 4 chants, nouvelle édition.

papier fin grand-raisin, 4 fig.	6 f.	50
—— Le même, 1 fig.		50
—— carré commun.	1	80
—— vélin superfin, br. en cart. 4 fig.	9	»
In-8°. papier fin grand-raisin, 4 fig	6	»
—— vélin superfin, br. en cart. 4 fig.	15	»
In-4°. papier vélin sup. grand-jésus, br. en cart. 4 fig.	50	»

L'IMAGINATION, poème en VIII chants, DEUXIÈME ÉDITION, revue, corrigée et augmentée. — Deux vol.

In-18. papier fin grand-raisin, 2 fig.	7 f.	»
—— vélin superfin, br. en cart. 4 fig.	15	»
—— carré commun.	3	50
In-8°. papier fin grand-raisin, 4 fig.	12	»
—— vélin superfin br. en cart. 2 fig.	28	»
In-4°. vélin grand-jésus superfin, br. en carton.	120	»

LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE, poème en huit chants. Deux volumes.

In-18. papier fin grand-raisin, 2 fig.	7 f.	»
—— vélin superfin, br. en cart. 4 fig.	15	»
—— carré commun.	3	50
In-8°. papier fin grand-raisin, 4 fig.	18	»
—— vélin superfin, br. en cart. 2 fig.	30	»
In-4°. vélin sup. grand-jésus, br. en cart. 2 fig.	120	»

LA PITIÉ, poème par J. DELILLE, seconde édition revue, corrigée et augmentée de plusieurs morceaux supprimés par la censure dans l'édition précédente.

Vol. in-18 papier grand-raisin, fin, avec fig.	3 f.	50
—— In-8°. papier fin grand-raisin fin, 4 fig.	6	»
—— vélin superfin, br. en cart., 6 fig.	15	»
In-4°. papier vélin sup. grand-jésus, 5 fig. br. en cart.	60	

LA CONVERSATION, poème en trois chants.

In-18. papier fin grand-raisin, 3 fig.	4 fr.	
—— vélin superfin, br. en carton, 3 fig.	7	
In-8°. papier fin grand-raisin, 3 fig.	6	
—— vélin superfin, br. en carton.	12	
In-4°. grand-jésus vélin, 3 fig.	60	

Œuvres posthumes

Tome Ier. — Le XVIIe. de la collection, contenant L'ESSAI SUR L'HOMME, traduit en vers français, suivi de notes, et de variantes, avec le texte anglais en regard.

In-18. Papier fin grand-raisin, fig.	3 f.	50
—— Vélin sup., broché en carton.	7	
In-8°. Papier fin grand-raisin, fig.	5	
—— Vélin sup. fin, br. en carton.	15	

Œuvres posthumes.

Tome II. — Le XVIIIe de la collection, contenant des discours en prose, le Départ d'Eden, différentes odes, et autres morceaux de poésie, avec une Table générale des Œuvres de J. Delille.

In-18. Papier fin, fig.	3 fr.	
—— vélin superfin, br. en carton.	6	
In-8°. Papier fin, 2 fig.	6	
—— vélin superfin, br. en carton, 2 fig.	12	

OLIQUES (les) en vers français, par le chevalier DE LANGEAC, précédées de la vie d latin, et accompagnées de remarques sur le texte, par J. MICHAUD, pour compléter duction des *Œuvres de Virgile*, et pouvant ainsi former le XIXe. vol de la Collection.

In-18, papier fin grand-raisin, 11 fig.	4 fr.	» c.
vélin superfin, br. en cart. 11 fig.	7	»
—— carré commun (à l'usage des écoles)	1	80
In-8°. papier fin grand-raisin 11 figures.	7	»
—— vélin superfin, br. en cart. 11 fig.	15	»
In-4°. vélin grand-jésus 11 fig.	60	»

00102409

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015